L'Anti-Lucrèce

DU

CARDINAL DE POLIGNAC

Contribution à l'étude de la pensée philosophique et scientifique dans le premier tiers du XVIII[e] siècle.



l'Anti-Lucrèce

DU CARDINAL DE POLIGNAC

Contribution à l'étude de la Pensée philosophique
et scientifique dans le premier tiers du XVIII[e] siècle

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

C.-A. FUSIL

Agrégé des Lettres. - Professeur de l'Université



PARIS
ÉDITIONS SCIENTIFICA
87, Boulevard Saint-Germain, 87

1918


LIBRARY
AUG 19 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

I

Comment fut composé l'Anti-Lucrèce

CHAPITRE I

Le cardinal de Polignac : Le grand seigneur. Le diplomate. Le haut dignitaire de l'Eglise. — L'antiquaire. Le savant et l'humaniste.

Melchior de Polignac (1661-1741) fut un personnage éminent. Sa maison était illustre par son antiquité ; on appelait ses ancêtres les Seigneurs de la Montagne, et leur château se dressait au Puy en Velai, sur une grande et vaste roche, autrefois consacrée à Apollon. Ils avaient toutes les marques de la souveraineté, droit de battre monnaie, d'accorder grâce aux criminels et d'imposer des tailles dans leurs domaines. Leurs os blanchirent les chemins de la Palestine, et leurs fils donnèrent leur or et leur sang à ce pauvre dauphin qui fut Charles VII[1]. C'est non loin du Puy en Velai, au château de la Ronte, que Melchior de Polignac naquit le 11 octobre 1661, second fils de Louis Armand, vicomte de Polignac, et de Jacqueline du Roure.

Diplomate, Polignac fut mêlé aux plus grande affaires du règne de Louis XIV. Emmené en 1689 par le Cardinal de Bouillon au conclave où fut élu Alexandre VIII, « son coup d'essai, nous dit M. de Boze[2], fut de discuter les libertés de l'Eglise gallicane et les intérêts de la Cour de Rome avec un Souverain Pontife qui en avait fait toute son étude pendant plus de cinquante ans avant son élévation », et il fut chargé de rendre compte au Roi des résultats obtenus par le Cardinal et par le duc de Chaulnes.

En 1691, il accompagne de nouveau le cardinal de Bouillon au conclave où fut élu Innocent XII.

Nommé ambassadeur extraordinaire en Pologne (1693-1698), et obligé de s'y rendre par mer en échappant aux vaisseaux anglais, il travaille, après la mort de Jean Sobieski (1696), à faire élire le prince de Conti comme roi de Pologne. Mais celui-ci, arrivé trop tard à Dantzig et avec des moyens insuffisants, vit l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, lui ravir un trône qu'il n'avait pas occupé.

Disgrâcié momentanément (1698-1702), l'abbé de Polignac est rappelé à la Cour ; il est nommé par le Roi dans la place d'Auditeur

1. V. Truchard du Molin : *Baronnies du Velay : Vicomté de Polignac*, p. VIII.
2. *Eloge de M. le Cardinal de Polignac*. 1er vol. de la trad. fr. de Bougainville, p. 4.

de Rote (1706), et le Cardinal de la Trémouille l'associe à plusieurs négociations (1706-1709).

Mais la plus haute de ses missions fut de défendre les intérêts de la France, d'abord aux pénibles et douloureuses conférences de Gertruydenberg (1710), puis au Congrès d'Utrecht (1712-1713), où se conclut le traité qui consacrait les anciennes conquêtes de Louis XIV, et les frontières de la vraie France.

Compromis dans la conspiration de Cellamare, et exilé dans son abbaye d'Anchin (1718-1721), il rentre en faveur, et pendant huit années il reste à Rome en qualité de ministre auprès de la papauté ; il y représente la France avec éclat et dignité (1724-1732).

Il fut un grand prince de l'Eglise et couvert d'honneurs. Louis XIV lui conféra plusieurs abbayes, Bonport, Bégard, Mousson, Corbies, Anchin ; il lui donna, en 1713, la place de Maître de la Musique de la Chapelle, qu'il put revendre 150.000 livres à l'abbé de Louvois, neveu de son prédécesseur. La même année, il obtint le chapeau de Cardinal, et le 6 juin il reçut la barrette à Versailles, des mains de Louis XIV. Il fut admis dans les deux Congrégations des Rits et de l'Index. Louis XV le nomma archevêque d'Auch (1726), et Commandeur des Ordres du Roi (1728).

Il assista à cinq conclaves et prit part à l'élection de trois papes, Innocent XIII, Benoît XIII et Clément XII.

Mais il ne s'est pas tenu dans les limites déjà étendues des hautes charges et missions qu'il eut à remplir. Il était paré de tous les dons de l'esprit, et il fut un homme achevé. Il entretint des amitiés illustres, et peut-être nourrit-il pour Madame la duchesse de Bourgogne des sentiments un peu plus tendres que l'amitié[1]. Il fut en particulier l'ornement de la Cour de Sceaux, où le duc et la duchesse du Maine savaient concilier la préciosité raffinée et la haute culture intellectuelle, la poésie quintessenciée et la science austère.

Antiquaire éclairé, « à des suites nombreuses de médailles de toutes les grandeurs et de tous les métaux, il avait ajouté une superbe collection de statues, de bustes, de bas-reliefs et autres monuments antiques, qui étaient pour la plupart le fruit de ses découvertes »[2]. Dans son musée on admirait, entre autres richesses, un bas-relief de quatorze figures représentant une fête d'Ariane et de Bacchus, et les plus belles urnes du caveau de Livie. Lui-même avait dirigé des fouilles, découvert l'emplacement de la maison de campagne de Marius et le palais des Césars dans la villa Farnèse, sur le Palatin. Il projetait de détourner le Tibre, à Rome, pour explorer son lit : « Il connaissait si parfaitement

1. V. Truchard du Molin : *Baronnies du Velay*, p. 247 et suiv.
2. Faucher : *Histoire du Cardinal de Polignac*, II, p. 392.

l'ancienne Rome, que si tout-à-coup elle se fût relevée de ses ruines, il aurait pu visiter les plus grands personnages de la République sans conducteur comme sans interprète »[1]. L'incurie du gouvernement français permit au roi de Prusse d'acheter à bas prix la belle collection de statues antiques de cet homme illustre.

Il possédait toute la philosophie de son temps. Déjà sa soutenance de thèse avait été remarquable ; fervent Cartésien alors que l'Université penchait encore pour Aristote, afin de mettre d'accord les maîtres et l'élève, « il fut décidé que l'abbé de Polignac soutiendrait les systèmes par deux actes séparés et en deux formes différentes, mais que celui d'Aristote, comme le plus respectable, serait soutenu le dernier et fermerait la barrière »[2]. Et la double défense fut extrêmement brillante. Depuis lors, l'ancien élève du collège d'Harcourt ne cesse d'étendre ses connaissances ; qu'il soit pour ou contre eux, Descartes, Gassendi, Leibniz, Malebranche, Spinosa, Clarke, Newton lui sont des auteurs familiers. La dialectique, la métaphysique et la science proprement dite, mécanique, physique, astronomie, histoire naturelle, pour lui n'ont plus de secrets. En 1722, nous le voyons recommencer les expériences de Newton sur les couleurs, à l'aide de prismes qu'il fit venir d'Angleterre, et Newton lui écrivit pour le remercier de sa probité scientifique. Esprit encyclopédique, partout il est à sa place, à l'Académie française, où il succède à Bossuet, dont il prononce l'éloge (1704), à l'Académie des sciences, dont il est nommé membre honoraire en 1711, et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1717).

C'est une belle figure d'humaniste. Outre plusieurs langues vivantes, il connaissait le grec ; et le latin lui était aussi aisé que sa langue maternelle. La poésie latine l'enchante, et il manie l'hexamètre avec une dextérité qui, chez les modernes, n'a pas été dépassée, et que lui envie le P. Vanière lui-même. Il consacre toutes ses méditations, tous ses loisirs à la réfutation de la doctrine épicurienne et à la composition de son *Anti-Lucrèce*. La légende elle aussi semble vouloir attacher sa palme au berceau du poète, comme à celui de Platon et de Xénophon ; abandonné par sa nourrice, une fille-mère, ses cris le décelèrent, et on le retrouva sain et sauf.

Tel fut cet homme, grand seigneur, diplomate de marque, prince de l'Eglise, à la fois collectionneur, philosophe et humaniste. Devant ce noble exemplaire de la nature humaine, on se sent petit, on se demande s'il apparaît souvent des esprits de cette trempe, aussi heureusement équilibrés et aussi complets. C'est pourquoi il mériterait que l'ouvrage de Faucher, *Histoire du Car-*

---

1. Faucher, II, p. 395.
2. Faucher, I, p. 6.

dinal de Polignac (1780), fût repris selon les méthodes de l'érudition moderne, pour fixer plusieurs faits et dates[1], et que sa vie nous fût restaurée par un grand historien dans son harmonieux ensemble.

Nous nous contenterons de présenter, à ceux qui s'intéressent en même temps à la littérature et à l'histoire des idées, l'*Anti-Lucrèce* du Cardinal de Polignac, de leur en éclairer et faciliter la lecture. Bien entendu, nous ne saurions entrer dans toutes les discussions métaphysiques ou scientifiques soulevées par l'écrivain, et encore moins prendre parti. Notre rôle sera seulement celui de guide, nous indiquerons l'état des questions, la place occupée par les adversaires aux prises, et leurs arguments. Nous dirons quels étaient les livres de philosophie qui étaient lus et discutés dans le monde éclairé, en ne choisissant que les plus marquants d'entre eux. Nous verrons ainsi dans quel milieu, dans quelle atmosphère l'*Anti-Lucrèce* fut élaboré. Et surtout nous nous efforcerons de prouver qu'il ne faut pas voir dans cette œuvre uniquement le travail d'un bel-esprit, et le délassement d'un grand seigneur lettré et par intervalles oisif; mais elle est pour ainsi dire la somme des idées philosophiques d'une époque; elle se rattache à toutes les disputes et polémiques de plus de soixante années; elle représente toute une façon de penser qui fut celle de très nobles esprits. Après la défaite d'Aristote et avant le triomphe de la philosophie du XVIIIe siècle, elle est comme le testament d'une glorieuse époque, ou mieux elle est un dernier et magnifique combat livré à des forces qui s'organisent et grossissent tous les jours. De plus, elle est écrite de façon à réjouir ceux qui vénèrent la pure langue latine. En un mot, ni les lettrés, ni surtout les historiens de la pensée ne sauraient négliger l'*Anti-Lucrèce*; ce poème est une œuvre considérable.



1. Michaud (*Biographie univ.*), Didot (*Nouv. Biog. gen.*), Descubes, (*Nouv. Dict. d'Hist., de Geogr., de Myth. et de Biogr.*), Dezobry (*Diction. general de Biogr.*) ne sont pas toujours d'accord sur plusieurs dates de la vie de Polignac.

CHAPITRE II

Le milieu où naquit l'ANTI-LUCRÈCE. — A quelle occasion et comment il fut composé. — Comment il fut édité. Pourquoi il fut écrit en latin.

Selon les biographes de Polignac, Bougainville, de Boze, de Mairan, Baillet, l'*Anti-Lucrèce* dut son origine à un hasard. En revenant de Pologne, l'abbé de Polignac, de passage à Rotterdam, rendit visite au philosophe Bayle, qui parut bien se moquer un peu de lui en répondant à chacune de ses questions : « oui, monsieur, je suis bon protestant », et en accompagnant chaque fois cette déclaration de quelques vers de Lucrèce. Ce fut l'occasion pour Polignac de relire le poète latin et d'entreprendre de réfuter ses doctrines.

Il est probable que cette rencontre avec Bayle a été pour beaucoup dans la naissance de l'*Anti-Lucrèce* ; mais il faut ajouter qu'on parlait alors de Lucrèce plus qu'on ne l'avait jamais fait. Lucrèce avait été édité en France pour la première fois à Paris en 1514[1]. De 1536 à 1580, on compte neuf éditions, données soit à Paris, soit à Lyon[2]. Puis, de 1580 à 1650, pendant soixante-dix ans, Lucrèce n'est plus édité que deux fois, en 1606, à Lyon, et dans un *Corpus poetarum latinorum*, à Lyon encore, en 1616. Mais à partir de 1650 jusqu'en 1708, rien qu'en France, on compte six éditions[3], dont deux traductions, celle de l'abbé de Marolles, Paris, 1650, in-8°, la première version française de Lucrèce, rééditée en 1663 ; — et celle du baron des Coutures, Paris, 1685, in-12, rééditée en 1692 à Amsterdam, et en 1708, à Paris. Les éditeurs ont beau prendre des précautions, immoler le moraliste au poète, le règne de Louis XIV est une belle époque pour Lucrèce.

Gassendi motive en majeure partie ce retour à Lucrèce et à Epicure, dont il prend la défense dans ses *Animadversiones in*

1. Apud Ascensium, cum commentario J. B. Pii, in fol.

2. 1536, Lyon, Gryphius, in-8° ; 1540, Lyon, in-8° ; 1546, Lyon, in-12 ; 1563, Paris, in-4° ; 1564, Lyon, in-8° ; 1565, Paris, in-12 ; 1570, Paris, in-4° ; 1576, Lyon, in-12 ; 1606, Lyon, in-12.

3. 1650, Paris, avec la trad. de Marolles ; 1662, Saumur, in-4° ; 1663, Paris, avec la trad. de Marolles ; 1680, Paris, in usum Delphini, in-4° ; 1685, Paris, avec la trad. des Coutures, in-12 ; 1708, Paris, même trad., in-12.

decimum librum Diogenis Laertii, qui est de vita, et moribus, placitisque Epicuri (1649). Il essaie d'accommoder au christianisme la physique et la morale épicuriennes. Ses disciples, plus ou moins incrédules, sont nombreux, Molière, La Fontaine, le chevalier Temple, Saint-Evremond, Bayle. Toute une littérature gassendiste et épicurienne s'épanouit. Comme la philosophie du maître courait le risque sérieux de rester ensevelie dans ses six in-folios latins (*Petri Gassendi Opera omnia in sex tomos divisa*, 1658, avec une vie de Gassendi par Sorbière), un zélateur dévoué, François Bernier, la met à la portée des honnêtes gens : c'est l'*Abrégé de philosophie de Gassendi*, un volume in-12 en 1670, sept volumes en 1684[1]. J. Bougerel, prévôt de l'église de Digne, écrit lui aussi une *Vie de Gassendi* (1737), où il se sert fréquemment de l'oraison funèbre prononcée par Nicolas Taxil, et publiée à Lyon en 1656. Cependant du Rondel donne une *Vie d'Epicure*, en 1679, et le baron des Coutures *la Morale d'Epicure*, en 1685. Ces ouvrages étaient alors dans toutes les bibliothèques, et Bayle remarque que l'on revient de ses préjugés contre Epicure et qu'il y a réaction en sa faveur[2]. En Angleterre on fait grand cas de Gassendi et à peine y lit-on Descartes, nous disent les *Nouvelles de la République des Lettres*[3].

Il est donc permis de croire que l'intention d'écrire l'*Anti-Lucrèce* était déjà dans la pensée de Polignac avant sa visite à Bayle ; ou du moins y sommeillait-elle, et n'attendait-elle qu'une occasion pour s'éveiller et prendre conscience.

Retiré dans son abbaye de Bonport (1698-1702), il ébauche son poème. Revenu dans le monde, il lui échappe d'en parler, soit à Versailles, soit à la cour de Sceaux. Autour du duc et de la duchesse du Maine se trouvaient réunis d'ardents cartésiens, dont les plus remarquables étaient de Malézieux, Bougainville, Fontenelle, auteur d'une *Théorie des Tourbillons*, qui ne sera éditée qu'en 1752, et l'abbé Genest, mauvais poète, mais assez savant philosophe, coupable de piètres tragédies, et d'un poème auquel Voltaire a fait l'honneur de son *Siècle de Louis XIV*, et de son dédain : *Les Principes de Philosophie* (1717). C'était non seulement le titre d'un des grands ouvrages de Descartes, mais c'était aussi sa doctrine, expliquée en vers libres répartis en quatre livres et privés de toute lueur poétique. L'auteur avait suivi les fameuses conférences publiques de Rohault, et consulté Bossuet, de Malézieux, le P. Lami, Malebranche. Il n'avait écrit, dit-il, que pour s'instruire et se satisfaire lui-même, sans la moindre prétention.

---

1. L'abbé Batteux, en 1758, publiera encore *la Morale tirée des propres écrits d'Epicure*, Paris, in-12, et de Camburat en 1770, un *Abrégé de la Vie et du système de Gassendi*, Bouillon, in-12. V. encore Damiron, *Mémoire sur Gassendi*, 1739, et 2 éloges de Gassendi, par le P. Mene (1767) et par L. de L. (1768).

2. *Nouv. de la Rép. des Lettres*, janvier 1686.

3. Aout 1705.

Dans un pareil milieu et à un pareil moment, où Descartes, longtemps sacrifié à Aristote, commençait à triompher officiellement, l'entreprise de Polignac devait être accueillie avec enthousiasme. Il communiqua des ébauches de son travail à des amis puissants ; il en circula des copies[1]. Le duc du Maine traduisit le 1er livre pour la duchesse ; le duc de Bourgogne en fit une lecture méditée, voulut avoir des conférences réglées avec l'auteur, et traduisit des parties de l'ouvrage pour le Roi, qui en retint plusieurs morceaux. Que sont devenues ces copies et ces traductions princières ?

Polignac, comme son ami l'abbé Genest, ne négligea rien pour s'éclairer ; Boileau, et surtout Malebranche, lui donnèrent d'excellents conseils. Pendant de nombreuses années il consacra ses loisirs à l'*Anti-Lucrèce ;* il y travailla surtout durant ses deux exils, à Bonport, et plus tard à Anchin, et dans les derniers temps de sa vie, après 1730, quand il fut délivré des affaires. Trois jours avant sa mort, il y ajoutait encore quelques vers. Son ouvrage, qui avait d'abord eu six livres, devait en compter dix et peut-être douze. Mais il ne put l'achever ; il le laissa entre les mains de son fidèle ami l'abbé de Rothelin, « avec la liberté absolue de le publier ou de le supprimer ».

M. de Bougainville, dans le *Discours préliminaire* à sa traduction de l'*Anti-Lucrèce*, nous a dit quelles difficultés eut à vaincre l'abbé de Rothelin, quelle science et quelle conscience il apporta dans son labeur. Remanié par l'auteur à plusieurs reprises, le manuscrit était rempli de leçons différentes, d'additions sans nombre, écrites sur des feuilles volantes, formant plus de trois mille vers séparés du texte même, de négligences qui échappent toujours dans le feu de la composition. Il fallait non seulement examiner le fond du poème, se livrer à des recherches de toutes sortes, et le rebâtir pour ainsi dire ; il fallait aussi en contrôler le style et la versification. L'abbé de Rothelin « se hâta d'associer à cet examen les critiques les plus éclairés... Je ne citerai pas tous les sçavants qu'il a consultés... En les rassemblant plusieurs à la fois, il avoit formé des espèces de Tribunaux littéraires, dont chacun entendoit séparément la lecture du Poème entier. Les uns devoient se prononcer sur le style, les autres sur les choses mêmes ».

Malgré une langueur incurable, l'abbé de Rothelin acheva son travail ; mais il n'en vit pas l'impression ; il chargea de ce soin M. Le Beau, professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris.

Le résultat de tout ce mal fut la publication, en 1747, à Paris,

---

1. De Boze dit que le P. Lejay donna une analyse sommaire de l'ouvrage entier dans le second vol. de sa *Bibliothèque des Rhéteurs.* Nous n'avons pu trouver cette analyse ni dans l'éd. de 1725, 2 vol. in-8°, ni dans celle de 1809-1813, 3 vol. in-8°.

chez Hippolyte et Jacob Guérin de l'*Anti-Lucretius, sive de Deo et Natura libri novem*, un beau volume in-8°, en deux parties, avec un portrait d'après Rigaud, gravé par Daullé, des culs-de-lampe et vignettes d'Eisen, gravés par de Lafosse(1). Le premier tome contient une Epître en latin au pape Benoît XIV, une préface également en latin, de l'abbé de Rothelin, xxx pages, — et quatre livres de l'*Anti-Lucrèce*, 4896 vers et 180 pages. Le deuxième tome contient les cinq autres chants et un index, 7039 vers et 269 pages, numérotées de 181 à 450. Chaque livre est précédé d'un argument en latin, rédigé avec soin par l'abbé de Rothelin.

L'année suivante, l'*Anti-Lucrèce* fut édité en 2 volumes in-12, Lugduni Batavorum, et en 2 volumes in-8°, à Londres ; puis en 1749, à Paris, Guérin, Mercier et Desaint, 2 volumes in-12 ; et les éditions se succèdent nombreuses pendant une trentaine d'années. Bougainville publia, en 1749, chez Desaint et Saillant, la traduction de l'*Anti-Lucrèce*, 2 volumes in-8°, avec le même portrait que l'édition de 1747, les mêmes vignettes et culs-de-lampe. Elle est précédée d'un discours préliminaire du traducteur, et de l'éloge de Mgr le Cardinal de Polignac, par M. de Boze. Cette traduction fut rééditée à Bruxelles en 1755 et en 1760, 2 volumes in-8°.

Nous trouvons encore : deux traductions anglaises, l'une par Canning (Londres, 1768, in-4°), l'autre par Will. Dobson (Londres, 1757, in-4°) ; une traduction estimée, en vers italiens, par Fr.-Mar. Ricci (Vérone, 1751, 2 volumes in-8°, et 1767, 3 volumes in-8°) ; et trois traductions en vers français : 1° *Anti-Lucrèce* en vers français, par l'abbé F.-J. Bérardier de Bataut (Paris, Ch.-P. Berton, 1786, 2 volumes in-12). L'auteur, qui avait traduit Lucrèce en vers, a voulu rendre le même hommage au Cardinal de Polignac ; 2° *Anti-Lucrèce* « en vers français, avec le neuvième et dernier chant, ajouté à l'original » par Jeanty-Laurans, et traduit en vers latins du 9e chant, par M. l'abbé Mancin (Auch, 1813, in-8°)(2) ; 3° *Anti-Lucrèce* ou *de Dieu et de la Nature*, traduction libre en vers français, du poème du Cardinal de Polignac, texte en regard, par F. B. P. D. M.(3), chant Ier (Nancy, Vve Hissette, 1831, in-8°, 29 pages ; 1835, in-8°, 32 pages). Cette mauvaise paraphrase était écrite pour répondre à la belle traduction en vers français du poème de Lucrèce, par M. de Pongerville ; le 1er chant seul a paru.

Mais au lieu de s'adresser à un public français plus nombreux et d'avoir besoin de traducteurs, pourquoi donc Polignac a-t-il écrit son poème en latin ?

---

1. L'édition Desaint et Saillant, en tout semblable à l'édition Guérin, mais sur papier un peu moins beau, n'est donc pas la vraie première édition.

2. Vu les circonstances, cet ouvrage n'a pas été déposé à la Bibliothèque nationale. Il existe à la bibliothèque d'Auch sous la cote 4072.

3. Bonfils père, docteur en médecine.

La première raison, c'est qu'il voulait répondre à Lucrèce dans sa propre langue, opposer non seulement doctrine à doctrine, mais aussi hexamètre à hexamètre ; si bien que les deux poèmes devaient, dans sa pensée, former un ensemble inséparable, le poison et l'antidote.

De plus, les principaux philosophes du XVII[e] siècle avaient écrit en latin, Descartes, Gassendi, Spinosa, Leibniz, pour ne citer que les plus illustres. Dans les collèges, les cours de philosophie, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, ne cesseront d'être rédigés en latin. En 1700, le latin est toujours la langue de la science et de la philosophie.

Enfin, la tradition latine, dans le domaine des belles-lettres, restait très puissante, et nombreux sont au XVII[e] siècle les poètes néo-latins. Le P. Commire, Santeuil sont des lyriques ; le P. Vanière est didactique et descriptif ; son *Praedium Rusticum* (1707) jouit d'un succès durable et légitime. D'autres sont vraiment des poètes savants, et les principaux s'appellent Jean Pontanus *(Uranie* et *des Météores)*, Georges Buchanan (*La Sphère*, 1585), D. Cassini (fragment d'un poème sur l'*Astronomie*), le P. Souciet (*des Comètes*, 1710). Les *Poemata didascalia*, recueil publié en 1749 par l'abbé d'Olivet et le P. Oudin, comptent plusieurs œuvres scientifiques : *Magnes*, carmen, auctore Th. Bern. Fellon, S. I. 1[re] éd. Lyon, 1696 ; *Ignis*, carmen, auctore Fr. Oudin, S. I. 1[re] éd. inconnue ; *de Connubiis Florum*, auctore Patr. Trante, D. M. 1[re] éd. Paris, 1728 ; *Barometrum* Lupi Thomas, composé à la fin de 1741.

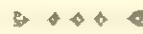
Polignac est l'héritier de cette tradition générale, qui pousse les poètes à chanter la science en vers latins ; il est aussi l'héritier d'une double tradition plus particulière, qui consistait, la plus ancienne, à réfuter Lucrèce, la plus récente à vulgariser Descartes en vers latins. Voici quelques-uns de ces poèmes : Palearius, *de Animorum Immortalitate libri tres*, publié pour la 1[re] fois à Lyon, Gryphius, 1536, petit in-8°, souvent réimprimé, soit séparément, soit à la suite de Lucrèce ; Scipio Capicius, *de Principiis Rerum libri duo*, Venise, Alde fils, 1536, in-8°, et Paris, 1564, in-8°, réimprimé avec le poème de Palearius à Francfort, 1631, in-8°, à la suite du *de Natura Rerum* ; Schotanus, *Paraphrasis poetica primae philosophiae quam Metaphysicam appellant, in sex partes distributa*, Francfort, 1699 (1). L'abbé Fraguier écrit des vers latins en l'honneur de Leibniz, et celui-ci voudrait lui voir composer un *de Natura Rerum* selon Platon (2).

1. Cité par Bouillier (*Hist. de la philosophie cartésienne*, I, p. 281). Le seigneur de Zuitlichem, dit-il (c'est Constantin Huygens), a célébré en vers latins le *Cogito, ergo sum* ; il y eut encore d'autres poètes cartésiens en France et en Italie, ajoute-t-il, mais sans donner leurs noms. Signalons une ode de M. Marin, professeur au collège du Plessis, *Cartesius*, où la théorie cartésienne de la pesanteur est signifiée en vers élégants. V. *Selecta carmina orationesque clarissimorum... Professorum*. Paris, Quillau, 1727, in-16.

2. Recueil de Pièces, par MM. Leibniz, Clarke, Newton, II, p. 138.

La tradition des grands poèmes latins n'est pas rompue brusquement après l'*Anti-Lucrèce*. Benoît Stay, de Raguse, secrétaire du pape Clément XIII, chante d'abord la philosophie de Descartes : *Philosophiae a Benedicto Stay versibus traditae libri* VI, Rome, 1747, in-8° (ed. secunda) ; il chante ensuite la philosophie de Newton : *Philosophiae recentioris versibus traditae libri* X, Rome, 1755-1792, 3 vol. in-8°. Le P. Nocetti, de la Société de Jésus, célèbre en hexamètres l'aurore boréale : *de Iride et Aurora Boreali Carmina cum notis*, Rome, 1747, in-4°. Le P. Le Coédic lui aussi met en vers latins la philosophie de Descartes: *Mundus Cartesii* (1) (v. *Poemata didascalia*, 1749, 1re éd. inconnue). Boscovich, un philosophe remarquable, auteur d'une théorie de la matière, et un savant authentique, ne se contente pas d'être l'éditeur de l'*Aurore Boréale*, de Nocetti ; il compose lui-même un très beau poème latin, *de Solis ac Lunae Defectibus*, Londres, 1760, qui fut traduit en français par l'abbé de Barruel en 1779. C'est une véritable astronomie en vers, à la fois savante et parée des grâces de la poésie.

De tous ces poèmes latins, dont quelques-uns ont une réelle valeur, il n'est pas un seul qui puisse rivaliser avec l'*Anti-Lucrèce*, soit pour l'importance et le nombre des idées agitées, soit pour la richesse et l'agrément du style ; il n'en est pas un seul qui ait plus de titres philosophiques et littéraires pour le recommander à l'attention et à l'étude des esprits cultivés.



1. Le P. Le Coédic met en vers latins particulièrement les sept lois du mouvement, les automates et la triple matière de Descartes.

II

La lutte des idées dans l'Anti-Lucrèce

CHAPITRE III

La réfutation de la Morale épicurienne

L'*Anti-Lucrèce* peut se diviser en quatre parties principales : voici d'abord un poème *de la Volupté* (livre I) ; c'est ensuite un poème *de la Matière*, très considérable, puisqu'il contient trois livres et qu'il traite du Vide, des Atomes et du Mouvement. Les trois livres suivants, de l'Intelligence, des Bêtes, de la Reproduction, forment un poème *de l'Ame et de la Vie*, ces deux questions étant intimement unies. De la terre, le poète s'élève jusqu'au ciel, et dans le huitième livre, il traite *du Monde* tout entier. Quant au neuvième livre, qui devait parler de la Terre et de la Mer, mais où l'abbé de Rothelin a réuni les vers qui pouvaient servir de conclusion à l'ouvrage, nous ne saurions le faire entrer dans aucune de ces divisions ; il n'a pas un caractère bien net, il revient sur ce qui a été dit dans les parties précédentes, non sans aborder des questions nouvelles, comme celle des Idées innées ou celle de l'Eternité du monde. Aussi nous faudra-t-il l'examiner à part, pour ne pas l'éparpiller aux quatre coins du poème. Le neuvième livre ainsi excepté, nous verrons que la cohésion des parties est suffisante pour former un ensemble à peu près harmonieux.

On s'étonne un peu de trouver au seuil du poème une réfutation de la doctrine d'Epicure, qui regarde le plaisir comme le souverain bien ; cette réfutation devrait être la conséquence de la ruine du système physique d'Epicure ; puisque la morale épicurienne s'appuie sur la théorie des atomes de Démocrite, la logique semblait réclamer que cette base fût renversée avant tout. Cependant Polignac avait plusieurs raisons de commencer par la morale.

D'une façon générale, il est plus fortement attaché à la cause du spiritualisme qu'aux divers systèmes scientifiques. Comme autrefois Epicure avait choisi la théorie de Démocrite, parce qu'elle lui paraissait, non la plus vraie, mais la mieux adaptée à sa morale, de même Polignac accueille parmi les hypothèses celles qui concordent le mieux avec ses vues philosophiques et religieuses. Aussi dès le début de son poème lui plaît-il d'affirmer ses préoccupations morales, afin qu'elles le dominent, pour ainsi dire, qu'elles l'éclairent au fronton. Avant de pénétrer dans le système même d'Epicure, il lui plaît d'en montrer d'abord les conséquences, et

dans la suite sa joie de l'abattre sera d'autant plus vive qu'il lui aura semblé plus dangereux.

Plus particulièrement nous avons dit que l'*Anti-Lucrèce* était issu des entretiens qu'avait eus à Rotterdam Polignac avec Bayle. Or, celui-ci avait publié en 1683 les *Pensées sur la Comète*. Sous prétexte de railler les craintes, les terreurs, les prédictions attachées à la venue des comètes, Bayle déploie tout son zèle à prouver la thèse suivante : « Une société d'athées pratiquerait les actions civiles et morales aussi bien que les pratiquent les autres sociétés, pourvu qu'elle fît sévèrement punir les crimes et qu'elle attachât l'honneur et l'infamie à certaines choses » (§ 172). Il soutient que l'athéisme vaut tout autant et même mieux que l'idolâtrie pour les Sociétés ; et quand il dit idolâtrie, on sent fort bien tout le long du livre que le mot est employé par prudence, et qu'idolâtrie signifie religion. C'est ce qu'on appelle alors *le paradoxe de Bayle*.

Ses idées et son tempérament avaient poussé Bayle à écrire ce livre à scandale, les *Pensées sur la Comète ;* mais l'ouvrage du P. Mauduit, de l'Oratoire, *Traitté de la Religion contre les Athées, les Déistes et les Nouveaux Pyrrhoniens*, dont la première édition est de 1677, ne fut peut-être pas sans remuer la bile du pamphlétaire érudit. Après s'être appliqué à démontrer contre Pomponace[1] et les athées combien faible est la valeur des biens qu'ils tiennent comme certains, et que leurs plaisirs ne valent pas ceux du chrétien, Mauduit se demande « pourquoi Dieu a permis que toutes les religions, même les plus fausses, pussent produire parmi elles des exemples de toutes les vertus morales » (Ire partie, ch. 9) ; et il répond : « La première raison est l'ordre, qui ne pouvait subsister sans ces actes extérieurs de vertu, s'il n'y eût eu parmi les hommes ni justice dans les différends, ni foi dans le commerce, ni secours mutuels dans le besoin ; la Société humaine, qui n'est fondée que sur ces sortes de devoirs, n'eût pas duré longtemps ». Bayle n'attendait qu'une occasion de répliquer à ces accusations, dressées depuis des siècles contre l'athéisme, et sans cesse reprises ; la comète de 1681 la lui fournit.

A grand renfort d'érudition et d'arguments plus spécieux que solides, il s'attache à démontrer qu'une Société d'athées se ferait des lois de bienséance et d'honneur (§ 172) ; — que l'opinion de la Mortalité de l'âme n'empêche pas qu'on ne souhaite d'immortaliser son nom (§ 173) ; — que les athées ne se sont pas distingués par l'impureté des mœurs (§ 174) ; — et que l'athéisme ayant eu des martyrs, c'est une marque indubitable qu'il n'exclut pas les idées de la gloire et de l'honnêteté (§ 182). Mais le grand argument de Bayle est que l'homme ne règle pas sa vie sur ses opinions (§ 176

(1) Auteur d'un *Traité de l'Immortalité de l'Ame*. Bologne, 1516.

et § 181), et qu'en conséquence les principes n'ont qu'une force minime pour inciter les hommes à la vertu. Dans un chapitre très spirituel (§ 175), il assure que les gens voluptueux ne s'amusent guère à dogmatiser contre la religion, et sur ce point il aurait bien un peu raison : « Quand on passe toute la journée parmi les verres et les pots, qu'on aime à courir le bal toute la nuit, qu'on en conte à la blonde et à la brune,... on ne se met guère en peine de savoir si M. Descartes a bien démontré dans sa *Métaphysique* l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme... On ne va point se rompre la tête à étudier les prétendues démonstrations de Spinosa pour tâcher de comprendre que l'Univers est un être simple et que nous sommes des modifications de Dieu. On se moque même d'un physicien qui s'attache à découvrir les raisons des phénomènes ;

> Que Rohault vainement sèche pour concevoir
> Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir,

on n'a pas le temps de songer à tout cela ».

Bayle, qui cherchait un esclandre, ne fut pas déçu dans son espoir. Le pasteur Jurieu entame la lutte dans laquelle le philosophe va perdre sa chaire de Rotterdam. Bayle est combattu par Warburton, dans son *Traité de l'Alliance de l'Eglise et de l'Etat, ou de la Nécessité d'une Religion établie.* Silhouette tire de l'ouvrage de Warburton des *Dissertations sur l'Union de la Religion, de la Morale et de la Politique* (1742)(1). En 1748, Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois,* examine le paradoxe de Bayle et en exquisse une réfutation (XXIV, 2). Le dictionnaire de l'*Encyclopédie* reprend les arguments de Warburton pour démontrer que l'athéisme est plus dangereux pour la Société que la superstition avec ses vices (art. *Athéisme).* Polignac était plein des conversations de Bayle et plein des *Pensées sur la Comète* quand il commença d'écrire l'*Anti-Lucrèce.* Rien d'étonnant qu'il dirige ses premiers coups sur la morale épicurienne, source, selon lui, de tous les dérèglements et de tous les crimes, mortelle aux individus et aux nations.

Dans un élégant préambule, il exhorte Quintius, — derrière lequel on a voulu voir Bayle, ou mieux La Fare(2), — à prêter l'oreille à ses raisonnements et à ses conseils, et il regrette de ne pouvoir semer sous ses pas toutes les fleurs que Lucrèce à répandues sur la route de l'épicurisme :

---

(1) V. en partie la dissertation II : « Examen des sentiments de M. Bayle sur les effets de l'athéisme à l'égard de la Société ».

(2) Derrière Quintius, on voit généralement La Fare, soldat et poète, épicurien et ami de Polignac. (V. Albert Counson : Lucrèce en France. L'Anti-Lucrèce, *Musée belge*, année 1902). Mais au livre I, v. 33-34, Quintius est donné comme un imprudent qu'emporta la jeunesse, *praeceps quem forte juventus Incautum abripuit.* Or La Fare, né en 1641, mort en 1712, est de 17 ans l'aîné de Polignac. Ne s'agirait-il pas plutôt de son fils aîné, Philippe-Charles (1687-1752), qui devint Maréchal de France ? Peut-être aussi ce nom désigna-t-il d'abord un jeune ami du Cardinal, pour n'être plus, dans la suite, qu'un personnage de fantaisie ?

Illius ad plectrum suspirant mollius auræ :
Gratior et cœlo radius descendit ab alto.
Si terram aspicias, nemorum tibi porrigit umbram ;
Garrula per clivos elabitur unda virentes ;
Lactea fertilibus decurrunt flumina campis ;
Suave canunt pictæ volucres, perque humida prata
Nil nisi fecundosque greges, armentaque monstrat
Læta boûm ; saltant pecudes, pecudumque magistri.
Æneadum genitrix felicibus imperat arvis,
Aeriasque plagas recreat, pelagusque profundum. [1]58-67.

Ces vers sont élégants, faciles, aimables, mais ils nous donnent de Lucrèce une idée qui n'est pas exacte. Le beau livre de Martha, *le Poème de Lucrèce*, nous a prouvé tout ce qu'il y a de sombre, de triste, de hautainement désolé dans le *de Natura rerum*, où s'affirme déjà le pessimisme scientifique des modernes.

Attendri à la vue de l'état cruel où se trouvaient les hommes, esclaves de la religion, Epicure les autorise à tout oser. Or, permettre tout à tous, c'était professer ouvertement le crime ; Epicure le sentit, et il voulut donner aux passions quelques freins, en les rappelant à des limites naturelles, de crainte qu'elles ne produisissent la douleur. — Mais Epicure est-il le maître de régler chez les autres des mouvements que lui-même a rendus fougueux ? Le bien et le mal seront confondus ; il n'y aura plus ni louange ni blâme. Nul ne s'armera plus contre ses passions. Vous invoquez *la honte* ? Mais le but de vos artificieuses leçons n'était-il pas d'imposer silence à la voix intérieure ? Vous invoquez *la peur de la douleur* que traînent après eux les plaisirs ? Mais si c'est un bien de s'abstenir, pourquoi m'appelez-vous malheureux quand je m'abstiens pour un motif de religion et que mon plus grand bonheur réside dans ma victoire ?

Sin autem abstinuisse bonum est, illudque fateris :
Cur me infelicem, si Relligionis amore
Abstineam, vocitas ? Te sum felicior ipso.
Nam tu, si vincis, tua te victoria torquet,
Me mea delectat : Si mavis denique vinci,

---

[1] « Sous son plectre les zéphyrs soupirent mollement, les rayons du soleil descendent plus aimablement des hauteurs du ciel ; si vous contemplez la terre, elle vous offre l'ombre de ses bois ; un ruisseau jaseur se glisse le long des pentes verdoyantes, des fleuves de lait courent par les campagnes fertiles ; des oiseaux aux couleurs variées chantent harmonieusement ; et dans les prés humides on ne voit que troupeaux féconds et bandes de bœufs ; les moutons bondissent ainsi que les béliers ; la mère des Enéades règne sur les campagnes heureuses, vivifie les plages de la lumière et la mer profonde ».

Quam sic torqueri, confessus es : en data porta
Flagitio, vitiis retinacula nulla supersunt. *229-235.

Vous invoquez *la peur des Lois ?* Mais si l'on ne craint pas une divinité vengeresse, craindra-t-on les lois humaines ? On essaiera seulement d'y échapper par la ruse. Et combien de vices ne tombent pas sous le coup des lois !

Immemor ut si quis benefacti damna rependat ;
Si fremat invidiâ, cum fert sua praemia virtus ;
Non stet promissis ; arcana recludat ; avarus,
Mendax ; consilii malesani subdolus auctor ;
Aut fidei sine teste suæ concredita tollat ;
Ambitione tumens et honorum sedulus auceps ;
Contendat maculis alienam aspergere famam ;
Annonæ gravitatem, ex quâ ditescere possit,
Aut patriæ cladem exoptet, funusque parentûm ;
Deneget auxilium rogitanti ; prægravet omnes
Infra se positos, inopem viduamque gementem
Obterat ; insontem Judex pervertat iniquus
Venali trutinâ, et Dominæ suffragia donet ;
Interea, quæ summa mali est, simulator honesti. **280-296.

Vous invoquez *la modération ?* Mais dans la théorie d'Epicure, les tempéraments règnent en maîtres ; ils inclinent les uns à la modération ; ils précipitent les autres dans les excès. Fontenelle aussi, dans son petit *Traité du Bonheur* (1), est de l'avis de Polignac

(1) *Œuvres*, 1742, t. 3.

*« Mais si l'abstinence des plaisirs est un bien, comme vous le reconnaissez, pourquoi me traitez-vous de malheureux, si je m'abstiens par un motif de religion ? Je suis plus heureux que vous ! En effet, si vous êtes victorieux, votre propre victoire est pour vous un tourment ; mais pour moi, ma victoire a des charmes. Aimez-vous mieux au contraire être vaincu que d'être ainsi torturé ? J'ai votre aveu : Voici la porte ouverte au crime, et les vices n'ont plus de frein ».

**« Un ingrat paye un bienfait en vous faisant du mal ; un jaloux frissonne quand le mérite remporte sa récompense ; le méchant ne tient pas ses promesses ; il dévoile les secrets, il est avide, menteur ; il est l'artisan hypocrite des mauvais desseins ; il vole le dépôt qui lui a été confié sans témoin ; il est enflé d'ambition ; il s'empresse, il attrape les honneurs à la pipée ; il s'efforce de salir la réputation d'autrui ; pour s'enrichir, il souhaite la cherté du blé, la ruine de sa patrie ou la mort de ses parents ; il refuse son secours à qui le lui demande ; il foule tous ceux qui sont placés sous lui ; il écrase le malheureux et la veuve qui gémit ; juge inique, il fait tomber l'innocent, ses balances sont fausses et il donne gain de cause à sa maîtresse ; cependant, ô comble de malice ! il singe l'honnêteté ».

sur ce point. Il place la félicité dans la tranquillité, mais très finement, très ironiquement, il remarque que toute cette belle philosophie d'un Epicure ou d'un Gassendi est inventée pour ceux-là même qui n'en ont pas besoin, grâce à l'heureuse disposition de leur nature, et que sur les autres, elle est inefficace.

Vous invoquez l'empire de *la raison?* Mais qu'est-ce que la raison, dans un tel système? Nos idées sont un pur effet du hasard; se croire une production du hasard, nier les lois naturelles et les principes innés, c'est se reconnaître essentiellement incapable de raison :

Verum quae nobis Ratio est, quam dicere rectam
Jure tibi liceat: nostræ qui munia mentis
Omnia, quin ipsas et mentes turpiter uni
Fortunæ tribuis? Quæ certâ lege reguntur,
Hæc recta esse queunt; sed in his quæ forte cadentes
Progenerant atomi, nil certum, nil quoque rectum est.
Nativam qui legem internaque dogmata nescit,
Seque putat casu factum, nihil ille profecto
Cum rectâ commune sibi Ratione fatetur. *390-398.

Concluez donc : si vous devez immoler la Volupté, c'est à Dieu seul qu'appartient cette victime :

Si cui mactanda Voluptas,
Est mactanda Deo.

« Corps sans douleur, âme sans trouble », la doctrine épicurienne a séduit des philosophes modernes, Gassendi, Hobbes. Polignac s'en prend à Gassendi, pour qui le plaisir est l'âme de notre âme, étant à son égard ce que le mouvement est aux corps[1]. Mais selon Gassendi, le plaisir regardé par Epicure comme le bien suprême est celui qui naît de la vertu. — Ce n'est pas la doctrine d'Epicure, répond Polignac, ou bien la vertu serait alors la possession de ce qui plaît, sans douleur, sans crainte, sans inquiétude, c'est-à-dire la volupté. Epicure ne déteste pas le vice, mais les malheurs dont il est la source :

---

(1) *Opera*, t. 2, de Felicitate. p. 659-736.

---

*« En vérité, est-il une Raison que vous puissiez déclarer droite, vous qui attribuez toutes les fonctions de notre âme et notre âme elle-même au seul et unique hasard? Là où règne une loi fixe, là seulement peut exister la rectitude; mais là où des atomes en tombant font œuvre génératrice, il n'y a ni fixité ni rectitude. Celui qui ignore la loi naturelle et les principes intérieurs, et qui se croit l'œuvre du hasard, celui-là en vérité avoue qu'il n'a rien de commun avec la droite raison ».

Non scelus, at sceleri subjunctum sæpe dolorem
Detestatur : id est, scelus ipsum diligit, imo
Commendat, si forte metu ac mœrore vacabit. *509-511.

D'ailleurs, et cet argument est cher au Cardinal, si vous avez tant de zèle pour la vertu, quel intérêt a donc animé votre bras contre la religion ? Elle est sévère aux vices seulement ; elle est douce et consolante pour la Vertu.

En résumé, si les principes qui règlent nos mœurs sont le résultat du jeu des atomes, s'ils ne sont pas innés, toute justice est anéantie. Il en est de même de toute vérité. Les idées qui fondent nos jugements seront, elles aussi, le fruit du hasard, elles n'auront aucune fixité, aucune solidité ; tout devient problématique, changeant, inconstant : le pyrrhonisme est le résultat de l'épicurisme.

C'est maintenant au tour de Hobbes, à qui le paradoxe de Bayle apportait un appui considérable. Admirateur de Gassendi et aussi de Hobbes, Sorbière avait donné en 1649 une traduction française du *de Cive*, qui obtint du succès. Sensualiste, mécaniste, matérialiste et fataliste, Hobbes soutenait contre le christianisme « que la loi de nature et la loi morale sont identiques » ; que « la loi de nature commande les bonnes mœurs et la vertu en ce qu'elle ordonne d'embrasser les moyens de la paix ; et qu'à juste titre elle doit être appelée la Loi morale » ; que le bien n'est rien en soi, mais qu'il est uniquement ce que la nature commande pour arriver à mettre la paix parmi les hommes, ce qui est pour eux la chose la plus désirable :

Sed novus auxilio venit exspirantis amici
Defensor, Justum nativâ lege doceri
Qui negat, Hobbesius : nam prædicat arte repertum.
Cum cœpere homines ad propria commoda nati,
Atque sui tantum reverâ semper amantes,
Lucr. V, 1134-1158. Alternis certare odiis, ac vivere rapto ;
Tunc, inquit, ne vis late daret omnia pessum,
Ut pater et natus germanique ; ut vir et uxor,
Ejusdemque loci possent convivere cives,
In cœtus hominum quasdam Prudentia leges
Intulit ad commune bonum ; queis publica sensim
Utilitas, longique mali experientia, quanquam
Invitos, timor in primis parere coegit.
Hæc est, Hobbesium si consulis aut Epicurum,
Justitiæ, nec non et Relligionis origo. **593-607.

---

*« Ce n'est pas le crime qu'il déteste, mais bien la douleur, qui souvent est jointe au crime ; c'est-à-dire qu'il chérit le crime lui-même, et même qu'il le recommande dans le cas où il est exempt de crainte et de chagrin ».

**« Mais voici venir un nouveau défenseur au secours de son ami mourant, qui affirme que le juste n'est pas enseigné par la loi naturelle ;

Polignac enferme Hobbes dans un cercle vicieux : les lois sont le fruit de l'aveugle caprice et de la politique ; elles sont arbitraires ; or Hobbes invoque pour leur établissement le principe du bien général ; donc il fallait que ce principe se trouvât déjà dans les cœurs, et que l'homme connût le bien et mal, avant de le distinguer dans ses lois.

Puis il nous trace le tableau d'une société selon Hobbes et Epicure : voudrions-nous y vivre ?

Dic age : si qua foret regio sine legibus ullis,
Ac sine consilio, sine Principe, libera qualem
Absque Deo Terram esse jubes : ubi præmia nulla
Virtutum, nullæ sequerentur crimina pœnæ ;
Sed neque virtutis nomen, neque criminis esset ;
Verum quisque sibi Deus et Rex ; hanc-ne libenter
Incoleres? In illa velles traducere vitam? (662-669).

Quelques pages plus haut, Polignac s'était demandé si une pareille société pourrait subsister, et à l'exemple qu'on apportait des lettrés de la Chine, il avait répondu qu'ils reconnaissent du moins une loi éternelle et souveraine, origine et modèle de ces idées du bien et du vrai que la nature a gravées dans nos cœurs :

Nam quod apud Sinas, ubi solis prima renati
Tela micant, studio celebres, legumque peritos
Fama refert quosdam nullo mercedis amore
Virtutem colere, ac Vitium formidine nullâ
Pœnarum toto certatim excludere regno :
Non tamen est aliquâ sine Relligione, nec omni

c'est Hobbes. Il déclare en effet qu'il a été inventé par un artifice. Quand les hommes, nés pour servir leurs propres intérêts et en vérité parfaitement égoïstes, se furent mis à rivaliser de haine entre eux et à vivre de rapines, alors, dit-il, pour que la violence ne causât pas la perte générale et que pussent vivre ensemble le père et le fils, le mari et la femme, et les citoyens d'un même pays, la Prévoyance introduisit dans les réunions humaines de certaines lois qui visaient au bien commun. Peu à peu l'intérêt public et l'expérience d'un long malheur, et en premier lieu la peur, les amenèrent contre leur gré à obéir aux lois. Voilà en quoi consiste la justice, si vous en croyez Hobbes et Epicure ; voilà aussi l'origine de la religion ».

¹ « Allons, parlez : quand il y aurait une région qui n'eût pas de lois, pas de gouvernement, pas de chef, libre comme le serait la terre privée d'un Dieu ; où les vertus n'eussent aucune récompense, où le châtiment ne suivît pas le crime, où la Loi ignorât même jusqu'aux mots de vertu et de crime ; mais où chacun serait son Dieu et son Roi, cette région-là, l'habiteriez-vous volontiers? Y voudriez-vous passer votre vie ? ».

Speque metuque vacat speciosa haec regula morum,
Et componendae lex ferme stoica vitae. *405-418.

Plusieurs fois, au XVIII[e] siècle, la Chine sera invoquée comme preuve qu'une société athée peut se maintenir par ses propres forces. Un grand nombre d'écrivains auront pour elle un respect superstitieux et la proposeront comme un modèle dans les sciences, la morale et le gouvernement[1]. Or ce pays était resté peu connu, et l'article de l'*Encyclopédie* sur l'Athéisme nous prouve que l'on n'avait pas su se mettre d'accord sur la valeur de cet exemple prétendu. Sur la foi du voyageur Dapper, l'auteur d'une *Description de l'Afrique* (1668), on alléguait aussi l'exemple de certaines peuplades Cafres, capables de subsister dans l'athéisme. Mais si les Chinois étaient discutés, que pouvait-on penser des Cafres ?

Epicure est donc l'ennemi de la société ; aux attraits d'un frivole plaisir ses partisans sacrifient la religion, l'humanité, la justice, l'amour de la patrie ; ils se désintéressent des devoirs du citoyen, ils s'enferment dans l'apathie et dans une liberté jalouse et égoïste.

Quelle différence entre le faux sage et le vrai philosophe ! Comme il gagne en grandeur, l'homme qui accepte les lois de la religion et de la morale ! Comme tous ses actes s'ennoblissent, et comme il est heureux et fier d'être l'ouvrage de la divinité ! Le faux sage au contraire est bien orgueilleux et bien malheureux ; car il lui est impossible d'atteindre son faux idéal, si rabaissé soit-il. Il souffrira donc, et contre la souffrance, contre la perte de la santé ou d'êtres chers, il ne trouvera en lui-même aucun remède ; il n'aura qu'un seul recours, la ciguë ou le poignard[2].

Et s'il existe un Dieu ? Songez donc que vous risquez de vous perdre pour l'éternité. Ce risque seul devrait vous retenir. C'est le pari de Pascal, moins autoritaire, moins âpre, moins désespéré, mais plus convaincant, plus pénétrant. Ici le Cardinal est plus près du raisonnement du P. Mauduit dans son *Traitté de la Religion*, de Jaquelot dans ses *Dissertations sur l'existence de Dieu*[3], ou de Guillaume Sherlock dans son traité *de l'immortalité de l'Ame et*

1. V. Dorat: *Coup d'œil sur la littérature*. t. I, p. 126.

2. Du portrait de l'homme vertueux, Bérardier de Bataut, le traducteur en vers de l'*Anti-Lucrèce*, rapproche Bayle, *Dict.*, art. Brutus : « Eloignez l'idée d'un Dieu et de sa Providence, et après cela prenez un peu celle de la vertu, vous ne savez plus ce que c'est, elle s'évanouit.. »

3. V. deuxième dissertation.

---

* « Chez les Chinois, là où jaillissent les premiers traits du soleil qui renaît, renommés pour leur science et habiles législateurs, on cultive, dit-on, la vertu sans amour des récompenses ; et sans la moindre peur des châtiments, le vice est exclu à l'envi de tout leur empire. Mais en vérité elle n'existe pas sans une religion quelconque, elle n'est pas vide de toute crainte et de toute espérance, cette Règle morale si belle et cette façon de Stoïcisme imposée à la vie ».

de la Vie éternelle, que du coup de dés de Pascal. Vous dites : Je ne veux pas sacrifier des plaisirs certains pour un avenir incertain. — Mais vous n'avez rien à perdre ; la religion ne vous enlève pas la volupté, elle vous la donne, elle vous donne la vraie volupté ; ce n'est pas celle d'Epicure, qui n'est que chagrin et misère :

Ceu lectum peragrat membris languentibus æger,
In latus alternis lævum dextrumque recumbens :
Nec juvat ; inde oculos tollit resupinus in altum :
Nusquam inventa quies : semperque quæsita : quod illi
Primum in deliciis fuerat, mox torquet et angit :
Nec morbum sanat, nec fallit tædia morbi :
Sic tibi spem elusam irritat, nec corrigit error. *1047-1053.

Heureux au contraire celui dont la Religion fonde l'espérance et règle la conduite :

Non ita, qui firmâ nixi morumque magistrâ
Relligione super. Nam prætereuntia rerum,
Jam quasi præterita hesternoque simillima somno,
Despiciunt : æquo pede calcant et bona vitæ,
Et mala Fortunæque vias utriusque caducas.
Nil breve, nil vacuum, nil quod marcescere possit
Illos mente quatit solidâ ; non aspera frangunt,
Dulcia quos primum non emollire valebant.
Communi quamvis hominum jactentur in undâ
Mortales, propriis quoque tempestatibus acti,
Stant contra ; medioque tenent vel in æquore portum,
Præsagi vitæ potioris : emuntque libentes
Immensam æternamque brevi sudore coronam,
Et sciti cupidi æternis fugientia mutant. **950-963.

---

*« Tel un malade roule sur un lit son corps languissant, retombant tantôt sur le côté droit, tantôt sur le côté gauche, sans éprouver de soulagement ; puis étendu sur le dos il regarde en l'air ; et nulle part il ne trouve le repos que toujours il recherche ; ce qui d'abord avait fait ses délices bientôt le tourmente et l'angoisse ; il ne guérit pas son mal et il n'en saurait tromper les ennuis. Telle votre erreur envenime votre espérance toujours déçue, sans jamais la redresser ».

**« Il n'en est pas de même pour ceux qui sont fortement appuyés sur la religion solide et maîtresse des mœurs. Tout ce qui passe, ils le méprisent comme si c'était déjà passé et comme un songe de la veille. D'un pied égal ils foulent et les biens de l'existence et ses maux, et les routes mal sûres de l'une et de l'autre fortune. Rien de court, rien de vide, rien qui puisse se faner n'ébranle leur esprit solide. Les chemins raboteux ne brisent pas leurs forces, eux que n'ont pu d'abord amollir les doux sentiers. Ils ont beau être ballotés sur les flots de la tempête commune, mortels qu'ils sont, ils ont beau avoir leurs tempêtes particulières, ils font tête à l'orage. Même au milieu des flots, ils semblent être dans le port, eux qui pressentent une vie future. Ils

Ce n'est donc pas renoncer à des avantages réels que d'abandonner l'épicurisme ; c'est éviter des pièges dangereux, et c'est échapper à de vains sophismes.

Il est permis de louer la diligence dont Polignac a fait preuve pour réfuter la morale épicurienne et pour baser sur le christianisme le souverain bien, au sujet duquel Saint-Augustin comptait déjà 380 systèmes. La lecture de ce premier livre est pour l'esprit un régal et un réconfort. Sans doute le poète n'a pas inventé ses idées. Il a condensé ce qu'on trouvait par exemple dans la *Démonstration de la Vérité et de la Sainteté de la Morale chretienne*, de Bernard Lamy[1], et chez d'autres encore ; il a pensé de nouveau ce qu'ils avaient de meilleur, et il a su communiquer à ses beaux vers latins la grâce persuasive. Mais ce que nous aurions voulu mieux voir dans ce premier livre, c'est l'effort de Gassendi pour concilier la religion et le naturalisme. Or, c'était essayer de concilier le feu et l'eau, et l'entreprise devait échouer.

Polignac aurait pu insister aussi sur le bonheur que nous offre Gassendi, qui est tout négatif, comme sont négatives les vertus auxquelles il fait appel, la prudence, la modération et l'abstinence, et qui sera défini par Marmontel « le sommeil de l'âme »[2].

Dans ses résultats pratiques, l'épicurisme est encore négatif, puisqu'il aboutit à l'abstention pour le mariage, pour l'amour des enfants, pour les charges publiques. Là encore Polignac aurait dû peser davantage, tirer un meilleur parti du livre de des Coutures, la *Morale d'Epicure*[3] (1685), et nous prouver plus vigoureusement que l'épicurisme mène au parfait égoïsme, et qu'en dépit des efforts tentés pour le relever, il reste dans son essence funeste aux sociétés.

D'ailleurs Polignac va être momentanément vaincu dans sa lutte contre l'épicurisme et contre l'athéisme. Lamothe Le Vayer avait commencé par dire que les païens, guidés par la seule loi naturelle, ont connu et pratiqué la vertu, qu'ils ont été sauvés, et qu'il est encore possible d'être sauvé dans le paganisme, même depuis la publication de l'Evangile[4]. Bayle, plus hardi, avait essayé de prouver qu'une société peut exister par elle-même, sans

---

1. V. Hist. des Ouvrages des Sçavans, juillet 1688.
2. *Essai sur le Bonheur*. V. aussi Formentin, *Traite du Bonheur*, 1708.
3. V. 12e Maxime : Le sage ne se mariera jamais et l'amour de se voir renaître dans sa postérité ne l'occupera point. 14e Maxime : Il ne se chargera point de l'administration de la République, etc.
4 *Œuvres*. t. I : de la Vertu des Payens.

---

achètent volontiers d'un peu de sueur une immense et éternelle couronne, et, connaissant leurs vrais intérêts, ils échangent des biens fugitifs pour un bien éternel ».

le secours de la religion. Le temps n'est pas loin où la troisième étape va être franchie, et où la religion, au lieu d'être regardée comme la source de tous les biens, sera rendue responsable de tous les maux principaux dont souffrent les sociétés. « La vraie politique n'a point à se louer des avantages que lui ont jusqu'ici procuré les opinions religieuses ; elle doit les tolérer et les empêcher de nuire », déclare d'Holbach, en attendant le temps où l'on pourra guérir de la superstition l'homme ignorant et craintif. « De bonnes lois, une éducation fondée sur la raison, la lumière d'une morale sociable, des récompenses et des châtiments équitables, dit-il encore, voilà les vrais moyens de faire de bons citoyens »(1). Et ces paroles renferment toute la pensée morale et politique du philosophisme du XVIIIe siècle.



1. *La Politique naturelle*, t. II, p. 179 et p. 177.

CHAPITRE IV

De l'Essence de la Matière : 1° Le Vide. Le vide d'Epicure et le plein de Descartes. — 2° Les Atomes. La matière ne peut pas être composée d'atomes ; elle est divisible à l'infini ; elle n'est pas Dieu et elle a été créée. — 3° Le Mouvement. Le mouvement selon les Epicuriens ; le plein et les tourbillons de Descartes ; l'attraction universelle de Newton.

Les livres II, III et IV, *de Inani, de Atomis, de Motu*, ne forment pas seulement un ensemble dans l'*Anti-Lucrèce* et comme un poème de l'Essence de la Matière ; mais ils se distinguent aussi des autres livres par leur caractère purement didactique et dialectique. L'écrivain n'accorde à peu près rien à l'imagination ; même ses comparaisons sont encore des démonstrations ; tout s'adresse à l'intelligence pure, à la raison ratiocinante.

C'est le triomphe de la dialectique telle qu'elle fut pratiquée trop souvent au XVIIe siècle entre philosophes, et aussi dans les Universités et dans les Ecoles. On s'embarrasse peu de l'expérience, ou même du bon sens ; on pose des définitions, des axiomes, on en tire les conséquences les plus inattendues, devant lesquelles on n'éprouve aucune inquiétude, aucune hésitation, pourvu qu'elles paraissent d'accord avec les prémisses, que les syllogismes soient parfaits, et que toujours soient respectés le principe d'identité et celui de contradiction, les deux piliers de la logique, les deux colonnes de bronze du sanctuaire, Iakhin et Boaz, « il est la force, il est celui qui consolide ». Leibniz leur ajoute le principe de raison suffisante, d'où il tire des merveilles.

Les philosophes, Descartes, Gassendi, Hume, Spinosa, Clarke, Leibniz, tous raisonnent sur la substance, comme si nous pouvions la saisir indépendamment de ses modes, sur l'infini, comme si cette idée était adéquate à l'intelligence humaine, ou sur le vide, comme si notre esprit pouvait en avoir la moindre conception.

A ces questions générales, ajoutez des problèmes plus particuliers, du goût de ceux-ci : Dieu aurait-il pu créer le monde plus tôt ou plus tard ? Peut-il exister deux indiscernables ? Leibniz dit non, et Clarke dit oui. Dieu saurait-il détruire une partie de la

matière pour faire le vide? Clarke affirme, les cartésiens nient. Et sur un pareil terrain, tous ils traînent, comme des machines de guerre, syllogismes, dilemnes, sorites, enthymèmes et épichérèmes.

Les suppositions les plus hardies ne les effraient pas ; ils imaginent les murs d'une maison d'où une main invisible et toute puissante retire la matière, et ils se demandent ce qui reste alors. (*Anti-Luc.* II, 620-649) ; comme jadis Archytas de Tarente, ils campent un archer sur les bornes de la matière, et ils discutent pour savoir où ira la flèche qu'il aura décochée dans le vide :

LUCR. I, 966-981.

> At si materiem claudunt circumundique fines
> Illam ultra, quaeris quo sit ventura sagitta
> Quam bonus arcitenens valido contorserit arcu. III, 497-500.

Pour se rendre compte de ces discussions, de leur méthode et de leur diapason, il n'est qu'à parcourir le *Recueil de diverses Pièces*..., par *MM. Leibniz, Clarke, Newton, et autres auteurs célèbres* (1740, 2e éd.), confectionné par des Maizeaux à l'aide de lettres et d'opuscules écrits principalement de 1714 à 1715. Entre ces philosophes succèdent les répliques aux lettres, les éclaircissements aux remarques, les apostilles aux éclaircissements, toujours avec un luxe inouï de discussions subtiles, de plus en plus compliquées, greffées les unes sur les autres, où les « j'ai déjà démontré » succèdent aux « j'ai démontré », sans jamais réussir à créer la lumière.

Cependant, il ne faut pas railler mal à propos et sans prudence. Ces dialecticiens savaient ce qu'ils faisaient, ils connaissaient la difficulté des questions métaphysiques auxquelles les idées d'infinité et d'éternité se trouvent jointes ; mais, après réflexion, ils étaient de l'avis de Clarke : « Il y a des propositions dont on peut démontrer la vérité sans qu'il soit possible de s'en faire une idée juste, ni de concevoir comment elles peuvent être ; il doit nous suffire de savoir que la chose est, sans nous embarrasser de la manière... Lorsque l'on n'oppose à une bonne démonstration que des objections qui naissent du manque d'idée parfaite de la chose dont il s'agit, ces objections ne doivent pas être prises pour des difficultés réelles »(1). C'est un acte de foi dans la logique, mais un acte de foi réfléchi.

De plus, nous devons toujours nous souvenir que les meilleurs d'entre eux, contrairement à leurs disciples dégénérés, n'en restaient pas à la seule dialectique. Descartes s'occupait d'optique et d'anatomie. Gassendi fut un observateur émérite, en astronomie particulièrement. Pascal se livrait sur le vide à des expériences précises et minutieuses. Huygens se servait d'une lunette de 24

1. *Traité de l'Existence de Dieu*, ch. 2. Cp. abbé de La Chambre, *Traité de la Vérité de la Religion*, p. 79. Il copie Clarke.

pieds grossissant 100 fois pour étudier l'anneau de Saturne ; il observe un des premiers les phénomènes de polarisation[1]. Et Leibniz disputait à Newton la découverte du calcul infinitésimal. La déduction et l'induction, la dialectique et l'expérience, la métaphysique et la science plaisaient également à ces esprits vigoureux. Ils n'étaient pas façonnés comme nous ; ils peuvent aujourd'hui nous paraître singuliers. Mais qu'on les replace dans leur ambiance et qu'on tienne compte de leur discipline, ils ne nous causeront plus la même surprise.

De ces discussions, de ces subtilités, de ces argumentations captieuses naquirent les trois livres de Polignac sur la Matière. Probablement furent-ils mis au point entre 1714 et 1716, au temps où Leibniz polémiquait le plus vivement contre ses adversaires, contre Clarke en particulier. Le Cardinal vivait alors dans la retraite ; nous savons qu'il travaillait à l'*Anti-Lucrèce* ; et, ce qui confirme notre supposition, il est justement question de ce poème entre Leibniz et M. Remond (lettre du 14 mars 1714) ; il nous est dit que le Cardinal n'a pas été mal satisfait des vers de Leibniz, et celui-ci supplie M. Remond « de marquer ses respects à son Eminence, et de la remercier par avance du *précieux présent qu'elle lui destine* »[2]. Nous allons voir bientôt que Polignac était plein des idées, non seulement de Descartes, mais aussi de Leibniz sur le Temps et sur l'Espace.

Situons donc ces trois livres dans leur milieu. Si arides qu'ils soient pour nous, ils sont la manifestation d'un tour d'esprit qui fut celui de très grandes intelligences ; ils restent les témoignages d'une belle époque de la pensée humaine, de ses procédés, de ses méthodes ; et ces idées qui s'entrechoquent ont pour nous l'heureux avantage d'être enfermées dans des vers, qui, sans nuire à leur clarté, leur communiquent de la force en les contraignant de se conformer aux lois de la métrique et du rythme.

Un magnifique exposé de la doctrine d'Epicure ouvre le livre II. Le vide, les atomes et le mouvement servent à former le monde tel qu'il est, dans son incroyable richesse, dans sa variété, dans sa multiplicité changeante et toujours renaissante ; à l'aide d'un nombre limité de figures, — trois ou quatre milliers, — les atomes, qui sont infinis, peuvent former tous les corps :

LUCR.
I, 816-828. Perpaucis ut verba sonis diversa creantur
II, 685-698. Per cœtus populorum, et possunt plura creari
II, 1011-1020.

---

1. Sur Pascal expérimentateur en particulier, v. F. Strowski : *Pascal et son temps*. II, ch. 3 et 4. P. 144-146, lire la description d'une expérience « longue, coûteuse et délicate ».

2. *Recueil de diverses pièces*, II, p. 139 et p. 151. Fontenelle a écrit l'éloge de Pierre Remond de Montmort, mathématicien et auteur d'un *Essai d'Analyse sur les Jeux de Hasard*, 1708.

Ac prodire novis hominum sermonibus, etsi
Necdum sunt, nec forsan erunt. Sic tibia cantus
Omnigenos tibi parva dabit : sic fistula Fauni,
Disparibus tantum septem compacta cicutis.
Sic, dum pressa gravi signatur pagina prælo,
Qui foliis inventa suis aliena propagant,
Bis duodena sibi scripturæ elementa legendæ
Usurpare solent, totidem distincta per arcas,
Quadratis donec veniant digesta tabellis,
Unde leves atrata bibunt vestigia chartæ.
Ut variis repetita modis, ac sæpe recurrens
Innumeras eadem componit littera voces ;
Concentus sic per varios, nexusque jugales,
Paucæ perficiunt opera infinita figuræ. (105-120).

Mais il faut lire cette exposition tout entière ; on ne trouvera nulle part rien de mieux sur le système des atomes : elle est complète, définitive ; elle constitue une des beautés du poème ; elle est digne d'être précieusement conservée.

Polignac discute d'abord la théorie du vide d'après Epicure et Lucrèce. Dans cette discussion, nous pouvons distinguer deux phases : il travaille à démontrer que le vide a les mêmes propriétés que la matière, et que, par conséquent, la matière et l'espace sont identiques ; — puis il nous expose la théorie du plein d'après Descartes.

Voici toute une série de raisonnements dialectiques : 1° Inaltérable, incorporel, si le vide est par soi-même, il est Dieu ; mais vous niez qu'il soit Dieu ; il est donc Corps ou il n'est Rien ; il n'est pas Corps, puisqu'il y a les Atomes ; donc il n'est Rien[1].

2° Le vide est immense ; or Lucrèce soutient que les atomes, précipités des parties supérieures, en cherchent le fond, et que,

1. Cp. le raisonnement d'Abbadie sur le Hasard. *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*, éd. 1705, t. I, p. 28.

* Quelques sons seulement forment les diverses langues des peuples : ils pourraient en former de plus nombreuses et en créer de nouvelles qui ne sont pas encore, et qui peut-être ne seront jamais. Une toute petite flûte fournira des sons de toutes sortes ; comme aussi la flûte de Faune, formée seulement de l'assemblage de sept chalumeaux d'inégale longueur. Sous la lourde presse de l'imprimerie, ceux qui propagent en feuilles les pensées d'autrui ont coutume de se servir des vingt-quatre éléments de l'alphabet, qui sont distribués en autant de casiers, jusqu'à ce qu'ils soient placés dans des planches carrées dont le papier léger boit la noire empreinte. La même lettre reprise de façons différentes et revenant souvent forme des mots innombrables ; de même par des accords différents et par des enchaînements étroits, un petit nombre de figures forment des corps variés à l'infini ».

repoussés, ils regagnent le haut ; mais comment un espace immense peut-il avoir un haut et un bas? une droite, une gauche, un centre? Ces traits sont perçants ; mais dérobez-vous à celui-ci :

... Sed istud,
Si potes, inflexo declina corpore telum.
Ecce Atomus venit e regionibus infinitis :
Hanc intercipias, quaeso, jubeasque reverti
Unde venit : quanto intervallo temporis illuc
Perveniet ! nunquam, dices, quia tempore nullo
Exsuperare potest spatia infinita viarum.
Non superare potest ! Ergo nunquam exsuperavit ;
Cumque huc appulerit, spatia haec finita fuerunt. *263-270

3° Le vide existe, dites-vous, dans l'intervalle qui sépare les corps ; le vide est donc un assemblage de parties situées les unes hors des autres ; par conséquent, il est en tout semblable à la matière : « car c'est être un corps que d'être composé de parties » :

Quidquid enim e multis constabit partibus, illud
Corpus erit. 279-280.

4° Veut-on assimiler le vide à l'espace, et comparer l'espace et le temps? L'espace est en effet de la même nature que le nombre et le temps ; mais ce sont des modes, et non des êtres ; le nombre est un assemblage idéal, sans existence à part des objets nombrés ; le temps n'est rien ; ce n'est que des durées prises ensemble et confondues dans une masse commune. De même le lieu n'est rien
Lucr. I, en lui-même ; la pensée distingue le lieu du corps qui le remplit ;
459-463. c'est qu'alors elle s'arrête à considérer les corps environnants ; le lieu n'est autre que le corps lui-même borné par sa propre figure :

Hoc etiam atque etiam teneas, nihil esse reapse
Temporis atque Loci spatium quodcumque vocamus :
Sed tantum in nostrâ consistere mente, merosque
Ingenii, quorum Natura est inscia, partus.
Si res nulla foret, nec tempus, nec locus esset. **382-386.

---

*« Voici qu'un atome est arrivé des régions infinies : arrêtez-le, je vous prie, et ordonnez-lui de retourner d'où il vient. Combien de temps lui faudra-t-il pour remonter là-bas? Jamais il n'y parviendra, dites-vous, parce qu'aucun temps ne peut lui suffire à parcourir des espaces infinis. Aucun temps ne peut lui suffire! Donc il ne les a jamais parcourus, ou plutôt, puisqu'il est venu aborder ici, ces espaces n'étaient pas infinis ».

**« Tenez bien pour certain que ce que nous appelons l'espace et le temps n'existe pas en soi-même ; que cela n'existe que dans notre pensée ; que ce sont de pures conceptions de notre esprit, dont la Nature est ignorante. S'il n'y avait pas de corps, il n'y aurait ni temps, ni espace ».

Cette opinion était celle de Descartes ; elle est empruntée aux *Principes de la Philosophie*, 2e partie, no 8 « que la grandeur ne diffère de ce qui est grand, ni le nombre des choses nombrées, que par notre pensée »(1). Leibniz à son tour l'a reprise et fortifiée contre ceux qui soutenaient, comme Gassendi, que l'espace est nécessaire, infini dans ses trois dimensions, immobile, incorporel, qu'il n'est ni une substance, ni le mode d'une substance, mais qu'il est cependant quelque chose de réel, « une chose à sa manière »(2), suivant l'expression de Sénèque ; contre Newton aussi, qui en faisait le *sensorium* de Dieu. « Pour moi, dit Leibniz, j'ai marqué plus d'une fois que je tenais l'Espace pour quelque chose de *purement relatif* comme le Temps ; pour un ordre des coexistences, comme le Temps est un ordre de successions »(3). Afin de confirmer son opinion, il entretint avec Clarke toute une polémique à laquelle Polignac a certainement prêté une oreille attentive.

5o « Toutes les fois que vous séparez le vide de la matière, vous en faites un corps » ; telle est la pensée dominante de cette discussion :

> Sed quoties Vacuum a naturâ corporis omni
> Secernis, corpus pariter facis. 411-412.

Il faut alors lui donner toutes les qualités de la matière : il sera divisible comme elle, et divisible à l'infini ; il aura l'impénétrabilité, qualité que lui refusent les épicuriens. « L'espace n'est rien, c'est la matière en tant que mesurable » :

> Materiem a Spatio quis jam discernere possit?... 474.
> Et certe spatium nihil est, nisi corporis ipsa
> Mensura. 488-489.

Il ne peut y avoir deux principes coexistants, la matière et l'espace, dont l'un subsisterait sans l'autre ; donc l'un ne peut être que l'autre, la matière ne peut être séparée de l'espace.

6o Ne dites point, si on ne distingue pas l'espace de la matière, qu'il n'y a plus de règles pour mesurer les corps avec certitude. Car justement la grandeur et la petitesse sont des qualités relatives ; on ne peut que comparer un espace avec un espace, un corps avec un corps, un mouvement avec un mouvement, sans qu'on ait besoin de supposer un espace immobile ou des points fixes et immuables :

> Ambulat in navi puppim proramque vicissim
> Nauta petens ; gressus totidem similesque profecto

---

1. V. aussi nos 9, 10, 11.
2. Gassendi, *Opera*, I, 189.
3. *Recueil de diverses Pièces*, I, p. 30 et passim.

Sunt, seu navis eat propulsa faventibus austris,
Seu maneat deses, seu convertatur in orbem.
Ad navim referas gressus : sunt unius omnes
Mensuræ, pariter procedunt ordine recto :
Ad pelagus referas : nunc recti, nunc quoque curvi,
Nunc et producti, nunc retrogradi esse videntur.
Quod si præterea Terram tu rere moveri,
Tunc alias illis mensuras atque figuras
Attribues. Verum sine tot respectibus, illos,
Quales nauta creat, tales cognoscere promptum est.
Nihil igitur spatium refert immobile poni. *555-566.

Concluons que l'espace n'est qu'un pur rapport. Et malgré Gassendi, qui a donné dans les erreurs d'Epicure, l'auteur de l'univers, avant de créer les corps, n'était pas forcé de créer un espace pour les recevoir. *Respectus, non res, Spatium est.*

L'étendue est donc pleine, comme le soutenait Descartes. Ce qui remplit tout, c'est l'éther, fluide imperceptible, toujours agité, qui, pénétrant les corps, les rend plus maniables, et toujours prêts à obéir au premier choc. Il s'insinue dans tous les interstices, il remplit tous les vides ; tel un liquide qu'on verse entre des boules d'ivoire, dans un amas de grains ou de limaille, ses éléments savent s'ajuster à toutes sortes de moules, prendre toutes les figures.

Polignac est amené à répondre à Lucrèce, à Gassendi, à tous ceux qui usaient d'arguments subtils contre l'étendue pleine. Car la discussion était très animée entre les partisans du vide et ceux du plein, et la dialectique ici avait encore beau jeu[1]. L'éther, dit Polignac, peut retarder le mouvement, mais il ne le supprime pas, si faible est sa résistance ; bien plus, il le conserve, et il contribue à la cohérence des corps, dont les parties tendraient à se séparer, si elles n'étaient pressées de tous les côtés :

LUCR., I, 335-345, 370-383.

1. Pour avoir un résumé de ces discussions, v. de Camburat : *Abrégé de la Vie et du Système de Gassendi*, p. 172-183.

*« Un pilote se promène sur son vaisseau en allant de la poupe à la proue. Ses pas sont aussi nombreux et sont toujours les mêmes, que son navire marche, poussé par des vents favorables, ou qu'il reste en place, ou qu'il tourne sur lui-même. Rapportez ses pas au vaisseau : ils sont tous d'une même grandeur, ils suivent également la ligne droite. Rapportez-les à la mer : ils sont tantôt droits, tantôt courbes, tantôt ils avancent, tantôt ils semblent rétrogrades. Si vous songez que la terre se meut, voici que vous donnez à ces pas d'autres dimensions et d'autres figures. Mais en vérité, sans calculer tant de rapports, il est facile de les connaître tels qu'ils sont produits par le pilote. Donc il n'est pas nécessaire de supposer un espace immobile ».

Corporum enim partes medium per inane solutæ
Nescirent servare fidem, jamque agmine rupto
Diversæ hac illac fugient, et in ordia prima
Dilabentur, uti pulvis projectus in auras. *818-821.

C'est l'éther aussi qui écarte de la ligne droite les rayons du soleil, ce que ne saurait faire le vide :

Ergo stant pleno, sunt quanquam libera, Mundo
Corpora ; quæ laxe in vacuo si sparsa natarent,
Diffluerent passim ; nec certo fœdere possent
Accipere, acceptosque aliis transmittere motus. **861-864.

Aussi Polignac ne peut-il comprendre que Newton adopte le vide relevé par Gassendi, et qui pourtant est une chimère. Comment les Sphères célestes pourront-elles tourner, soit autour de leur axe, soit autour d'un centre immobile, si elles ne sont pressées de tous côtés par un fluide qui les empèche de s'échapper promptement de leur orbite ?

Constat enim corpus quodcumque movetur in orbem,
Aufugere a motûs centro, sibi cum nihil obstat...
                    Ergo fugient vaga sidera, vasti
Perque vias Nihili faciles, per aperta locorum,
Impete servato, penetrabunt futile regnum ;
Donec objectam, quæ motus forte retundat,
Materiem inciderint, aut tangant mœnia Mundi. ***894-911.

De plus la masse de chaque globe se détruirait bientôt dans le vide ; la violence de sa rotation l'ébranlerait, la disloquerait et la disperserait dans les solitudes du vide, comme une roue fait voler le sable en tournant sur son essieu :

---

*« Les particules des corps, délivrées de leurs chaines au milieu du vide, ne sauraient conserver leur union, et bientôt leur troupe serait rompue, et elles fuiraient de tous les côtés, elles reviendraient à leur premier état (d'éléments), comme de la poussière jetée en l'air ».

**« Donc le monde est plein, et cependant les corps y sont libres. S'ils nageaient sans liens, épars dans le vide, ils se répandraient bientôt en tous sens ; et ils ne pourraient ni recevoir, ni communiquer le mouvement selon des lois certaines ».

***« Il est constant que tout corps qui se meut circulairement tend à s'éloigner du centre de sa révolution, quand il ne rencontre pas d'obstacle... Les astres errants fuiront donc devant eux, et, conservant leur élan, par les routes faciles du néant, par l'immensité des cieux, ils pénétreront dans le royaume du vide, jusqu'à ce qu'ils rencontrent quelque corps, qui, par hasard, émousse leur mouvement, ou qu'ils atteignent les murailles du monde ».

Et rota curriculo collectas vibrat arenas. 945.

A cette pression de l'éther, seule capable de vaincre la force centripète, substituer quelque force magique comme l'attraction, c'est ramener la physique en arrière, c'est restaurer les forces occultes : ou c'est placer au centre de chaque sphère une intelligence qui combatte les forces centrifuges, c'est en appeler au miracle :

Videor mihi cernere terrâ
Emergens quidquid caliginis ac tenebrarum
Pellaei Juvenis doctor conjecerat olim
In Physicae studium : solitus dare nomina rebus
Pro causis, uno secans problemata verbo. 931-935.

Voilà le grand reproche adressé par Polignac à Newton, et plusieurs fois repris dans l'*Anti-Lucrèce*. Leibniz en 1715 le formule de son côté avec une énergie toujours renouvelée, quand il dit à Clarke des Attractions qu'elles nous forcent à recourir « aux absurdités, c'est-à-dire aux qualités occultes scholastiques », et qu'elles « nous ramènent dans le Royaume des Ténèbres », que c'est « inventa fruge, glandibus vesci ». Et contre l'attraction, il est d'une ironie un peu lourde, quand il écrit : « Les chimères commencent à revenir et plaisent, parce qu'elles ont quelque chose de merveilleux. Il arrive dans le pays philosophique ce qui est arrivé dans le pays poétique ; on s'est lassé des Romans raisonnables tels que la *Clélie* française ou l'*Aramène* allemande, et on est revenu depuis quelque temps aux *Contes des Fées* »(1).

Même en admettant l'attraction, comment peut-on concevoir des forces agissantes sans un milieu qui en communique l'impression ?

Enfin le système de Newton n'est pas simple ; l'attraction n'agit pas de la même manière dans tous les corps ; celle qui meut les planètes dans le vide n'est pas la même que celle de l'aimant, et celle des corps électriques diffère de l'une et de l'autre :

Nam, Neutone, tibi quoties vasto aequore rerum
Res nova se se aperit ; toties convertere vela
Cogeris, atque alias Attractûs fingere formas.

1. *Recueil de différentes Pieces*, I, p. 117-118 et p. 153.

« Il me semble voir monter de la terre tous les brouillards et les ténèbres que le précepteur du jeune Alexandre de Pella avait répandus jadis dans l'étude de la physique, — lui qui avait coutume de donner des noms pour des causes, et qui, à l'aide d'un mot, tranchait tous les problèmes ».

Ecce alio se more regunt per Inane Planetæ,
More alio Magnes, alioque Electrica virtus.
Sic tua circumagitur quàvis versatilis aurâ,
Et vaga per varios errat sententia flexus. *967-973.

« Les Newtoniens, qui font de l'attraction une propriété inséparable de la matière, la veulent faire régner partout, mais quand ils veulent expliquer par son moyen la cohésion des corps, les effets chimiques, les phénomènes de la lumière, etc., ils sont obligés de supposer d'autres lois d'attraction que celles qui dirigent le cours des astres »[1]. L'espace est donc plein, et toutes les parties de l'univers se compriment réciproquement ; par là s'expliquent tant de phénomènes qui nous surprennent, le vin qu'on tient suspendu dans une bouteille renversée, ou qui refuse de sortir d'un tonneau percé seulement par le bas, les trombes qui fracassent les vaisseaux.

La différence de compressibilité vient des quantités différentes de matière subtile enfermée dans les corps ; leur transparence, leur fluidité ne sont pas des effets du vide, sinon les corps transparents ou mous seraient plus légers que les corps opaques ou solides : ce qui n'est pas vrai, par exemple, du diamant ou du mercure.

Le vide ne peut pas non plus expliquer les effets du feu ; un métal n'est pas mis en fusion grâce à l'introduction du vide dans son tissu, mais c'est grâce à un corps étranger, qui, en s'insinuant dans les pores, rompt les liens invisibles de leurs parties :

Praeterea vitrum candens, atque ipsa, rigore
Deposito, cernis mollescere cocta metalla :
Non interjectu Vacui diffusilis, imo
Corporis advectu, quo vincula cæca repente
Dissiliunt, titque ex geminis mixtura liquescens :
Quando volatilibus jaculi per sulphura serpit,
Et salium frangit nexus, partesque solutas
Dissipat irriguus, varieque intersecat ignis.
Sæpe nec ipsa operi vis ignea sufficit : addi
Nempe solent nitrum solvendo et alumina ferro,
Quæ reserent, obelisque viam rimentur acutis.

---

1. Mme du Châtelet : *Institutions de Physique*, ch. xvi, §§ 389 et 390.

*« En effet, Newton, chaque fois que, dans la mer infinie des choses, se découvre un phénomène nouveau, chaque fois il vous faut changer vos voiles de direction et imaginer d'autres modes d'attraction. Voici que se comportent d'une manière respectivement différente et les planètes dans le vide, et l'aimant, et la force électrique. Ainsi votre pensée changeante est poussée par tous les vents, et elle erre dans des détours sans nombre ».

Quin etiam ipse adamas ferrum qui spernit et ignes,
Ære repercussa excipiat si spicula Solis,
Traditur humescens fluere accedente smaragdo. *1121-1134

De même le vide ne peut expliquer ni la raréfaction des corps, ni les phénomènes de saturation. Il faut donc rejeter le vide :

Ecce vides, ut si fragili male credita fundo
Machina, quam falsâ deceptus imagine rerum,
Exstruis in Vacuo, penetrabilibusque lacunis. **1165-fin.

*
* *

Polignac en vient aux atomes, qui sont la deuxième partie du système d'Epicure. La supposition d'un vide infini entraînait l'infinité des atomes ; ils sont indivisibles, innombrables, voisins les uns des autres sans se toucher ; ils sont doués de figure, et de grandeur, et de poids. C'est cette conception que Polignac se propose de détruire.

1° Les atomes existent par eux-mêmes, dit Epicure. Or c'est un axiome de la métaphysique : « Un être qui existe par soi-même doit avoir toutes les perfections »[1] ; donc les atomes sont des dieux. Mais Epicure leur refuse le sentiment, l'intelligence qu'il accorde à ses dieux à lui, formés d'atomes. Quelle contradiction !

2° Chaque atome, pris en particulier, pouvait ne pas exister, le vide suffisait pour le remplacer ; mais si j'en puis supprimer un

1. Abbadie, éd. 1705, I, p. 38.

*« En outre, on peut voir le fer et les métaux poussés à l'incandescence renoncer à leur rigidité et s'amollir sous l'influence du feu. Ce n'est point par l'introduction du vide qui se répandrait dans ces corps, mais c'est par l'intervention d'un corps étranger qui fait soudainement sauter les liens invisibles (de leurs parties) ; si bien que, du mélange des deux matières, il se forme un tout liquide. En effet, à l'aide de ses traits volatils, le feu se glisse entre les soufres, brise les liens des sels, arrose et sépare les molécules disjointes, et les divise en mille manières Souvent la force du feu à elle seule ne suffit pas au travail. Dans la dissolution du fer, on a coutume d'ajouter du nitre et de l'alun, qui l'ouvrent et s'y tracent un chemin à l'aide de leurs pointes aigües. Bien plus, le diamant, dit-on, qui méprise le fer et le feu, se met à mollir et à couler, s'il reçoit les traits du soleil renvoyés par un miroir d'airain, dans le voisinage duquel on place une émeraude ».

**« Vous voyez donc sur quelle base fragile repose cette machine, que, trompé par une fausse image des choses, vous cherchez sans raison à bâtir dans le vide et dans ses domaines inconsistants ».

seul, j'en supprimerai deux, je les supprimerai tous. Or tout ce qui subsiste par sa propre nature est nécessaire, si nécessaire qu'on ne peut détacher son idée de celle de l'existence. Donc les atomes ne forment pas un tout existant par soi-même et nécessaire.

3° Vous dites que les atomes sont en nombre infini. Or le vide, qui est infini, lui aussi, contient tous les atomes pris ensemble. Il faut donc que de ces deux infinis l'un soit plus petit que l'autre, qu'il soit le contenu et l'autre le contenant :

> At tua Materies nusquam est sine limite, quando
> Mergitur in Vacuo, quod ab omni parte redundat. *216-217.

4° On peut doubler les atomes sans remplir le vide ; on peut aussi faire décroître le nombre des atomes, même à l'infini, sans que l'univers soit réduit au néant. Ce que la matière perd alors est regagné par le vide. Voilà donc un infini qui peut croître ou diminuer. C'est comme si l'on disait que l'éternité peut durer plus ou moins !

5° Chaque atome étant limité, leur réunion ne saurait former un tout infini ; nous avons toujours à faire à un amas d'unités, à un nombre. Or aucun nombre ne peut être infini ; ce qui commence par 1 doit avoir un terme. Un nombre n'est pas infini, mais il est indéfini :

> Vel enim quiddam potes addere summæ :
> Atque ita limes erat : vel non potes addere quidquam :
> Exhausta est igitur numeri et præclusa potestas :
> Unde infinitus simul ac finitus habetur :
> Quod pugnans rectâ procul a Ratione recedit. **260-264.

6° Quiconque suppose un espace immense ne doit appeler immense que ce qui peut le remplir. Or Epicure distribue les atomes en différentes classes aux figures différentes. Quelle est la classe des atomes qui remplit le vide tout entier ? Aucune de ces classes n'occupe seule l'immensité, elles se bornent toutes réciproquement ; chaque classe ne renferme donc pas une infinité d'atomes. Additionnez-les ensemble, elles ne donneront pas l'infinité. La matière telle que la conçoit Epicure n'est donc pas infinie. (Lucr. II, 334-341.)

7° Pourquoi, supposant le nombre des atomes infini, bornez-vous celui des figures qui les distinguent ? Il est donc une puissance (Lucr. II, 487-498.)

---

* « Votre matière ne peut jamais être sans limites, puisqu'elle est plongée dans le vide qui déborde de toutes parts ».

** « En effet, ou l'on peut ajouter quelque chose au total : et dans ces conditions il avait une limite ; ou l'on ne peut rien lui ajouter ; la force du nombre dans ce cas est donc épuisée et obstruée. C'est le regarder en même temps comme fini et comme infini : ce qui est en contradiction avec la saine logique ».

pour borner ces espèces. Si les atomes sont sans auteur, sans loi, sans souverain, quelle est cette puissance ?

Lucr. II, 521-527. 8° Si chaque classe renfermait un nombre infini d'atomes, les êtres de chaque espèce seraient innombrables ; la Nature serait d'une fécondité incroyable. C'est ici un raisonnement par l'absurde cher aux métaphysiciens de l'époque, cher autrefois à Lucrèce, et dans lequel la fantaisie de Polignac se joue à l'aise :

Lucr. I, 159-191.

> Nam si Atomi sunt innumeræ sub quàque figurà,
> Saltem infinitæ generis cujusque creati
> Res fierent ; passimque Lupi, passimque Leones,
> Et pecudes passim, lapides, plantæ exorerentur,
> Atque homines ; omnis semper daret omnia tellus :
> Nec volucres aër, nec pisces unda teneret.
> Quæ via nascendi cunctis animantibus una est,
> Infinita foret. Nullo de sanguine patrum
> Improvisus adesset equus, bos, ales et anguis ;
> Non sensim vires, non augmen adeptus ab annis,
> At vegetus grandisque, et jam perfectus adulto
> Corpore ; seminibus confestim ac sponte coactis.
> Nam quæ facta semel, fieri cur posse negares? *370-380.

Mais les atomes ont un frein ; ils sont renfermés dans des bornes étroites ; ils n'existent donc pas par eux-mêmes ; et un nombre limité d'atomes semés dans un vide illimité chercherait vainement à former le monde que nous voyons.

9° Les atomes ne sont pas plus indestructibles qu'ils n'existent par eux-mêmes ou qu'ils ne sont innombrables. Ce qui est indestructible ne peut se diviser ; or les atomes peuvent se diviser, puisqu'ils ont des figures, c'est-à-dire des parties :

> Quamque diu superest hamus, vel mucro, vel uncus,
> Vel quæcumque potest Atomum signare figura,
> Semper ibi superest aliquid quod radere possis. **546-548.

---

* Si un nombre infini d'atomes était renfermé sous chaque figure, les choses et les êtres de chaque espèce seraient pour le moins innombrables. De tous côtés on verrait naître des loups, des lions, de tous côtés des troupeaux, des pierres, des plantes, et aussi des hommes. Toute sorte de terre donnerait toute sorte de produits. L'air ne contiendrait pas les oiseaux, ni la mer les poissons. Les lois de la génération, qui sont les mêmes pour tous les êtres animés, varieraient à l'infini ; le cheval, le bœuf, l'oiseau et le serpent sortiraient à l'improviste, sans être issus du sang d'un père. L'être ne prendrait pas des forces ni ne grandirait peu à peu, mais il naîtrait vigoureux, grand et complet, les atomes qui le composent s'étant réunis sur l'heure et spontanément. Car ce qui s'est passé autrefois (d'après votre système), pouvez-vous dire que cela ne puisse plus se reproduire ? »

** Tant qu'il existe un crochet, une pointe, une courbure, tant qu'un

Donc les atomes ne sont pas indestructibles.

10° Du moment que les atomes peuvent se lier entre eux, ils ont des parties ; deux atomes ne sauraient s'unir tout entiers, ce serait se confondre ; la matière serait pénétrable. S'ils se joignent, ce n'est qu'en partie. Et dès lors ils ne sont pas simples ; la matière a donc toujours des parties. Dans ces critiques, Polignac ne tient pas assez compte de ce que disaient les Epicuriens et Gassendi ; pour eux l'atome est indivisible, bien qu'il ait des parties, parce que son tissu est tellement plein, tellement compact, qu'il est un tout sans discontinuité, qu'il ne donne aucune prise aux dissolvants, et qu'il peut, en fin de compte, être considéré comme simple[1].

Lucr., I, 592-607.

11° Polignac appelle enfin à son aide la géométrie pour démontrer que la matière ne peut cesser d'être divisible à l'infini :

Nulla Geometrices tibi non arcana repugnant.
Quilibet innumeros in se implicat orbibus orbes
Circulus : at totidem centrum qui proximus ambit,
Orbis habet partes, quot qui tenet ultimus oram.
Namque intermediis tot in Orbibus, ordine certo,
Quo propius centrum est, majoribus usque minora
Respondent spatia et decrescit particularum
Mensura, haud numerus. Quin et si simplice puncto
Centrum stare putas, centro quoque caecus in ipso es.
Nam quâ parte sui latus unum respicit orae,
Huc latus adversum non respicit : unde tot illi
Sunt minimae partes, quot eà numerantur in orà,
Etsi quaeque minor. Centrum ipsum est circulus alter,
Qui rursum innumeros in se complectitur orbes. (637-650)

1. Gassendi : *Opera*, I, 263-264.

atome peut porter la marque d'une figure, il y a toujours là quelque chose à rogner ».

* « Tous les secrets de la Géométrie combattent votre système. Un cercle renferme une infinité de cercles concentriques. Or celui qui est le plus voisin du centre est composé d'autant de parties que le dernier qui embrasse tous les autres. En effet, dans tous ces cercles intermédiaires, placés selon un ordre déterminé en se rapprochant du centre, toujours des espaces moindres correspondent à des espaces plus grands, et c'est la grandeur des particules qui décroît, et non leur nombre. Que dis-je ? Si vous pensez que le centre n'est qu'un point simple, vous vous faites des illusions au sujet de ce centre même. La partie par laquelle ce point regarde un côté de la circonférence n'est pas celle par laquelle il regarde le côté opposé. Ce point a donc autant de particules qu'il y en a dans ce cercle, bien que chacune soit plus petite. Le centre lui-même est un cercle qui renferme des cercles sans nombre ».

Supposez deux lignes perpendiculaires, se touchant en un seul point ; inclinez peu à peu l'une sur l'autre ; peu à peu elle la couvre un peu plus qu'elle ne faisait : « voilà donc un point plus ou moins couvert, selon que l'angle est plus ou moins obtus ou aigu » :

Sic plusve minusve gradatim
Tactile fit punctum, prout angulus inde remansit
Obtusus vel acutus. 611-613

Considérez deux parallèles dont l'une est plus longue que l'autre d'un point seulement ; faites que celle-ci ne déborde pas plus à droite qu'à gauche de la plus courte : « voilà un atome divisé en deux parties » :

En tibi dimidias Atomos queis linea major
Prominet. 616-617.

Si chaque atome supposé est divisible à l'infini, il peut se détruire, il n'existe pas de toute éternité, parce que tout ce qui finit a commencé. C. Q. F. D.

Nous ne saurions nier l'ingéniosité de ces démonstrations mathémathiques ; aujourd'hui encore elles ne manquent pas d'être curieuses ; et nous songeons forcément à l'opuscule de Pascal *de l'Esprit Géométrique*, composé vers 1658. Il est bon de le relire pour bien entrer dans ces pages de l'*Anti-Lucrèce* La méthode de raisonnement est la même contre ceux qui ne croient pas à la divisibilité de la matière à l'infini : « Car je voudrais demander à ceux qui ont cette idée s'ils conçoivent nettement que deux indivisibles se touchent : si c'est partout, ils ne sont qu'une même chose, et partant les deux ensemble sont indivisibles ; et si ne n'est pas partout, ce n'est donc qu'en une partie : donc ils ont des parties, donc ils ne sont pas indivisibles ». « Il n'y a point de géomètre, dit-il encore, qui ne croie à l'espace divisible à l'infini » ; et, chose remarquable, Pascal, qui est un esprit positif, comme plus tard Polignac, en appelle à l'expérience et au microscope pour défendre ses raisonnements de géomètre[1]. La filiation est évidente.

Mais avant 1658 déjà Gassendi avait fortement établi la distinction entre la physique et les mathématiques. Après avoir exposé les preuves mathématiques de la divisibilité de la matière à l'infini, ce sont raisonnements de géomètres, dit-il, qui considèrent la quantité sans matière, et se font un champ libre et souvent dégagé de la grossièreté et de la ténacité de la matière ; les physiciens doivent agir autrement. « Intelligimus non licere perpetuo transferre in physicam quidquid Geometræ abstracte demonstrant »[2].

1. V. *Pensées et Opuscules* publiés par L. Brunschvicg. Hachette, 1908, p. 176 et suiv.
2. Gassendi : *Opera*, I, p 259, 264 et 265. Bernier : *Abrege de la Philosophie de Gassendi*, éd. 1674, p. 44-48. Strowski : *Pascal et son Temps*, II, p. 403.

Contre Pascal le chevalier de Méré avait raisonné comme Gassendi : « Vous demeurez toujours dans les erreurs où les fausses démonstrations de la géométrie vous ont jeté, et je ne vous croirai point tout à fait guéri des mathématiques tant que vous soutiendrez que ces petits corps dont nous disputâmes l'autre jour se peuvent diviser jusqu'à l'infini ». Nombre de bons esprits refusaient d'admettre qu'une patte de ciron renfermât des systèmes solaires, une
Lucr., I, terre, des hommes, des batailles de Lépante ou d'Actium et d'au-
608-620. tres pattes de ciron contenant à leur tour de semblables merveilles. Ils objectaient qu'à suivre ce beau raisonnement, il y a autant de parties dans un grain de sable que dans une montagne ; et ils s'écriaient : voilà bien des infinis inégaux entre eux !

Mais l'habitude de transporter les discussions propres à la géométrie dans le domaine du concret était si bien prise que Mme du Châtelet, en 1740, dans ses *Institutions de Physique* doit encore protester : « La plupart des Philosophes ayant confondu les abstractions de notre esprit avec le Corps Physique, ont voulu démontrer la divisibilité de la Matière à l'infini, par les raisonnements des Géomètres sur la divisibilité des lignes qu'on pousse jusqu'à l'infini ; ce qui a donné lieu à ce labyrinthe fameux de la divisibilité du continu, qui a tant embarrassé les philosophes : mais ils se seraient épargné toutes les difficultés que cette divisibilité entraîne, s'ils avaient pris soin de ne jamais appliquer les raisonnements que l'on fait sur la divisibilité des Corps Géométriques aux Corps naturels et Physiques »(1).

Le Cardinal de Polignac est resté à peu près sourd à toutes ces réflexions judicieuses, et dans sa Correspondance avec le duc d'Aiguillon et le comte de Seignelay, c'est plaisir de le voir s'agiter dans le labyrinthe, rompre des lances en faveur de la divisibilité de la matière à l'infini et user avec une conviction imperturbable des arguments mathématiques employés dans l'*Anti-Lucrèce*(2).

La conclusion générale de tous ces arguments abstraits, c'est que la matière n'a pas de partie que l'on puisse appeler simple ; elle n'est donc pas composée d'atomes. Seul l'esprit est indivisible. Et nous sommes ainsi toujours ramenés à la dualité établie par Descartes de l'esprit et de la matière, qui sont tels que les propriétés de l'un ne peuvent pas être les propriétés de l'autre.

Aussi Spinosa renonce-t-il aux atomes ; et des dogmes chinois et des principes de Straton il a formé un système monstrueux dont Poligac entreprend la réfutation :

1. P. 181.

2. V. Locard Arnould : *Correspondance inédite entre le comte d'Agenois, le comte de Seignelay et le Cardinal de Polignac sur la divisibilité de la Matière.* Cette correspondance éclaire vivement les trois livres de l'*Anti-Lucrèce* sur la Matière.

Silicet ex toto rerum glomeramine Numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vità atque ævo, fuga temporis ipsa caduci,
Et qui seclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes : non Arcadicis in montibus illum
Capripedem, cui sylvicolæ pecus omne sacrabant,
Septiforo solitum calamo Syringa vocare,
Sectarique leves inter nemora avia Nymphas,
Cornutumque caput lentà præcingere pinu,
Mittere et insanos per agrestum corda timores :
Sed qui magnifico referebat nomine Mundum.
Quidquid enim est, ipsi Deus est, idem unus et omnia.
At quia quod per se est, infinitum esse necesse est,
Nec tamen id rerum in numero, velut ante docebam,
Fas reperire fuit; monstro nil territus, omnem
Abjecit numerum ; nec multis partibus auctam
Materiæ summam voluit Spinosa, sed unam
Atque individuam vere sine partibus ullis,
Immensamque Atomum. *812-831.

Dieu dans ce système est confondu avec ce qu'il y a de plus vil. Chaque être pensant et souffrant ne veut reconnaître en lui rien de propre, et il se perd dans le tout immense. Comment comprendre qu'un être soit à la fois divisible à l'infini et indivisible, que ce qui divise et ce qui paraît divisé ne soit qu'un ? Comment soutenir *un*, c'est-à-dire appeler atome, un être qui renferme tous les êtres ?

Spinosa objecte qu'on ne peut admettre à la fois l'existence de deux substances immenses, l'univers et la divinité. Mais, dit Polignac, il n'existe pas à la fois deux substances infinies ; il y a une

---

*« De l'amas de toutes les choses il a fabriqué un Dieu dont le corps est tous les corps, l'âme toutes les âmes, et dont la durée éternelle est formée de la suite elle-même du temps périssable, et de la suite des siècles qui se déroulent sans interruption. Vous diriez le Dieu Pan, non dans les monts d'Arcadie ce Satyre aux pieds fourchus, à qui les habitants des bois immolaient leurs troupeaux, et qui avait l'habitude d'appeler Syrinx sur son chalumeau à sept trous percés, de poursuivre les nymphes légères parmi les fourrés impraticables, de couronner sa tête cornue de pin flexible et d'envoyer au cœur des paysans des craintes insensées. Mais c'est celui dont le nom magnifique signifiait l'Univers. En effet, selon Spinosa, tout ce qui existe est Dieu, il est le seul être et il est tous les êtres ; or, comme il existe par lui-même, il est nécessaire qu'il soit infini. Et pourtant, comme je l'enseignais plus haut, on n'a jamais pu trouver l'infini dans tout ce qui peut se nombrer. Sans s'effrayer du monstrueux paradoxe, Spinosa a proscrit toute espèce de nombre ; il a voulu que la matière fût, non pas la somme de multiples parties, mais qu'elle fût une et indivisible, sans parties, en un mot un atome immense ».

substance infinie, et une substance bornée ; et celle-ci est momentanée, dépendante, créée de rien et toujours prête à rentrer dans le néant. Qu'elle soit ou qu'elle disparaisse, elle n'ajoute ni n'enlève rien à l'être absolu.

Cette réfutation est bien rapide ; elle n'est qu'indiquée ; elle ne contente pas l'esprit. Le Cardinal de Bernis mettra plus de zèle à réfuter Spinosa, et il lui consacrera tout le cinquième chant de *la Religion Vengée*. Polignac s'en est tenu aux réfutations de son temps, entre autres à celle d'Aubert de Versé (*L'Impie convaincu ou dissertation contre Spinosa*, 1684)(1), de Poiret (*Cogitationes rationales de Deo, Anima et Malo*, nouv. éd. avec un traité *Fundamenta Atheismi eversa, sive specimen absurditatis Atheismi Spinoziani*, 1685)(2), de dom François Lami (*le Nouvel Athéisme renversé ou la réfutation de la doctrine de Spinosa*, 1696)(3), de Jaquelot (*Dissertation sur l'existence de Dieu... par la réfutation du système d'Epicure et de Spinosa*, 1697)(4), de Johann Coler (*la Vérité de la Résurrection de J.-C. défendue contre B. Spinosa et ses sectateurs*, 1705), de Bayle (*Dict.*, art. *Spinosa*), de Fénélon (*Démonstration de l'Existence de Dieu*, 1713, 2e partie, ch. III, réfutation du spinosisme), de Boulainvillers (*Réfutation des erreurs de Benoît de Spinosa* par Fénélon... par le P. Lami et par le Comte de Boulainvillers, avec *la Vie de Spinosa* par Jean Colerus, 1731), de Clarke (*de l'Existence de Dieu*, ch. VI et ch. VIII). Polignac avait aussi lu de très près un livre aujourd'hui oublié, mais qui a joui d'une certaine célébrité au commencement du XVIIIe siècle, et qui fut très discuté, l'*Ebauche de la Religion Naturelle*, de William Wollaston, écrit sous forme de propositions numérotées, — c'était assez à la mode, — et traduit de l'anglais par Garrigue, 1726. Polignac a pu emprunter à Wollaston, entre autres choses, sa critique de la doctrine de Spinosa: Si le monde est Dieu, on doit dire, comme Cicéron, que les membres de Dieu sont en partie ardents, en partie glacés(5). Critique d'ailleurs assez superficielle. *La Religion chrétienne prouvée par les Faits*, de l'abbé d'Houtteville (1722), est précédée d'un *Discours historique et critique*, qui contient un essai de réfutation du spinosisme (CLXIII-CLXXVI), et qui a pu servir aussi au Cardinal de Polignac. Enfin, l'abbé de La Chambre, dans son *Traité de la Religion* (1737), reprend l'argument de Wollaston : le Dieu de Spinosa possède toutes les contradictions de la matière, toutes ses misères et infirmités. « Dans ce système, si dix Allemands tuent dix Turcs, c'est Dieu modifié en dix Allemands qui tue Dieu modifié en dix Turcs »(6),

---

1. V. *Rép. des Lettres*, oct. 1684.
2. V. ibid., avril 1685.
3. V. *Journal des Savants*, sept. 1696.
4. V. *Hist. des Ouvrages des Savants*, sept. 1696. Polignac a largement usé de l'ouvrage de Jaquelot, et particulièrement de la 2e dissertation.
5. V. t. I, p. 238 et suiv. Cet ouvrage n'a-t-il pas servi à J.-J. Rousseau ?
6. V. t. I, p. 194-205.

Une réhabilitation de Spinosa sera bientôt tentée, moins par les philosophes que par quelques chrétiens, qui se souviendront qu'un Dieu substantiel et une âme substantielle ne sont pas en contradiction avec l'Ecriture, et que, par la révélation comme par la physique et la raison, nous ne connaissons qu'une substance. On s'apercevra qu'à force de raffiner et de vouloir simplifier la divinité, les métaphysiciens risquent de faire disparaître son essence et sa réalité ; qu'on rapprocherait de la religon les naturalistes, les chimistes, les médecins et tous les observateurs de la nature, si l'on cessait de professer l'immatérialité ou la non-étendue de Dieu et des Ames ; finalement qu'on tombe dans toutes sortes de difficultés en adoptant le dualisme de Descartes, dont les principales, nous le verrons, sont d'admettre que l'âme pense toujours, qu'elle est toujours la même, d'en appeler au miracle pour expliquer l'union de l'âme et du corps, et de refuser une âme aux bêtes(1). Au XIXe siècle un grand nombre de philosophes et de savants seront favorables au panthéisme de Spinosa plus ou moins réformé.

Polignac n'a donc pas donné au spinosisme toute l'attention nécessaire ; il est trop pressé d'en revenir à Epicure, et de lui prouver que l'atome tel qu'il le conçoit, composé d'éléments, doué de figure, ne diffère en rien d'un corps ; par conséquent qu'il n'est pas vraiment simple, qu'il a été créé et qu'il est périssable. Soutenir qu'il y a par nature et de toute éternité des atomes ronds, carrés ou de toute autre forme, ce serait soutenir, en montrant des Français et des Ethiopiens, des Géants et des Pygmées, que les hommes sont par eux-mêmes blancs ou noirs, grands ou petits, Non, des modifications ne peuvent pas être des propriétés. Sinon, pourquoi ne pas admettre l'*homœomérie* d'Anaxagore ?

Non Epicureis audacior illa repertis ;
Satque videbatur vestris accommoda rebus :
Lucr., I, 829-857. Omni structa modo confertim semina praebens,
Quae sibi congeneres adeant, passimque sequantur
Particulas, coëant illis, aliasque recusent ;
Seque oculi jungant oculis, atque auribus aures,
Argentum argento, flori flos, ignis et igni. *1022-1028.

1. V. *Apologie de Spinosa et du Spinosisme contre les athées, les incrédules et contre les Theologiens scholastiques, platoniciens,* par Sabatier de Castres, 1810.

*« Ce système n'est pas plus hardi que celui d'Epicure, et il semblait assez bien s'accommoder à vos vues. Il nous offre sur l'heure des semences douées de structures de toutes les façons, qui s'en vont rejoindre celles qui sont de même espèce, les poursuivent, s'unissent à elles et rejettent les autres : les yeux se joignent aux yeux, les oreilles aux oreilles, l'argent à l'argent, la fleur à la fleur, le feu au feu. »

C'était plus vite fait, c'était gagner une belle avance. Sans doute Epicure, en admettant dans ses atomes trop d'art et de dessein, craignait-il d'être forcé du même coup de reconnaître une divinité. Mais que les figures des atomes ne soient qu'ébauchées, au lieu d'être plus travaillées, il n'en faut pas moins un ouvrier :

Tam nempe artificis manus est adhibenda, ligonem
Aut rastrum ut facias, quibus agrum exercet arator,
Quam clypeum quo flava Thetis donavit Achillem,
Pacis ubi Ignipotens bellique insculpserat artes :
Et Stygiis intinctum undis Thoraca Minervae,
In quo stant geminae Sphinges, torvumque renidet
Gorgonis horrendae facies redimita colubris. [*] (1040-1046).

La conclusion maintenant s'impose : les atomes ne sont pas leur principe à eux-mêmes ; ils ne sont pas éternels ; la matière a dû être tirée du néant, et seul un Dieu distinct de la matière a su l'en tirer. En vain objectera-t-on que rien ne peut être fait de rien. Ce principe est vrai pour les êtres et pour les choses une fois créés ; il n'est plus vrai pour la totalité des êtres, pour la matière dont les corps particuliers ont été formés :

Scilicet est aliquid per se immortale, necessum,
Æternum, immensum, primum, immutabile, simplex,
Atque infinitum infinite. Nempe quid hoc est,
Ni Deus est? In eo Mundi primordia quaeras. [**] (1102-1105).

« Quant à cet axiome commun que de rien on ne fait rien, il ne peut détruire cet article de la création ; car cet axiome est véritable seulement selon l'ordre établi de la nature, et entre les hommes, les forces, volontés et industries desquels toutes assemblées ne sauraient créer un seul fétu, ni ajouter un seul pouce à la stature d'un petit homme... Mais qu'a à faire l'ignorance et l'impuissance humaine avec la parfaite science et toute puissance de Dieu ? ». Ainsi avait dit en 1622 le R. P. Boucher, franciscain et prédicateur ordinaire de la Reine, dans un curieux in-folio, *les Triom-*

(*) « Il faut avoir recours à la main de l'ouvrier aussi bien pour fabriquer un hoyau ou un râteau, à l'aide desquels le laboureur travaille son champ, que pour le bouclier dont la blonde Thétis fit présent à Achille, où le dieu du feu avait sculpté les arts de la paix et de la guerre, — ou pour la cuirasse de Minerve, trempée dans les eaux du Styx, sur laquelle se tiennent les deux sphinx et où rayonne d'une façon menaçante la face horrible de la Gorgone couronnée de serpents ».

(**) « Apparemment il existe par soi-même quelque chose d'immortel, de nécessaire, d'éternel, d'immense, de premier, d'immuable, de simple et d'infini à l'infini. Qu'est-ce donc, si ce n'est Dieu ? Cherchez en lui l'origine du monde ».

phes de la Religion chrétienne, contenant les résolutions de trois cens soixante et six questions... proposées par Typhon, maître des Impies et Libertins de ce temps(1).... et ce raisonnement, le R. P. ne l'avait pas inventé.

* * *

Il reste à Polignac de combattre l'opinion d'Epicure touchant le mouvement des atomes. La pesanteur parut seule capable à ce philosophe de remplir toutes ses vues ; à la suite de Démocrite, de Leucippe et peut-être de Moschus de Sidon, il en fit une propriété de la matière, un attribut inséparable des corps, une partie de leur essence. Cette opinion avait été reprise par Gassendi, qui, en des termes plus poétiques que précis, déclare que le mouvement est la partie la plus active et la plus mobile, la fleur en quelque sorte de la matière, *et quasi flos totius materiæ*(2). Mais voici que s'élèvent les objections, drues et pressantes :

LUCR. II, 80-99.

1° Tous ces atomes tomberont perpendiculairement ; ils ne se rencontreront pas, et ne formeront aucun corps.

LUCR. II. 216-224.

2° A-t-on recours au *clinamen?* Les atomes seront alors séparés en deux classes : comment cette chute n'est-elle pas la même ? Des corps homogènes, également mobiles par essence, et qui ne sont ébranlés par aucun moteur, ne doivent pas se mouvoir d'une façon différente. D'ailleurs pourquoi Epicure n'a-t-il pas été plus libéral, tandis qu'il était à même ?

Namque rotare alia, atque alia intorquere per omnes
Curvarum anfractus, per qualescunque figuras,
A moto quotquot describi corpore possunt,
Per spiras, rhombos, et flexus atque reflexus
Fulguris in morem, aut colubri repentis in herbâ,
Nunc et reticuli, telæ nunc textilis instar,
Ducere sic poteras, velut inclinare parumper. *131-137.

3° De ces deux directions que peut prendre l'atome, laquelle est nécessaire, laquelle lui est essentielle?

4° Par rapport à l'infini, qu'est-ce qu'une ligne perpendiculaire,

1. P. 309.
2. *Opera*, I, 337.

* « En effet, vous pouviez faire tourner les uns, faire tracer aux autres des courbes de toutes sortes, et toutes les figures qui peuvent être décrites par un corps en mouvement, spirales, rhombes, ziz-zag des éclairs, tours et détours d'une couleuvre qui rampe dans l'herbe, réseau d'un filet ou d'une toile que l'on tisse : vous pouviez leur donner tous ces mouvements aussi bien qu'une légère inclinaison ».

et qu'est-ce qu'une ligne oblique? De quel côté, sous quel regard dirons-nous que la chute est droite ou oblique?

At Inanis gurgite vasto,
Immensisque locis, age, dic, ubi terminus a quo
Discedant Atomi celeres : ubi terminus ad quem
Perveniant? Quo respectu, quâ parte locorum
Oblique potius, quam directe : aut vice versâ
Pergere dicamus? *240-245.

5° Les atomes, selon vous, partent de points infiniment éloignés et ils sont précipités par la pesanteur vers le centre de la terre. Vous regardez donc l'infini comme un cercle dont le centre est la terre. Les atomes décrivent un rayon de cette sphère. Mais les autres, ceux qui décrivent la corde d'un arc, que deviennent-ils? Ils iront donc se perdre au loin sans retour? Etrange contrariété? Vous les éloignez du terme où vous leur commandez de tendre :

Si proinde cadentes
Tempore ab aeterno, perque infinita locorum
Deflectes Atomos, arcûs describere chordam
Cogentur, minime radium : gravitate remotâ
Ad centrum non pervenient : clinamine tanto
Extra delatae, procul a regione viarum
Excedent. Res mira, locum, quo semina mittis,
Declinare jubes! Obstas, ne jussa facessant! **227-234.

6° Les preuves tirées de la liberté de l'homme pour expliquer
Lucr. II, 251-287. ce mouvement chimérique sont encore plus absurdes. D'abord quel lien unit ces deux propositions, le mouvement oblique des atomes, et la liberté de l'homme? Et si les atomes sont libres, c'est que la matière peut être libre ; et alors quelle fantaisie dans l'univers!

Unda per acclives proprio non pondere ripas
Curret, at interdum stagnans resupina sedebit.
Non nunquam errabit stipulis innoxia flamma.

---

*« Mais dans le vaste gouffre du Vide aux espaces immenses, allons, dites, où est le point d'où descendent les atomes rapides? Où est le point où ils parviennent? Sous quel regard, de quel point de vue dirons-nous qu'ils suivent une route oblique plutôt que droite, ou vice versa? »

**« Si vous faites diverger vos atomes qui tombent depuis l'éternité à travers l'infini, vous les forcez à décrire la corde d'un arc de cercle au lieu d'un rayon. Rebelles à la pesanteur, ils ne parviendront pas au centre de la terre. Ecartés par cette déclinaison, ils s'en iront bien loin de leur route. Etrange contradiction! Vous faites dévier les atomes du lieu où vous les envoyez, vous vous opposez à ce qu'ils exécutent vos ordres! »

Invisasque domos tantum, vel ligna cremabit.
Si volet Iste lapis quem immotum mille per annos
Saecla vident hominum, summo de culmine turris
Sponte cadet, cum stare loco fastidiet alto.
Si libeat Soli, Sol non orietur; et umbras
Pellere nocturnas Luna indignata negabit. (257-265.)

Nous avons déjà vu Polignac se jouer ainsi dans l'absurde pour railler ses adversaires; c'était une habitude de l'Ecole. Enfin, ajoute-t-il, la liberté que vous voulez donner aux atomes, ne l'avez-vous pas refusée à l'homme? N'est-il pas soumis au déterminisme comme tous les autres êtres? Encore et toujours nous errons en pleine contradiction,

7° Gassendi suppose la vitesse des atomes inégale pour faire naître entre eux une multitude d'enchaînements diversifiés à l'infini[1]. Mais parmi les atomes de nature semblable, d'où vient cette différence? Il faut admettre non seulement des atomes revêtus de figures variées, — ce qui a été démontré absurde, — mais aussi des atomes formés de masses inégales de matière, et de pesanteur différente.

Dans le vide, des atomes de pesanteur différente tombent avec la même vitesse. Lucrèce l'affirme lui-même dans des vers remarquables (II, 230-239). Sont-ils partis de lieux plus éloignés les uns que les autres? Mais dans un espace infini, de quel point prendre ces mesures? Et ces atomes se dirigent vers un centre, la terre. Mais le vide a-t-il un centre?

8° Si les atomes tendent vers le centre de la terre, celle-ci aurait dû s'accroître par cet amas prodigieux, et porter sa circonférence au-delà des astres. Pourquoi dans ce cas a-t-elle souffert qu'il se formât d'autres astres?

Cur alibi passa est simili ratione modoque
Solis et astrorum praegrandia corpora caelo
Formari? Nam illic amplissima principiorum

1. V. *Opera*, t. I, Physica, Sectio Prima (Traité du monde, du vide, de la matière, des atomes, de la pesanteur).

* « L'eau dans son cours ne suivra pas de son propre poids les rives en pente, mais parfois elle reviendra en arrière former des étangs; le feu parfois se jouera sur les chaumes sans leur nuire, et il ne consumera que les maisons ou les charpentes qui lui seront odieuses, à sa volonté. Cette pierre, que des milliers de générations d'hommes ont vue immobile, tombera volontairement du sommet de la tour où elle est placée, quand elle en aura assez de se tenir dans cet endroit élevé. S'il plaît au soleil, le soleil ne se lèvera pas; et la lune dédaignera de chasser les ténèbres de la nuit. »

Congeries aptanda fuit. Cur Luna, perinde
Ac Tellus, Atomis etiam concrevit aduncis ?
Cur et Saturnus cum lucifero comitatu :
Magnus et ipse suâ stipatus Jupiter aulâ ;
Mars et Mercurius ; nec non, gens rara, Cometæ ?
Suntigitur Mundi tot centra, quot astra videntur? *422-430.

L'univers a-t-il autant de centres que l'on y compte d'étoiles? Mais il n'y a pas de centre sans tourbillon, et le tourbillon lui-même suppose un fluide. Si la pesanteur était le principe des atomes, ils devraient former différents amas, différents tourbillons, tendre vers plusieurs centres : ce qui est impossible dans le vide. La pesanteur est bannie du vide, les atomes ne peuvent s'y réunir, ni même s'y mouvoir :

Centrum ubi non fuerit, gravitas ibi nulla profecto.
At non esse potest aliquo sine vortice centrum :
Et pariter nullus fluido sine corpore vortex.
Unde necesse foret, caderent si pondere quodam
Semina, vorticibus multis in plurima centra
Detrudi, variæ facerent ut molis acervos :
Quod placido in vacuo nunquam sperare licebit. **433-439.

9° Le mouvement des corps annonce une cause motrice. Sans quelque cause, aucun corps ne peut sortir de son état. Rejetant toute cause motrice, l'épicurisme ne saurait expliquer le mouvement des atomes.

Cette critique est admirable de précision ; elle est très complète ; elle est encore utile aujourd'hui, particulièrement dans l'étude de Lucrèce ; et elle est conduite avec verve. Mais détruire est plus

---

*« Pourquoi a-t-elle souffert qu'ailleurs et de la même façon se forment dans le ciel le soleil et des astres énormes ? Car il a fallu que là-bas s'amoncellent et s'adaptent un très grand nombre d'atomes. Pourquoi la lune, comme la terre, s'est-elle formée d'atomes crochus ? Pourquoi Saturne et son cortège de lunes ? et le grand Jupiter escorté par sa cour ? Mars et Mercure ? et la race des comètes, qui se montrent rarement (ou : à la matière rare)? L'univers a-t-il donc autant de centres que l'on y voit d'astres ? »

**« Là où il n'y a pas de centre, il n'y a pas de pesanteur assurément. Or il ne peut y avoir de centre sans un tourbillon ; et semblablement il ne peut y avoir de tourbillon sans une matière fluide. Par conséquent, si les atomes tombaient en vertu d'un certain poids, ils devraient nécessairement être violemment poussés par un grand nombre de tourbillons vers de nombreux centres pour former divers monceaux de masse différente : chose qu'on ne peut espérer dans le vide immobile. »

facile que construire. Polignac ne va pas nous apporter toute la clarté désirable dans son exposition du système de Descartes ; il est vrai que le reproche ne retombe pas sur lui seul, puisqu'il a suivi de très près le texte de son maître (*Principia Philosophiæ*, pars quarta, XX-XXVII). D'ailleurs il s'est bien rendu compte des difficultés de son entreprise. Il commence par célébrer la matière subtile de Descartes en beaux vers enthousiastes, et dignes d'un grand poète :

Salve Elementorum pars subtilissima, summæ
Dexteritatis opus, summi simul instrumentum
Artificis : gaudens humanos fallere sensus,
Ut fabri manus ipsa, et solà mente videri :
Materiæ flos et sanguis, diffusus in omnes
Corporis immensi venas : Tu filia primum,
Nunc genitrix motûs : Tu cunctis didita membris
Vasto vivere das, animalis spiritus, Orbi.
Te sine nullus honos rebus : procul iret in auras
Dissiliens Tellus : firmà tu mole revinctam
Comprimis : ac si quo terrestria corpora nisu
Desertâ sursum effugiant statione, retundis,
Et pulsata suo festinas reddere centro :
A te pondus habent : a te gravitatis origo est. (546-559).

Mais il a soin d'ajouter que sa tâche maintenant va être difficile, que cette tendance de tous les corps vers un centre commun se dérobe à nos recherches ; et si mon explication, dit-il, n'est pas convaincante, du moins est-elle préférable à vos atomes.

Le mouvement, selon Descartes, est « le transport de la matière ou d'un corps, du voisinage de ceux qui le touchent immédiatement, et que nous considérons comme en repos, dans le voisinage de quelque autre »[1]. La matière étendue étant pleine, sans inter-

1. *Principia*, II, XXV.

« Salut ! partie la plus subtile des éléments, chef-d'œuvre d'une industrie souveraine, instrument d'un souverain artiste, toi qui te réjouis d'échapper à nos sens comme la main de l'artiste lui-même, et qui ne te montres qu'à l'esprit, fleur et sang de la matière, répandu par les veines de ce corps immense ! Tu fus d'abord la fille du mouvement, et tu en es maintemant la mère. Répandue par tous ses membres, tu donnes la vie au vaste univers, dont tu es l'âme et l'esprit. Sans toi les choses n'auraient aucune beauté ; la terre, jaillissant en morceaux, irait se perdre au loin dans les airs ; c'est toi qui la maintiens en l'enchaînant de ta masse solide ; et si par un effort quelques corps terrestres abandonnent leur situation et fuient vers le haut, tu les ramènes violemment en arrière, et en les repoussant, tu te hâtes de les rendre à leur centre ; de toi ils tiennent leur poids, de toi vient la pesanteur. »

stice et sans vide, il s'ensuit que tout mouvement se communique instantanément, et que pour tout mouvement il se produit « un cercle ou anneau de corps se mouvant ensemble », c'est-à-dire un tourbillon. La terre est le centre d'un petit tourbillon ; elle est entourée d'un fluide qui, tournant avec plus de rapidité que les parties terrestres, tend aussi à s'éloigner avec plus de force du centre de la terre, et par conséquent repousse vers ce centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper. La pesanteur est donc le résultat de la force centrifuge du tourbillon. C'est cette théorie que Polignac explique dans les vers suivants :

Principio Terram liquido qui vortice cingit,
Ætheris oceanum in multos fac mente secari
Pyramidum formas ; quarum pars latior alte
Surgit, ad extremas pertendens vorticis oras ;
At centro collecti apices junguntur in imo.
Illæ omnes se se invicto certamine librant,
Centrifugâ virtute pares : quia materiæ vis
Omnibus est eadem : quod si qua est viribus impar,
Protinus exsuperant aliæ, et subsidere cogunt,
Dum suspensa suas æquarint singula vires.
Ast ubi Pyramidem penetravit corpus in unam,
Mole suâ quantum est, tantum de centrifugâ vi
Detrahit ; ingenitâ nam formâ particularum
Æquare ætherios tardo nequit agmine cursus.
Ergo deprimitur, quæ molem includit inertem,
Pyramis ; incumbunt vicinæ adiguntque deorsum ;
Undique enim a centro nisu majore recedunt.
Hæc depressa pigrum tuditando corpus adurget,
Castigatque moras, repetito verbere retro
Præcipitans ; versusque apicem propellere certat,
Qui Terræ tenui contingit acumine centrum. (581-601).

---

(1) « D'abord l'océan d'éther qui entoure la terre de son tourbillon liquide, imaginez qu'il est divisé en de nombreuses pyramides ; leur base se dresse en hauteur, allant jusqu'aux rives extrêmes du tourbillon ; les sommets se rejoignent par le bas, au centre. Toutes ces pyramides, dans une lutte infatigable, s'équilibrent, douées qu'elles sont d'une force centrifuge égale, car toutes ont la même quantité de matière. Si l'une d'elles devient plus faible, aussitôt les autres prennent le dessus et la forcent de s'abaisser, jusqu'à ce qu'elles aient égalisé leurs forces et rétabli chacune leur équilibre. Or, dès qu'un corps a pénétré dans une de ces pyramides, autant il a de masse, autant il lui enlève de sa force centrifuge ; car en vertu de la forme naturelle de ses particules, il ne peut, dans sa marche lente, égaler la course de la matière céleste. Donc la pyramide qui contient cette masse inerte s'abaisse ; les pyramides voisines pèsent sur elle et la poussent en bas, car elles ont plus de force centrifuge. Celle-ci, comprimée, presse le corps paresseux, le pousse, châtie ses retards, et de ses

La pierre lancée en l'air retombe, non par une pesanteur qui lui est propre, ni par l'amour chimérique d'un centre, qu'imaginent certains philosophes, mais parce qu'elle obéit à la pression de la matière céleste, qui la repousse fortement[1].

C'est la même pression qui retient toutes les parties de la terre accumulées autour de leur centre, qui applique l'atmosphère contre la superficie de notre globe, et qui contient les océans dans leur lit :

Totum Aëra Terris
Incutit, immersæ quo stant : simul Aëre tectos
Continet Oceani latices, vastoque fluento
Incurvam faciem, convexumque efficit æquor. *691-694.

A l'aide de cette doctrine Polignac explique le fonctionnement du baromètre, dans des vers où la difficulté est habilement vaincue, et aussi la croissance des végétaux, dans des vers élégants et poétiques : l'amas de sucs, que la rigueur du froid avait épaissi dans le sein de la terre, est mis en mouvement par les rayons du soleil ; il s'en détache des exhalaisons de sels et de soufres, dissous dans l'eau, qui leur sert de véhicule. Ces vapeurs humectent la terre, remontent les canaux par lesquels la plante reçoit sa nourriture ; mais de petites valvules semées dans les vaisseaux capillaires leur ferment le retour. Ces sucs s'unissent à la sève restée de l'année précédente, et leur pression contraint alors de s'ouvrir les boutons que l'année précédente avait insensiblement formés. La fermentation augmente sous l'influence des pluies du printemps ; la sève inonde les racines ; elle monte toujours, se mêle de plus en plus forte à l'ancien fermen, la tige ne peut plus contenir ces sucs, les rameaux poussent, la liqueur nourrissante pénètre jusqu'aux cellules où sont enfermés les fruits commencés, tout pleins eux-mêmes de graines, et peu à peu ces fruits grossissent :

Sic uno ascensu conditi sæpe liquoris,
Qui pulsus venit e gremio telluris opimæ,
Et primum nata est, et mox adolescere cœpit.

---

1. V. un élégant exposé de la doctrine de Descartes touchant la pesanteur dans le *Discours sur les différentes Figures des Astres*, de Maupertuis, ch. IV, p. 29.

---

coups redoublés précipite sa chute, travaille à le pousser vers le sommet de la pyramide, qui de sa pointe déliée touche au centre de la terre ».

*« Elle applique l'air tout entier contre la Terre, au milieu duquel elle reste plongée. En même temps elle contient les eaux de l'Océan, recouvertes par l'air, elle courbe son vaste courant, et lui donne une forme convexe. »

Et parte ex omni crevit renovata quotannis,
Quæ nunc præcelsis e montibus eminet arbos :
Ventosoque ferens nemorosa cacumina cœlo,
Radicum sylvâ terras exhaurit alentes. (833-839).

Ce système rend compte des phénomènes les plus grands et les plus lointains, ainsi que des plus rapprochés et des plus minutieux. Chacune des planètes est environnée comme la terre d'un tourbillon, et elle est emportée par lui autour du soleil ; la partie de l'éther qui coule au-dessus de ces globes ne cesse de les pousser vers leur centre, le soleil ; mais la portion du même fluide qui est entre eux et le soleil, animée de force centrifuge, les soutient et les équilibre ; si bien que ce combat entre des forces égales retient ces différents globes dans leur orbite, semble leur ôter toute pesanteur ; et malgré tous ses efforts, pas un ne se détache de la masse. Cependant la pesanteur, dans chaque petit tourbillon, continue à s'exercer conformément à la théorie précédente. Telle est cette explication de la pesanteur, regardée par d'Alembert, — un newtonien, — comme la plus belle hypothèse que la philosophie ait jamais imaginée.

Le système de Descartes satisfait pleinement l'intelligence de Polignac ; et il rejette l'hypothèse newtonienne de l'attraction. Après l'avoir exposée un peu sommairement, il reconnaît qu'elle est ingénieuse, et que les calculs en sont justes ; mais à ses yeux elle a deux vices rédhibitoires :

1° Elle emprunte à Aristote ses qualités occultes, c'est-à-dire qu'elle ramène ces petits lutins dont parle Leibniz, apparaissant à propos, dit-il, comme les fées de l'*Amadis*, et faisant tout ce que veut un philosophe.

2° Elle admet le vide d'Epicure, qui n'est qu'une chimère, comme Polignac s'est déjà efforcé de le démontrer.

L'attraction ne saurait être une qualité de la matière ; un corps, indifférent par nature soit au repos, soit au mouvement, ne peut se mouvoir, s'il n'est gouverné par une intelligence.

Mais, direz-vous, il n'est point de phénomène qui ne s'accorde avec l'attraction. — Quels sont donc ceux qui ne s'accordent pas avec l'impulsion ?

Singula concordant, inquis, cum attractibus. Esto :

« Souvent ainsi par la seule et unique montée d'un liquide invisible, qui sort du sein d'une terre féconde, on a vu naître d'abord, puis grandir, puis croître à nouveau chaque année dans toutes ses parties l'arbre qui maintenant sort de la cime de la montagne ; et portant sa tête touffue dans la région des vents, il épuise par une forêt de racines la terre qui le nourrit ».

Singula concordant etiam cum impulsibus. Illi
Non intelligimus quid sint : hos cernere promptum est :
Obvia continui sequimur contagia motûs
Per mare, per terras omnes, perque aëra passim.
Nunquid Natura est mutabilis et sibi discors?
Hic pellens, alibi traheret? Dum causa vel una
Sufficit, oppositas mallet-ne admittere causas?* 1008-1015.

Mais l'attraction se manifeste sous nos yeux, la nature nous en fournit des exemples : deux gouttes d'huile, séparées par un petit intervalle, se mêlent sur le champ ; — l'eau demeure suspendue dans un tube capillaire ; — l'aimant attire le fer : — l'électricité est transmise par un fil à une grande distance ; — la sève est attirée à l'extrémité des branches. Polignac reprend ces phénomènes variés, et il essaie d'en expliquer le mécanisme à l'aide du système de Descartes.

En vain Newton avait-il déclaré qu'il donnait l'attraction, non comme un fait, mais comme une hypothèse, qu'il ne prétendait pas remonter au principe des choses, mais que tout se passait seulement comme si les corps obéissaient à l'attraction ; en vain avait-il confessé que son système était une commodité ; malgré cet acte d'humilité, les deux griefs de Polignac étaient ceux que faisaient alors valoir autour de lui tous les cartésiens contre Newton, les griefs de Huygens, de Daniel et de Jean II Bernouilli, de Gamaches[1], comme aussi de Leibniz, dont nous avons entendu les railleries[2].

On reprochait aussi à Newton d'être uniquement mathématicien et de négliger la physique. « Sentant que la physique le gênerait sans cesse, dit Gamaches, il la bannit de sa philosophie ; et, de peur d'être forcé de réclamer quelquefois son secours, il eut soin d'ériger en lois primordiales les causes intimes de chaque phénomène particulier ; par là, toute difficulté fut aplanie, son travail ne roula plus que sur des sujets traitables qu'il sut assujétir à ses calculs ; un phénomène analysé géométriquement devint pour lui un

1. Membre de l'Académie des Sciences. Il se propose dans son *Astronomie physique*, 1740, de concilier Descartes et Newton.
2. V. p. 39.

*« Tous les phénomènes, dites-vous, s'accordent avec l'attraction. Admettons. Mais tous s'accordent aussi avec l'impulsion. Celle-là, nous ne savons pas quelle elle est; celle-ci se laisse voir facilement ; nous pouvons suivre une chaîne de mouvements produits par le contact, dans la mer, sur la terre et dans les airs. La nature serait-elle donc inconstante et en désaccord avec elle-même ? Quand ici elle repousse, ailleurs pourrait-elle attirer ? Alors qu'il lui suffit d'une cause seule et unique, préférerait-elle admettre deux causes opposées ? »

phénomène expliqué ; ainsi cet illustre rival de M. Descartes eut bientôt la satisfaction singulière de se trouver grand philosophe par cela seul qu'il était grand géomètre »[1]. Or il faut unir la physique aux mathématiques ; c'est ce que Descartes a su faire ; mais bon calculateur, Newton fut mauvais physicien :

Numera, metire, reforma,
Nam quis te melius possit ? Verum adjice Vero :
Plaudemus, justumque tibi Paeana canemus.
Duri-ne, an molles, quibus omnis conditur aether,
Sint globuli, possint servatâ lege Kepleri,
Ovatâ circa Solem vertigine volvi,
Vorticulosque suos agitare in vortice magno,
Contemplare : tuo pendemus ab ore docentis.
Thessala sed nusquam per te commenta resurgant.
Namque Deus, non Materies, par esse movendo
Cernitur : hanc legi Mentis parere necessum est.* 1114-1124

Cette forte résistance à Newton ne nous étonnera pas si nous voulons nous mettre un instant à la place des philosophes d'alors. Leur enthousiasme avait été immense d'être délivrés des méthodes scolastiques, des qualités occultes, des vertus spécifiques, des sympathies et des antipathies, de la légèreté mouvante ou de l'horreur du vide[2]. Déjà Bacon et surtout Galilée avaient contribué à tracer les grandes lignes de la méthode expérimentale ; et grâce à Descartes, voici que la physique devenait claire et ordonnée comme la géométrie. Rejetant de la physique toutes les qualités, il n'y laissait que les quantités ; la matière et le mouvement, — deux quantités, — lui suffisaient pour expliquer le monde. Et c'était ce moment-là que Newton choisissait pour en revenir aux qualités, qu'on croyait à jamais bannies, en recourant à l'attraction ! C'était le dynamisme établi en face du mécanisme de Descartes ; et le dynamisme, en admettant la force, — c'est-à-dire une qualité, — était regardé comme un mouvement en arrière, comme une

1. V. Duhem : *l'Évolution des Théories physiques du XVIIe s. jusqu'à nos jours*, p. 23.
2. V. par ex. Chrétien Wolf : *Logique*, p. 188, et Maupertuis, *Discours sur les différentes figures des Astres*. Œuvres, t. I, p. 91-96.

* Calcule, mesure, réforme, nul ne le sait mieux que toi. Ajoute des vérités à d'autres vérités : nous t'applaudirons, et nous te chanterons un juste péan. Les molécules dont l'éther est formé sont-elles dures ou molles, peuvent-elles en observant la règle de Képler, décrire une ellipse autour du soleil et rouler leurs petits tourbillons dans un tourbillon plus grand, examine ces questions ; nous serons suspendus à tes lèvres savantes. Mais ne va pas faire revivre les sortilèges de la Thessalie. Dieu seul, et non la matière, nous apparaît comme de taille à imprimer le mouvement, et celle-ci doit nécessairement obéir aux lois de l'intelligence ».

résurrection du « monstre métaphysique ». Leibniz, un peu avant Newton, avait dû se défendre de retourner à la scolastique : « Je sais que j'avance un grand paradoxe en prétendant de réhabiliter en quelque sorte l'ancienne philosophie et de rappeler *postliminio* les formes substantielles presque bannies » ; mais il y fut contraint, dit-il, par la nécessité des choses : « Cette notion de force est très intelligible, quoiqu'elle soit du ressort de la métaphysique »[1].

En faisant de l'attraction universelle, — moléculaire aussi bien qu'interastrale, — l'essentiel de son système, Newton heurtait donc les idées admises alors par le plus grand nombre des philosophes. Mais la fécondité de la physique newtonienne vint à bout de toutes les résistances, et Newton triomphe durant un siècle et demi. Polignac et les cartésiens sont vaincus. Oui, mais leur défaite n'est pas définitive. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, on revient aux idées cartésiennes touchant la chaleur et la lumière ; Maxwell parle comme Descartes : « De nouveau, un grand nombre de philosophes et de physiciens conçurent le désir de réduire tous les phénomènes du monde inorganique à la matière et au mouvement, sans faire intervenir aucune qualité, aucune force primordiale, aucune affinité ; de nouveau, le pur mécanisme tenta de rejeter le dynamisme »[2]. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'aujourd'hui les qualités occultes opèrent comme un retour offensif. Non qu'il s'agisse exactement des qualités occultes de la scolastique ; mais ni la matière et le mouvement (mécanisme), ni la matière, le mouvement et la force (dynamisme), ne sont capables d'expliquer le monde physique. « Il nous faut donc admettre que la matière peut posséder des qualités diverses, non réductibles à la figure et au mouvement, qualités dont le physicien peut constater l'existence et étudier les effets, mais qu'il ne peut expliquer, qualités qui doivent être les éléments ultimes de ses théories, qui demeureront pour lui *occultes*, mais qui n'en seront pas moins très certainement et très exactement connues »[3]. Singuliers retours de fortune ! L'image de la Science serait-elle donc le serpent roulé sur lui-même ?

De Descartes et de Newton Polignac revient à Epicure et à Lucrèce : ils ont beau faire, dit-il, leurs atomes dans le vide sont immobiles et le seront toujours. Même en supposant qu'ils se meuvent, ils ne produiront pas ce qu'on attend d'eux. Les atomes qui dans leur chute en frappent d'autres sans pouvoir s'y réunir, rebondissent aussitôt, d'après Epicure, et se relèvent ; il n'existera donc pas de corps fluides, matière subtile, air, eau, formés de globules sans pointes ni crochets, mais arrondis et mobiles.

---

1. V. Duhem : *l'Evolution des Théories physiques*, p. 18-19. Strowski : *Pascal et son temps*, II, p. 108, 130 et suiv.
2. Duhem : *l'Evolution des Théories physiques*, p. 29.
3. Duhem : *l'Evolution des Théories physiques*, p. 34.

Invoquez-vous la pesanteur qui les force à retomber vers un centre commun ? Mais la pesanteur, nous le savons, est bannie du vide.

Un atome heurtant un autre atome de force égale, de masse semblable, et qui lui-même est en train de tomber, ne pourra que s'unir avec lui et former un même corps, — ou tous deux continueront de tomber séparément :

Veluti de nubibus atris
Undique praecipitans ruit arvis noxia grando,
Et vitem ferit ac segetes et tecta domorum. [1] (1237-1239).

Les atomes sont donc plongés dans un repos léthargique, et même en mouvement, ils sont incapables de rien produire.

Tous ces développements ne semblent pas être ici très bien placés. La faute en est peut-être à l'état dans lequel Polignac laissa l'*Anti-Lucrèce*. On désirerait une composition plus exacte, et nous avons hâte d'en arriver à la réfutation des idées de Spinosa sur le mouvement.

Celui-ci, renouvelant le système de Xénophon, attache le mouvement, non aux parties de la matière séparées les unes des autres, mais à la somme des parties, et suppose dans l'univers une propagation éternelle du mouvement, qui n'a point commencé, et qui ne finira point.

Mais un mouvement est produit par un moteur, comme un fils par son père ; une partie de la matière n'a pu donner le mouvement à tout le reste, parce qu'elle ne saurait s'élever au-dessus de sa propre nature ; aucune n'a le droit d'imprimer le mouvement si elle ne l'a reçu elle-même de l'être qui peut seul le produire.

Si l'on suppose le mouvement inhérent à toute la matière, je demande lequel c'est, quelle en est la qualité, la direction ; toutes les espèces de mouvement ne peuvent en effet se trouver ensemble : et cependant il n'est aucune espèce de mouvement dont un corps ne soit susceptible. Pourquoi donc, indifférent à toutes, en aura-t-il par lui-même une plutôt que les autres ?

Cur ergo hanc per se prae cunctis corpus habebit ;
Aequo jure aliam per se cum possit habere ?
Hanc etiam, si per se habeat, variare nequibit :
Nam quod naturae est, nullâ est mutabile causâ.

---

[1] « Telle la grêle nuisible, qui fond des sombres nuages, se précipite dans les campagnes, frappe la vigne, et les moissons, et les toits de nos demeures ».

Sed motum semper variari posse videmus :
Ergo Materiæ nativum haud esse fatendum est.*1410-1415.

Ni le mouvement ni le repos ne sont essentiels aux corps : ce sont des modifications qui ne changent rien à leur nature : une situation qui dure, pour un corps, c'est le repos ; un changement continué de situation, c'est le mouvement :

Ergo cum motus positurae sit genus unum,
Quo sine Materia est, naturamque integra servat ;
Corporibus, si non aliunde afflabitur, absit,
Advena Materiæ toti, peregrinus, et hospes. **1504-fin.

En résumé, le vide n'existe pas, mais tout est plein. Les atomes ne sont point par eux-mêmes, mais la matière étendue a été créée par Dieu. Dans son sein immense s'organisent les tourbillons, qui balancent les astres, et qui donnent naissance à la pesanteur. C'est la pure doctrine cartésienne.

Il est à remarquer, dans ce livre *de Motu*, que Polignac n'a rien dit de la théorie des Monades. La *Monadologie* parut en 1720, après la mort de Leibniz. Les premiers chants de l'*Anti-Lucrèce* à cette date avaient reçu leur rédaction définitive. Pourtant rien n'empêchait à Polignac d'ajouter à son texte une réfutation de la Monadologie, ou du moins de porter sur elle un jugement. Ce dynamisme métaphysique lui a-t-il paru à la fois un peu compliqué et très chimérique ? C'est possible. Ajoutons que le système des Monades ne se répandit que très lentement.

En revanche, dans ces discussions sur le mouvement, Polignac a dû se servir du livre d'Abbadie, *Traité de la Religion chrétienne*, Section I, de l'Existence de Dieu. La substance des hexamètres de Polignac s'y trouve enfermée : « La matière d'elle-même ne nous paraît pas plus déterminée à exister qu'à n'exister pas... Elle n'est pas plus déterminée à se mouvoir qu'à ne se mouvoir pas, supposé qu'elle existe... Elle n'est pas plus déterminée à se mouvoir dans ce degré que dans un autre, supposé qu'elle se meuve .. Enfin, quoiqu'elle se meuve précisément dans ce degré, elle n'est pas plus destinée à se mouvoir de ce côté que d'un autre... Ce n'était point

---

* « Pourquoi un corps aura-t-il ce mouvement-ci, plutôt que n'importe quel autre ? Ce mouvement d'ailleurs fait-il partie de son essence, il ne peut le modifier : car rien de ce qui appartient à l'essence ne peut être changé. Or nous voyons le mouvement varier à l'infini ; donc il n'est pas essentiel à la matière. »

** « Puisque le mouvement est l'une de ces deux situations, que sans lui la matière existe et ne subit aucune altération dans sa nature, et qu'il serait absent des corps s'il ne leur était communiqué d'ailleurs, il est donc pour la matière un étranger, un voyageur, un hôte de passage. »

une nécessité à la matière d'exister. Ce n'est point une nécessité à la matière qui existe de se mouvoir. Ce n'était point une nécessité à ce mouvement d'être dans un tel degré ou dans une telle mesure. Et ce n'était pas une nécessité à ce degré de mouvement d'avoir toutes ses déterminations particulières, sans lesquelles le monde ne pouvait pas être »[1]. Abbadie en conclut que, le hasard étant un mot vide de sens, Dieu seul peut avoir créé la matière et lui avoir communiqué le mouvement déterminé grâce auquel le monde subsiste. Abbadie avait subi la double influence de Descartes et de Pascal, et son ouvrage, solide, nourri d'idées et de raisonnements, a joui d'une grande réputation aussi bien chez les catholiques que chez les protestants. Polignac, entre autres, était plein d'Abbadie, nous dit Madame de Sévigné, et elle-même regardait le livre du pasteur comme « le plus divin » de tous les livres. Toute la pensée de la 1re partie du *Traité de la Religion chrétienne* a passé dans l'*Anti-Lucrèce*.

Quant à ces discussions toutes théoriques sur l'origine et sur la nature du mouvement, elles ont passionné les hommes du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe ; les plus grands esprits, Descartes, Malebranche, Spinosa, Huygens, J. Bernouilli, Leibniz y ont appliqué toute leur dialectique raffinée. Mais il faut dire qu'ils n'en restaient pas là, et qu'ils cherchaient en même temps les lois pratiques du mouvement[2].

Voltaire ne s'est pas lassé de poursuivre la métaphysique de ses railleries ; moins bruyants, les savants du XVIIIe siècle vont s'écarter peu à peu de ces subtilités, et finalement y renoncer. Débarrassée de ces acrobaties syllogistiques, l'étude du mouvement consistera pendant longtemps à soumettre trois corps aux lois de l'attraction, corps central, corps troublé, corps troublant, et à déterminer à chaque instant leur distance mutuelle grâce à l'Analyse. Ce travail sera celui des Clairaut, des Euler, des d'Alembert, un peu plus tard des Lagrange, des Laplace et des Le Verrier. C'est la Mécanique Céleste. Cependant, comme nous l'avons indiqué, la grande querelle n'en renaîtra pas moins entre mécanistes et dynamistes ; et rien ne présage qu'elle doive bientôt finir.

---

1. Ed. de 1705, I, p. 44.
2. V. par ex. *de Motu et Vi centrifuga* de Huygens (1669), et le *Discours sur les lois de la Communication des Mouvements* de J. Bernouilli (1727).

CHAPITRE V



De l'Ame et de la Vie. 1° L'âme : l'âme ne peut être un mode de la matière ; l'union de l'âme et du corps. — 2° La nature des Bêtes : Etat de la question au temps du Cardinal de Polignac : l'hypothèse de l'Animal-Machine ; Le sensualisme et le transformisme contre Descartes et Polignac. — 3° L'origine et la propagation de la Vie : Etat de la question au temps de Polignac ; la théorie de l'emboîtement des germes ; la lutte pour ou contre la génération spontanée continue après le Cardinal de Polignac.



Si intéressants soient-ils, et si caractéristiques de la façon de penser et de raisonner de toute une époque, les livres qui traitent de la matière n'ont plus aujourd'hui pour nous l'attrait de ceux qui suivent, où Polignac se libère progressivement de la métaphysique et de la dialectique pure, et dont le groupe forme comme un poème de la Vie, — sujet toujours sympathique et plus que jamais d'actualité.

Polignac prend d'abord à tâche de définir la nature de l'âme. Cette question est une des plus ardues qui se soient jamais posées à l'esprit humain. Elle se heurte à des difficultés non seulement inhérentes à la chose elle-même, mais encore extérieures et dûes à plusieurs confusions. Les uns entendent par âme le souffle vital, d'autres l'intelligence, d'autres encore un principe mystique dont nous devons assurer le salut éternel. On n'a pas non plus toujours bien distingué l'idée d'éternité de celle d'immortalité. Enfin on regarde souvent comme des spiritualistes ceux qui ont fait participer l'âme humaine à l'éternité de l'âme universelle. Aussi jamais les hommes n'ont-ils été plus divisés.

Âme. Spiritus ou Mens ?	A	*Matérielle.*	I	Mortelle.		
		1°) Composé de terre et de feu, de terre et d'eau, d'air et de feu ; - sang subtil ; - air très pur ; - atomes très déliés ; - étincelle du feu des astres.	II	Immortelle.	*a* avec métempsychose.	1 dans des corps d'hommes et d'animaux.
						2 dans des corps d'hommes seulement.
		2°) ou simplement qualité provenant du jeu des organes, donc périssable.			*b* sans métempsychose.	
					c par une décision divine.	
	B	*Immatérielle.*	I	Éternelle, en tant que portion de l'âme universelle.		
			II	Immortelle.		

Le mérite de Descartes, en dépit des objections qu'on peut lui adresser, est d'avoir jeté une grande lumière dans la question de l'âme et du corps, par la distinction si nette qu'il a établie entre l'une et l'autre[1]. Et Polignac a bénéficié du travail de son maître. Alors qu'on ne partagerait pas ses idées, on ne saurait lui refuser le mérite de la clarté.

L'âme ne peut être un mode de la matière[1]. Les propriétés de la matière se réduisent à l'étendue, la situation et la figure ; elle n'a pas le mouvement par elle-même, et elle ne peut le communiquer que si elle l'a reçu. Elle n'a pas la pensée, car si la pensée était un attribut de la matière, tout ce qui est corps aurait la faculté de connaître et de vouloir. Et Polignac de réfuter cette hypothèse par l'absurde :

> Quidquid erit corpus, sensuque animoque valebit :
> Sensu animoque arbos, et inertius arbore saxum :
> Sensu animoque Atomi... 275-277.

Aussi Lucrèce, en attribuant l'immortalité aux atomes, leur refuse-t-il l'intelligence. Démocrite, plus libéral, en avait supposé quelques-uns doués de pensée, sorte d'atomes plus favorisés, plus élevés dans la hiérarchie : hypothèse dénuée de fondement et même de vraisemblance.

D'après Epicure et Lucrèce, le hasard réunissant les atomes
Lucr. II. dans un certain ordre, ceux-ci produisent une âme. Si l'âme n'a
864-900. point d'autre origine, elle est une situation, une figure ; mais comment une âme peut-elle résulter d'une situation, d'une figure nouvelle donnée à des atomes ?

1. V. Abbadie, éd. 1705, t. I, p. 42-46. « La pensée ne saurait sortir de la matière ».

1. « Tout corps aura des sens et une âme ; l'arbre aura des sens et une âme, comme aussi la pierre, plus inerte que l'arbre ; les atomes auront un sens et une âme. »

Hæc igitur fuerit si Mentis origo,
Mens aut Materiæ positura, aut certa figura est :
Atque cubus fit uti, vel pyramis atque cylindrus,
Haud aliter fiet miranda potentia Mentis.
Et sic Materiæ per se se Mente carenti
Certa figura dabit, dare quod non altera posset ;
Certus item locus : ut si dextrâ forte locantur
Particulæ, subito cognoscant, hisque volendi
Accedat vis magna ; secus, si forte sinistrâ.
Ergo virtutem insolitam junctura situsque
Conferet : ac tantum poterit contactus, ut omnem
Naturam invertat rerum, et primordia mutet.
Quis probet hæc ? *340-352.

Nous voyons les corps devenir transparents, rares, denses, fluides, mous ou durs. Les corps durs sont des amas d'éléments ou cubiques, ou liés sans que rien ne les sépare ; les corps fluides sont formés de globules ; les corps mous réunissent les deux sortes d'éléments ; et le feu est un amas de pyramides ou de cônes sans cesse agités. Par là Polignac se fait fort d'expliquer tous les phénomènes matériels, en particulier les volcans, les orages et les grands incendies de forêts. Mais la matière dans ces combinaisons demeure toujours la même, et ce qui en résulte est matériel. Voilà tout ce qu'elle peut par la diversité de figures ou de mouvements dont elle est susceptible. Dans toutes ces opérations, nous voyons des corps changer fréquemment de situation et de forme ; mais d'aucun de ces changements nous ne voyons éclore l'âme et ses effets :

Mutatas sæpe figuras,
Mutatos et sæpe situs intelligo : verum
Non video Mentes, effectaque Mentis oriri. 532-534.

Si l'âme humaine était l'assemblage d'une multitude de particules privées d'intelligence, si elle était un membre du corps humain, elle devrait se nourrir en même temps que tous les membres :

* « Si telle est l'origine de l'âme, l'âme est une position ou une figure déterminée. Comme sont produits un cube, une pyramide ou un cylindre, de la même façon sera produite la puissance extraordinaire de l'âme ; et c'est ainsi qu'à la matière, qui par elle-même est privée d'âme, une figure donnera cette âme qu'une autre figure ne pourrait lui donner. L'âme est aussi une position déterminée. Que le hasard place à droite certaines particules, et elles acquerront la connaissance accompagnée de la volonté ; rien de pareil, s'il les place à gauche ; donc une liaison et une situation lui fourniront une propriété inaccoutumée, un contact sera doué d'assez d'efficacité pour changer l'essence des choses et ses attributs primordiaux. Qui donc approuverait de telles idées ? »

Ergo particulae panis quem forte voratum,
Digestumque suo suscepit sanguis in alveo,
Si pedibus cessere tuis, Ratione carebunt :
Pectoris at mediam regionem si tetigere,
Quà nostrae placuit tibi Mentis templa locari,
Tunc disceptabunt de Mundo et origine rerum,
Ac de sorte suà : sint corpora dedita leto,
Necne : quid ad vitam possit conferre beatam :
Jus populis dicent, ornabunt legibus Orbem :
Invida quam Natura negat, positura dabit vim.*(544-553)[1].

Système absurde, déclare Polignac. Mais on insiste : ce ne sont pas les atomes, c'est le corps résultant de leur union, qui acquiert l'intelligence, et cet avantage, il le doit à sa finesse, à la rapidité de son mouvement. — Mais ce corps est-il autre chose que les principes mêmes qui le forment ? Les qualités du composé seront-elles autres que celles des composants ?[2] La combinaison qui les lie entre eux leur donne leur ordre, leur arrangement, leurs liens réciproques, en un mot un tissu intérieur et une figure extérieure. Quel tissu formera l'âme ? On représente le feu par une multitude de pyramides, la terre par un amas de corpuscules grossiers, l'air par des ballons minces et déliés, l'eau par des globules : quelle figure donner à l'âme ?

LUCR. III, 178-181.

Allons plus loin encore : supposons que la matière n'existe pas, que les corps ne soient que des ombres, que nous soyons le jouet de toutes sortes de fantômes ; même dans ces conditions je vous forcerais de reconnaître des substances intelligentes, car dans cette hypothèse, vous seriez sûr encore de la réalité de votre âme :

Namque tuae Mentis semper tibi conscius esses.
Tu tibi proximus es, quà parte intelligis. Ante
Corpora quam scires an sint, jam te esse sciebas.
Quonam argumento ? Quoniam qui cogitat, ille est.**(615-618).

1. Cp. Wollaston : *Ebauche de la Religion nouvelle*, I, p. 298.
2. Gassendi avait remarqué que ce prétendu principe est souvent démenti par les faits et que les qualités d'un composé peuvent différer de celles des composants : « Nihil repugnat convenire aliquid toti, quod non conveniat partibus ». (*Opera*, II, 345). La discussion à ce sujet est aujourd'hui plus vive que jamais.

* Donc les particules de pain que le sang reçoit dans ses canaux, après qu'elles ont été mangées et digérées, s'en vont-elles vers les pieds, elles manqueront de raison. Atteignent-elles la poitrine et le milieu du corps, où nous avons cru bon de loger le sanctuaire de notre intelligence, elles discuteront alors sur le monde, sur l'origine des choses et sur leur propre condition : les corps sont-ils destinés ou non à la mort ? qu'est-ce qui peut nous donner une vie heureuse ? Elles dicteront les droits du peuple, elles fourniront des lois à l'univers. La faculté que leur refuse la nature jalouse, une position la leur donnera. »

**« En effet, vous auriez toujours conscience de votre intelligence ; c'est

Quelle conformité trouvez-vous entre les fonctions de l'âme et les qualités du corps ? Sans doute pour produire les sensations de la vue, de l'odorat, du goût, du toucher, de l'ouïe, il ne faut qu'un mouvement, un choc, une situation, des traits invisibles. Mais l'âme trouve en elle-même autre chose : une foule de pensées qui ne sont nullement relatives à des êtres matériels, l'idée du bien et du vrai, l'amour de la vertu, le désir de la liberté ; voilà ce qu'on ne saurait ramener au mouvement, à la figure, à la situation, c'est-à-dire aux trois modes seulement que puisse revêtir la substance étendue.

Mais voici le grand argument des matérialistes, l'union étroite, indissoluble, de l'âme et du corps. L'âme est soumise aux sens : elle ne connaît rien que par eux ; elle croît et décroît avec le corps ; elle est affectée par ses maux.

Lucr., III, 324-337, 446-476.

Ici Polignac n'est pas bien soutenu par Descartes. Cette partie de la philosophie cartésienne est restée incomplète. Après avoir séparé d'une façon absolue l'âme et le corps, et avoir essayé de démontrer qu'ils sont d'une nature absolument différente, il restait à Descartes de nous expliquer comment en fait l'âme et le corps sont unis par des liens multiples, complexes et mystérieux. Il avait promis d'étudier la question dans la dernière partie de son traité *Du Monde*, mais cette partie manque dans toutes les éditions. Nous devinons facilement que le problème ne laissait pas de l'embarrasser, et qu'il n'avait qu'un seul recours, l'intervention divine, qu'à regarder cette union de l'âme et du corps comme un véritable miracle, un miracle continué. Nous le verrons une autre fois, lui, ce mécaniste intransigeant, acculé à invoquer le miracle dans la question des animaux-machines. Toutes ces difficultés viennent de l'opposition conçue par Descartes entre la pensée et l'étendue, qui pour lui diffèrent *toto genere*.

Polignac s'en tient à constater que les arguments des matérialistes prouvent ce que personne ne conteste, l'union de l'âme et du corps ; mais que la nature du corps et de l'âme soit la même, voilà, dit-il, ce qu'ils ne démontrent nullement.

Comme autrefois Platon, il use de la comparaison célèbre de l'âme et du corps avec le musicien et la lyre. L'instrument est nécessaire au musicien, et cependant le musicien et l'instrument ne sont pas la même chose. Cette comparaison est agréablement développée à la manière platonicienne :

---

par la partie qui est douée d'intelligence que vous êtes le plus proche de vous-même. Avant de savoir que les corps existent, vous saviez que vous existiez. En vertu de quel argument ? en vertu du *je pense, donc je suis.* »

...Ast unam Mentisque et Corporis esse
Naturam, non significant. Ita quilibet arte
Strenuus Aoniâ citharam pulsare sonantem
Mobilibus digitis, chordasque animare loquaces,
Et lenocinio blandi modulaminis aures
Demulcere tuas, citharâ sic pendet ab ipsâ,
Non ullos ut possit eâ sine promere cantus.
Nam si rupta silet, si quâ temerata ruinâ est ;
Si chordæ minium tensæ, miniumve remissæ
Amisere tonum, vel si una aut altera desit ;
Si caveam implerunt sordes, hebetantque sonorem :
Ecce manet citharœdus iners, frustraque peritus
Aut nihil aut pravum canit, et nescire videtur.
Ergo artem Museam ipsâ in testudine pones ?
Ac tibi propterea res una putabitur esse
Organum et organicus ? *742-747.

Si le corps a des fonctions purement mécaniques, et qui ne dépendent point de l'âme, il en est de propres à l'âme et qui n'empruntent rien du corps ; et il est des opérations mixtes. L'âme, dans celles-ci, use du corps comme le musicien de la lyre.

Toujours à la suite de Platon, Polignac démontre que l'âme est simple, et qu'elle est une. Elle n'est pas une république, ou tranquille et réglée, ou déchirée par les séditions.

Il rejette en passant la théorie de Lucrèce : deux substances distinguées du corps même, quoique corporelles, sont, l'une répandue dans tous les membres, *anima*, l'autre intelligente et supérieure à la première, *animus*. L'*animus* agit sur l'*anima*, et l'*anima* sur le corps ; un dernier élément, plus subtil que les autres, secret et inaccessible, *l'âme de notre âme*, rallie les autres et les réunit[1].

L'âme est donc un être simple, uni à un corps divisible, mais

---

1. V. Patin : *Étude sur la Poésie latine*, I, p. 128 ; Lucr. III, 276.

---

*« Mais cela ne veut pas dire que la nature de l'âme et du corps soit la même. Un homme instruit dans l'art de l'Aonie et habile à toucher de ses doigts la cithare sonore et de charmer les oreilles par l'attrait d'une douce mélodie, dépendra si étroitement de la cithare, qu'il ne pourra sans elle faire sortir le moindre son ; que brisée elle ne laisse plus entendre aucun son, qu'elle soit faussée par quelque chute, ses cordes trop tendues ou trop relâchées ont-elles perdu le ton, ou bien en manque-t-il une ou deux, des corps étrangers remplissent-ils sa cavité et émoussent-ils sa sonorité, — le musicien alors reste là, privé de tous moyens ; il a beau être habile, il ne fait entendre aucun chant, ou ce chant est faux ; il est comme un ignorant. Placerez-vous donc l'art de la musique dans la coque elle-même de la cithare ? Et regarderez-vous comme une seule et même chose l'instrument et l'instrumentiste ? »

capable de vivre séparé de toute portion de matière. « L'âme ne croît pas dans les enfants à mesure que les organes se développent. Dès l'origine, elle est tout ce qu'elle doit être » :

> Haud igitur crescit pueris quibus organa crescunt.
> Nam quanta esse potest, vel primà ab origine tanta est.
> 972-973.

La conséquence de cette affirmation est que l'âme pense toujours. Dans la question plus générale de l'union de l'âme et du corps, c'est encore un problème qui était vivement discuté autour de Polignac. Les sensualistes rejetaient cette opinion comme contraire à leur théorie, et aussi comme absurde. Locke raille vivement les cartésiens : « Il faut que ces gens là ayent la vue bien perçante pour voir certainement que je pense, lorsque je ne saurais le voir moi-même... et ce qu'il y a de plus admirable, des mêmes yeux qu'ils pénètrent en moi ce que je n'y saurais voir moi-même, ils voient que les chiens et les éléphants ne pensent point, quoique ces animaux en donnent toutes les démonstrations imaginables, excepté qu'ils ne le disent pas eux-mêmes »[1].

En effet, les partisans décidés de Descartes, tel de La Forge, avaient admis comme un dogme que l'âme pense toujours, sans restriction aucune : la pensée étant inhérente à l'âme, comme l'étendue à la matière, il n'y aurait pas d'âme, s'il n'y avait plus de pensée, comme il n'y aurait pas de matière, s'il n'y avait plus d'étendue[2]. La logique pure a de ces exigences ! Mais Descartes lui-même n'avait pas été si absolu, ou du moins, pressé de questions, il avait opéré une sage retraite ; il ne veut pas dire, explique-t-il, qu'il y ait toujours en nous des connaissances actuelles ; ce sont des puissances qui peuvent ne point passer à l'acte : « Je n'ai jamais entendu que de telles idées fussent actuelles... L'enfant a des idées en puissance, comme les personnes adultes les ont quand elles n'y pensent pas »[3]. Sur ce point, Polignac lui non plus n'est pas très affirmatif ; il semble s'être rangé du côté de la prudence, avec Descartes.

Il a pris plus catégoriquement parti contre l'objection à la fois modeste et dangereuse de Spinosa et de Locke ; la matière, disaient-ils, ne nous est pas assez connue pour embrasser toute l'étendue de sa puissance, pour en fixer les bornes, décider ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas ; pourquoi la réduire à l'étendue et ne pas lui donner l'intelligence ?

---

1. *Essai sur l'Entendement humain*, II, 1. Voltaire reprendra ces railleries de Locke et sa verve se donnera beau jeu.

2. V. de La Forge : *Traitté de l'Esprit de l'Homme*, ch. VI.

3. *Lettres*, X, 70.

Quis enim tantum sibi sumat, ut ipse
Cum se se ignoret, singillatimque per omnia
Incerto soleat titubans prorepere gressu,
Anteferatque manum, et baculo quasi singula tangat,
Collidi in tenebris metuens, aut luce malignâ ;
Fundamenta tamen rerum omnium, et ultima quæque
Visa sibi velit obtutu penetralia firmo ?
Quidni materies, cui dotem adscribimus unam,
Ut triplici protensa modo concreverit, hanc vim
Possideat quoque, uti velit atque intelligat ? *1014-1023.

Polignac appelle à son secours la dialectique, et il pose en ces termes la majeure d'un formidable épichérème :

Quidquid Naturæ est, ac vere constituit rem,
Hoc sine res non esse potest, aut Mente videri...
Qui vero modus est, ut adesse, ita abesse vicissim
Usque potest ; res esse valet cernique sine illo :
Sed sine re non esse potest, aut Mente videri. **1057-1065.

Toute qualité propre à l'essence d'un être lui appartient si intimement, que sans elle il ne peut exister ni même s'offrir à l'esprit. Tout ce qui n'est que mode peut être ou n'être pas joint à la substance qu'il modifie. — Or il n'est point d'abstraction qui puisse jamais séparer l'idée de l'étendue de celle du corps. — L'étendue est donc l'essence de la matière ; c'est un attribut inséparable et primitif. — Par conséquent, si l'on doit regarder l'âme comme une qualité de la matière, l'âme est une modification, une qualité de l'étendue, et dès lors en appelle nécessairement l'idée, comme une branche présente celle de la tige. — Or il n'est pas une fonction de l'âme qui nous apparaisse comme quelque chose d'étendu, ni la perception, ni le jugement, ni le raisonnement, ni la volonté. — Donc la pensée n'est pas un mode de la matière ; l'essence de la

* « Quand l'homme s'ignore lui-même et qu'il est réduit à se glisser d'objet en objet en titubant dans sa marche incertaine, et à toucher chaque chose de son bâton, craignant de se cogner dans les ténèbres ou dans un faux-jour trompeur, qui donc serait assez présomptueux pour vouloir fixer d'un œil sûr les principes fondamentaux des choses, et pénétrer jusqu'à leur dernier sanctuaire ? La matière, que nous avons dotée de la seule et unique étendue avec ses trois dimensions, pourquoi ne posséderait-elle pas aussi la faculté de vouloir et de comprendre ? »

** « Toute qualité propre à la nature d'une chose et qui est vraiment constitutive de cette chose, est telle que cette chose ne peut être, ni même être conçue sans cette qualité... Tout ce qui est mode au contraire peut être ou n'être pas joint à cette chose ; celle-ci peut exister et être comprise sans lui ; mais sans la chose, lui, le mode, ne peut exister ni être conçu. »

matière n'est pas de pouvoir être en même temps étendue et pensante. Ce sont les attributs de deux substances réellement distinctes, essentiellement opposées, l'une toujours passive, l'autre toujours agissante, l'une divisible, l'autre simple et indissoluble.

Il est à peu près sûr que, pour écrire ces pages didactiques, Polignac a suivi de La Forge dans son *Traitté de l'Esprit de l'Homme* (1666), ouvrage qui fut longtemps lu et qui était dans toutes les bibliothèques. On peut voir au ch. III comment de La Forge prouve que tout ce qui pense est immatériel, et que la pensée et l'étendue ne peuvent pas être en même temps propriétés de la matière. Homfroi Ditton lui aussi a dû être utile à Polignac. La traduction de son livre *la Religion chrétienne démontrée par la Résurrection de N. S. Jésus Christ* parut en 1739. Le Supplément « contre les Déistes qui imaginent l'âme matérielle et la matière capable de penser », renferme des idées exactement conformes à celles de Polignac sur la séparation absolue de l'esprit et de la matière ; et l'auteur part de cette dualité irréductible pour réfuter le spinosisme [1].

Ajoutez que l'homme possède en lui le sentiment de la liberté. Lucrèce ne nie pas la liberté, mais il l'attribue à la déclinaison imaginaire des atomes ; c'est une absurdité. La liberté ne peut être l'attribut d'aucune portion de matière. Supposer une âme libre et matérielle est une contradiction. Et comment regarder comme libre un être qui doit, après une courte apparition, rentrer dans le néant ?

LUCR. II, 252 et suiv.

Mais il faut une solution à la question de l'union de l'âme et du corps ; et Polignac, tout en cherchant à éclairer la nature de l'âme, n'a pas encore donné de conclusion. Que pouvait-elle être, sinon celle de Descartes, ou mieux celles de Geulincx, l'inventeur des Causes Occasionnelles[2], et de Malebranche, qui avait porté une grande partie de ses efforts à éclairer cette partie de la philosophie cartésienne ? Il rencontrait aussi l'aide de dom Lamy, dont on lisait alors les *Premiers Elémens des Sciences, ou Entrée aux Connoissances utiles, en divers entretiens* (1706). Le sixième et le septième Entretien ont passé dans les beaux vers de l'*Anti-Lucrèce*. L'alliance de l'âme et du corps, cette association disparate et incohérente, disait Lucrèce, d'une substance mortelle et d'une substance immortelle, on doit l'attribuer à une divinité ; en effet, notre esprit commande au corps, il lui dicte toutes ses volontés, et ce corps il ne le connaît pas. La machine qui m'est soumise ignore ce que j'ordonne, et moi je ne sais pas comment elle exécute mes ordres. J'en conclus naturellement que nous disposons d'un corps

LUCR. III, 800-807.

1. V. S. XIII « de ce qu'il y a dans le monde de l'intelligence et que la matière est incapable de penser, il s'ensuit encore que Dieu ou l'Intelligence souveraine n'est point l'Univers ou le grand Tout, comme le Spinosisme le pense ».
2. *Annotata ad R. Cartesii Principia*, 1690-1691.

dont une divinité tient pour nous les rênes ; cette alliance de l'âme et du corps ne peut être que l'œuvre de la divinité ; elle seule était capable de réduire l'opposition de ces deux êtres ; et Polignac agrandit sa conclusion *ad majorem Dei gloriam* :

Hoc Numen, Quinti, Mentem cum corpore junxit :
Quæ nullâ per se poterant ratione ligari :
Fœderis et sequimur leges, quas fœderis auctor
Instituit ; geminis hominem constare jubendo
Naturis : ut Mens per se discernere Verum,
Per sensus res corporeas apprendere posset,
Et capite ex utroque suum Mundique parentem.* 1369-1375

Nous reconnaissons là les Causes Occasionnelles qu'on trouve très synthétiquement définies par Fontenelle dans l'*Eloge de Malebranche* : « La preuve de la spiritualité de l'Ame apportée par M. Descartes le conduit nécessairement à croire que les pensées de l'âme ne peuvent être causes Physiques des mouvements du corps, ni les mouvements du corps causes Physiques des pensées de l'âme, que seulement ils sont causes occasionnelles, et que Dieu seul est la Cause réelle et Physique déterminée à agir par ces causes occasionnelles »(1).

Mais, dit Leibniz, c'est un artifice ; et il apporte sa théorie de l'Harmonie Préétablie, ou « Hypothèse des accords ». Polignac s'en est tenu ici aux causes occasionnelles de Malebranche, et en vérité cette théorie ne vaut ni plus ni moins que celle de Leibniz. Comme le disait fort bien à Leibniz lui-même M. Foucher, elles ne sont pas plus claires l'une que l'autre. Elles sont l'une et l'autre un miracle du *Deus ex machina* : « Ces opinions sont faites exprès, et ces systèmes venant après coup n'ont été faits que pour sauver certains principes »(2). Le cartésianisme en devait forcément arriver là. Après avoir séparé l'âme du corps, il faut bien admettre une apparence d'union ; cette union ne pourra être que la correspondance de deux développements parallèles. « C'est bien ainsi que les successeurs de Descartes l'ont compris, et pour ne parler que des plus

1. *Œuvres*, 1742, t. v.
2. *Recueil de Diverses Pieces*, II, p. 379-392. Simon Foucher, chanoine de Dijon, fut surnommé le « restaurateur de la philosophie académique ».

* « La divinité, Quintius, a uni l'intelligence et le corps, qui sans son intervention ne pouvaient être liés en aucune manière ; et nous obéissons aux lois du traité qu'a établies l'auteur de ce traité : il a fait de l'homme un composé de deux substances, afin que l'âme par elle-même pût discerner la vérité, par les sens percevoir les objets corporels, et par ces deux sources connaître son auteur et celui du monde. »

grands, les Causes Occasionnelles de Malebranche, le Parallélisme de Spinosa, l'Harmonie Préétablie de Leibniz ont été suscités par le problème des rapports de l'âme et du corps, tel que Descartes l'avait posé »(1).

Dans ce domaine encore, le Ve livre de l'*Anti-Lucrèce* est comme le testament de deux ou trois générations. On donne alors trop d'importance à la logique ; Bayle disait : à la chicanerie scolastique ; on cherche si des termes comme ceux-ci, « substance corporelle qui pense » n'impliquent pas contradiction ; on discute fièrement, à perte d'haleine, sans se demander si nous savons ce que c'est qu'une substance, que la corporéité et que la pensée(2).

Mais déjà aux paroles du contradicteur de Leibniz nous sentons que le temps n'est pas loin où l'on estimera que ces questions dépassent notre intelligence, ou du moins que les tours d'adresse de la dialectique ne mènent à rien, et que, dans ce domaine obscur comme ailleurs, seule l'expérience peut prétendre à quelques résultats. « Il a plu au Créateur d'unir deux substances que nous connaissons par le nom d'Esprit et de Corps. Il ne paraît pas que nous puissions jamais pénétrer le mystère de cette union. Nous travaillons plutôt à nous le rendre chaque jour plus impénétrable. Car au lieu de chercher à connaître les rapports qu'il pourrait y avoir entre l'Etre pensant et la portion de matière qui lui est appropriée, unique moyen de découvrir en quoi consiste le commerce qui est entre eux, nous nions absolument qu'il y ait rien de commun entre l'Esprit et le Corps »(3). Ainsi parle un « philosophe », et tous les autres sont du même avis. L'esprit dégagé de la matière pourrait-il sentir, penser, raisonner, vouloir ? Nous n'en savons rien ; il faudrait avoir passé par cet état. Faute de cette expérience que nous ne ferons jamais, nous n'avons pas la moindre notion de l'être pensant séparé du corps. « Peut-être, insinue Maupertuis, l'âme et la matière ne sont-elles que des propriétés ; elles peuvent appartenir toutes deux à un sujet dont l'essence propre nous est inconnue »(4). Changeons donc de méthode ; accumulons les observations sur les rapports du physique et du moral ; à la dialectique faisons succéder l'observation et l'expérience.

*
* *

A la question de l'âme est sans doute unie celle de l'intelligence des Bêtes. Pourtant nous sommes un peu surpris de trouver dans l'*Anti-Lucrèce* un livre tout entier qui traite *de Belluis*, de la nature

1. O. Hamelin, *le Systeme de Descartes*, ch. XVII et XVIII.
2. Sur les doutes émis touchant l'efficacité de la logique pure dans ces questions v. *Elementa Philosophiæ theoreticæ*, de Franc. Budde (Hall, 1703, in-8°) et le compte-rendu des *Nouv. de la Rép. des Lettres*, février 1704.
3. Robinet, *de la Nature*, 2e partie, p. 197.
4. *Système de la Nature*, Œuvres, t. II, p. 178.

des Bêtes. Mais pour deux raisons il n'en pouvait guère être autrement : jamais encore cette question n'avait tellement passionné les esprits ; — et elle était alors regardée comme d'une importance capitale pour le triomphe ou la défaite du spiritualisme.

Au XVIe siècle les philosophes et les moralistes avaient été à peu près d'accord pour avantager les animaux au détriment de l'homme ; plus ou moins teintés de scepticisme, Rorarius, Laurent Valla, Campanella, Etienne Pasquier, Montaigne, Charron et Gassendi, leur héritier au XVIIe siècle, tous goûtaient une joie maligne à humilier notre raison. Mais appuyée sur des faits plus ou moins exacts, souvent empruntés à l'antiquité, à Pline le Naturaliste, à Plutarque, à Philon ou à Elien, leur opinion était plus satirique que scientifique.

Seul Gomez Pereira, dans son *Antoniana Margarita* (1554), ressuscite et développe une vieille idée, qu'on trouvait, paraît-il, chez Diogène le Cynique, chez Sénèque et chez Saint-Augustin[1], et il se prononce clairement pour l'automatisme des bêtes[2]. Descartes s'empare à son tour de cette théorie, qui s'adapte à son mécanisme, il l'affirme avec force, il la marque à l'empreinte de son génie :

Il sut avec adresse en usurper l'honneur,
Quoiqu'au fond il ne fût que simple imitateur
Et même écrivain plagiaire
D'un certain charlatan, Médecin Espagnol,
Philosophe visionnaire
Dont le cerveau brûlé s'égara dans son vol[3].

De même que ses autres idées sont contestées ou applaudies avec passion, de même la question des animaux-machines soulève les discussions les plus vives ; les esprits s'échauffent, les écrits sont nombreux, les opinions sont multiples, contradictoires, souvent compliquées et obscures ; une bataille est déchaînée qui va durer plus d'un siècle et demi.

Descartes est suivi par un grand nombre de philosophes. Chanet soutient en faveur des animaux-machines et contre Cureau de La Chambre une polémique active, mais sans verve ni gaieté[4]. Antoine Legrand se donne beaucoup de mal pour tout expliquer par le jeu des esprits-animaux, les faits et gestes du renard ou le dressage des bêtes[5]. Il est raillé par Homfroi Ditton[6]. — Darmanson n'y

---

1. Bayle, *Dict.*, art. *Pereira*.
2. V. p. 7-63. « La bête reçoit par les oreilles le son de notre voix et l'impression produite la met en mouvement, toute dénuée qu'elle est de sensibilité. »
3. Marfouace de Beaumont : *Apologie des Bestes*, 1739.
4. Chanet : *Considérations sur Charron*, 1643. — de La Chambre : *des Caractères des Passions*, 1640. — Chanet : *de l'Instinct et de la Connoissance des Animaux*, 1646. — de La Chambre : *Traité de la connoissance des Animaux*, 1647.
5. *Dissertatio de Carentia sensus et cognitionis in Brutis*, 1679, v. ch. 42.
6. *La Religion chrétienne démontrée*, 1729, p. 481-489.

va pas par quatre chemins ; il prétend démontrer l'erreur et le double danger de l'opinion commune qui admet une âme dans les Bêtes ; et ce danger est terrible : si la bête est capable de connaissance et de passion, il n'y a point de Dieu : si l'âme de la bête est mortelle, la nôtre n'est pas immortelle[1]. De toute évidence Polignac s'est plusieurs fois servi du livre de Darmanson. A. Dilly compose un *Traitté de l'Ame ou la Connoissance des Bêtes* (1676), « où, dit-il, après avoir démontré la spiritualité de l'âme de l'homme, l'on explique par la seule machine les actions les plus surprenantes des animaux selon les préceptes de Descartes »[2]. — Régis, tout en ne donnant l'automatisme que comme une hypothèse commode, apporte un soin méticuleux pour rendre compte par le mécanisme de la fuite du lièvre et de la poursuite du chien. Il invoque à l'appui de la théorie cartésienne les exemples si souvent repris dans la suite des machines hydrauliques et des tuyaux d'orgue[3]. — Selon Arnauld « l'art de Dieu paraît plus merveilleux si tout dans les bêtes se fait par ressort »[4]. — Le P. André Martin (*Philosophia moralis Christiana*, 1653), Arnold Geulincx (*Brutum Cartesianum*, 1688), le P. Poisson (*Elucidationes physicæ in Cartesii mechanicam et musicam*, 1701), Géraud de Cordemoy (*Lettre au P. Cossard pour lui montrer que le système de Descartes et son opinion touchant les bestes n'ont rien de dangereux*, 1688), sont encore des défenseurs des animaux-machines. Malebranche les domine de son autorité et de son grand renom, et on rapporte de lui comme d'Arnauld des boutades cruelles à l'égard des bêtes « qui ne sentent pas »[5]. Enfin Louis Racine est le poète de l'automatisme :

> Je soutiens que semblable à ce morceau de bois,
> Dût ma comparaison vous paraître insensée,
> Jamais un animal ne forme une pensée :
> Que le seul cours du sang pousse, agite son corps,
> Sans qu'une âme préside au jeu de ses ressorts...

Ce chien, ma raison

> Sans pitié le déclare automate insensible,
> Machine inanimée, aveugle dans ses pas :
> Feignant des passions qu'elle n'éprouve pas,
> Déchirant sans colère et criant sans se plaindre,
> Me flattant sans m'aimer, me fuyant sans me craindre,
> Entraînée à l'objet qu'elle suit sans le voir,
> Faisant mes volontés sans jamais les savoir[6].

---

1. *La Bête transformée en Machine*. Rendant compte de cet ouvrage Bayle se moque un peu des Cartésiens. *Rep. des Lettres*, mars 1684.
2. V. ch. 15, 16 et 21.
3. *Cours de Philosophie*, 1690, t. II, avertissement du livre VII ; et *Nouveaux Mémoires pour servir à la Vie de M. Descartes*, t. 1, l. 7.
4. Lettre 468,
5. V. F. Bouillier: *Hist. de la philosophie cartésienne*, I, p. 155.
6. *Premiere épître à Mme la Duchesse de Noailles sur l'Ame des Bêtes*. Œuvres, t. VI On peut aussi lire les deux épîtres de Racine à la duchesse de Noailles dans les *Mémoires de Littérature et d'Histoire* par le P. Desmolets, t. VI, p. 73 et suiv.

Mais Descartes a des contradicteurs aussi zélés que ses partisans. Ils se divisent en deux groupes, ceux qui plus ou moins généreusement accordent aux animaux une âme spirituelle, — et les péripatéticiens, qui sont restés fidèles aux formes substantielles d'Aristote.

Sennert soutient que l'âme des bêtes est de même nature que celle de l'homme, mais que, par sa seule volonté, Dieu met entre l'une et l'autre la différence de la vie éternelle et de la mort[1]. Plus tard un certain Hildrop va plus loin encore ; il essaie de prouver, à l'aide de la Bible, que l'âme des bêtes garde une certaine activité après sa séparation d'avec le corps, que Dieu a ménagé un endroit pour recevoir toutes ces âmes, que les bêtes doivent avoir part aux heureux effets de la Nouvelle Alliance, et qu'elles seront rétablies avec l'homme dans leur premier état d'innocence[2]. Cureau de La Chambre, le contradicteur de Chanet, croit les bêtes capables d'idées confuses, particulières et bornées ; il va jusqu'à leur accorder une sorte de langage articulé ; il leur reconnaît une âme immatérielle[3]. Boullier, plus parcimonieux, attribue aux bêtes une âme immatérielle, mais essentiellement différente de celle de l'homme ; elle n'est qu'un principe actif et sensitif, capable de connaître et de penser, mais privé de la faculté qui s'étend jusqu'à la réflexion, au jugement, au raisonnement, au choix libre, à l'idée du Bien et de Dieu[4]. De La Grange estime aussi que les bêtes peuvent avoir une âme, être douées de pensée, bien qu'elles ne raisonnent pas et ne parlent pas[5]. Sbaragli essaie de démontrer contre Descartes que les animaux ont une âme sensitive[6]. Homfroi Ditton admet que les bêtes ont une âme immatérielle, individuelle, et spécifiquement distincte pour chacune[7]. Thomas Willis reconnaît chez les animaux une âme corporelle et sensitive tout à la fois, une âme étendue et divisible, qui peut s'accroître et diminuer, et qui enfin s'évapore et s'éteint[8]. Cette opinion ressemble assez bien à celle de Gassendi, ingénieusement commentée par son disciple La Fontaine. (*Fables*, X, 1).

Il semble à Leibniz que « l'opinion de ceux qui transforment ou dégradent les bêtes en pures machines, quoiqu'elle semble possible, est hors d'apparence et même contre l'ordre des choses »[9]. L'Anglais Ray s'exprime dans les mêmes termes, et il accorde aux bêtes une âme qui peut être anéantie à la mort[10]. Claude Perrault[11],

---

1. V. Guer, *Hist. critique de l'Ame des Bêtes*, 2e partie, p. 169-189, et Bayle, *Dict.*, art. Sennert.
2. *Pensées libres sur la création des Brutes*, v. Guer, p. 186
3. *Traité de la Connoissance des Animaux*, 1640.
4. *Essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes*, 1728.
5. *Les Principes de la Philosophie contre les nouveaux Philosophes*, 1675.
6. *Entelechia, seu anima sensitiva brutorum demonstrata contra Cartesium*.
7. *La Religion Chrétienne démontrée*, 1729. Supplément, VII.
8. *de Anima Brutorum*, 1672.
9. *Recueil de diverses pièces*, II. p. 369.
10. *L'Existence et la Sagesse de Dieu manifestée dans les Œuvres de la Création*, 1714, p. 53-54.
11. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux*, 1671-1676.

Stahl[1], Fontenelle[2], Fénelon[3], Bayle se prononcent contre l'automatisme. Le P. G. Daniel se moque de Descartes dans son fantaisiste *Voyage du Monde de Descartes* (1690), qui eut une grande vogue et fut souvent réédité. La 5e partie de cet ouvrage et la *Suite du Voyage du Monde de Descartes* sont dirigées contre l'automatisme et ne manquent pas de verve et d'esprit[4].

Les péripatéticiens ont adopté le système des Formes Substantielles. Aristote entendait par là un certain principe actif qui établit un corps dans un certain état et qui le distingue essentiellement des autres. Ce qui constitue la forme substantielle des bêtes est une substance matérielle qui n'est point matière, une substance mitoyenne entre l'esprit et la matière ; et par là du même coup l'âme des bêtes est capable de connaissance et de sentiment, mais elle ne peut raisonner, ni réfléchir, ni se décider librement, parce que c'est une substance matérielle. Legendre, dans son *Traité de l'Opinion* (1733), soutenait la doctrine péripatéticienne ; le P. Pardies avait fait de même dans son livre *de la Connoissance des Bêtes* (1672). Mais le P. Daniel et Dilly accusent Pardies de prévarication et d'être cartésien dans l'âme. Bossuet se rapproche des péripatéticiens, car il donne aux animaux une âme qui ne serait pas un esprit, étant sans intelligence et incapable de posséder Dieu, et qui ne serait pas un corps, étant sans étendue en longueur, largeur et profondeur[5]. Mais il sera toujours difficile à la raison d'accepter une matière qui ne soit pas matérielle, et un esprit qui ne soit pas immatériel ; et là encore nous sommes forcés de nous payer de mots.

Si nous laissons de côté le sentiment populaire, qui se contente d'un vain mot, l'instinct, sans le définir, parce qu'alors naîtraient des difficultés de toutes sortes, et si nous négligeons plusieurs opinions singulières, plus curieuses que raisonnables[6], voilà les trois hypothèses auxquelles peut se ramener tout ce qui fut écrit sur l'âme des bêtes au siècle de Louis XIV.

Le Cardinal de Polignac ne devait donc pas rester indifférent à une question qui passionnait à ce point les esprits de son temps, « un des plus profonds abîmes sur quoi notre raison se puisse exercer », disait Bayle[7]. Mais il avait encore un autre mo-

---

1. *Theoria medica vera. Disquisitio de mecanismi et de organismi diversitate*, 1708.
2. *Œuvres*, 1742, t. 1, p. 31.
3. *Dialogues des Morts*, 1712. Dial. entre Aristote et Descartes.
4. V. *Hist. des Ouvrages des Savants*, avril 1691.
5. *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, 1722.
6. Pour Cardan, l'âme humaine, s'unissant à des organes propres à la recevoir, éclaire notre corps en dedans ; mais l'âme des bêtes, rencontrant un obstacle de la part de leur corps, cette âme ne fait que rayonner autour d'elles et n'éclaire leur corps que par le dehors. — L'abbé de Villars imagine une infinité d'esprits, salamandres, sylphes, gnomes et ondins répandus parmi les éléments, le feu, l'air, la terre et l'eau; ils animent les bêtes pour l'utitité et pour l'ornement de l'univers. (*Le Comte de Cabalis*, 1700). — Selon le P. Bougeant, les Bêtes sont animées par des Démons et des Anges rebelles, qui subissent en elles des châtiments mérités. (*Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1739).
7. *Dict.*, art. Barbe.

bile plus fort d'écrire tout un chant sur la nature des bêtes. Champion déclaré du spiritualisme, il veut répondre à ceux qui, pour défendre le matérialisme, attachent aux bêtes une âme pensante, bien que matérielle. Voici quel est le raisonnement des incrédules : Les bêtes ont une âme capable de sentiment et de mémoire ; nées libres, elles se meuvent volontairement ; cette âme n'est pas d'essence différente de la nôtre ; mais elle est enchaînée à des organes moins bien fabriqués ; — or il n'est pas douteux que l'âme des animaux ne soit matérielle, et qu'elle ne disparaisse à la dissolution des organes ; — donc celle de l'homme est destructible elle aussi.

Très franchement Polignac rejette tout compromis, toute matière qui n'est pas matière, et qui devient esprit sans être esprit. Il ne taillera pas non plus aux animaux leur part, il ne leur attribuera pas quelques-unes de nos facultés pour leur refuser les autres ; il ne séparera pas les sensations de l'intelligence :

Horum si quaedam brutis animantibus, imo
Unum si tribuas, mentem largiris eandem
Naturà ac nostram, generis licet inferioris,
Et quasi plebeiam, dum nostra fruetur honore.
Patricio, quod se majoribus implicat ausis,
Aut melius structis operatur in artubus : aufers
Partem operum, non partem animi : simul organa forsan
Accusas modicis duntaxat idonea rebus,
Atque ad praecelsas minus inservire parata.
Sic homo bellua erit praestantior : ipsa vicissim
Bellua vilis homo. . (*990-1000).

A plus forte raison ne se paiera-t-il pas d'un mot, l'Instinct, pour avoir réponse à tout :

Haec, precor, indoctae plebi stupidaeque relinquas...
Instinctûs igitur quid nani nomine signas ?
Mentem aliquam, nec-ne ? At si nullam machina tantum
Eximia est : si quam, bruti-ne in corpore agentem,
An bruto externam ? (**1149-1158).

(*) « En attribuant aux animaux certaines de ces facultés, en ne leur en attribuant même qu'une seule, vous leur accordez une âme semblable à la nôtre, bien qu'elle soit d'une espèce inférieure, une âme en quelque sorte roturière, tandis que la nôtre jouit des droits de la noblesse, parce qu'elle peut se mêler de plus grandes choses, et qu'elle agit sur des membres d'une structure meilleure. Vous enlevez aux animaux une part des opérations de l'âme, vous ne leur enlevez pas l'âme. Peut-être aussi n'accusez-vous que leurs organes, qui ne peuvent s'occuper que de fonctions modestes, et qui sont moins préparés à se plier à de plus élevées. Ainsi l'homme sera une bête supérieure, et l'animal à son tour sera un homme rabaissé. »

(**) Laissez cela, je vous prie, à la foule ignorante et stupide.. Que

Il faut donc choisir : ou l'animal a une âme, qui n'est pas d'une autre nature que celle de l'homme : — ou il n'a pas d'âme, il n'est plus qu'une machine, un automate.

La question étant ainsi posée, Polignac hésite un instant, et ceux qui le connaissaient, comme de Mairan[1], nous ont dit que, tout cartésien qu'il fût, il n'avait jamais été bien décidé sur ce point. Pour lui, les deux hypothèses sont également admissibles, parce qu'en vérité nous ignorons ce qu'est l'animal ; le monde des bêtes nous est fermé ; arrêtés par une écorce impénétrable, nous apercevons le dehors des actions merveilleuses accomplies par les animaux ; nous n'en découvrons ni la nature, ni le principe secret. Peut-être les bêtes ont-elles une âme, peut-être n'en ont-elles pas :

Forte est ; haud ipse negabo :
Namque vetat Ratio, nisi clare falsa negari.
Forte etiam non est. Video, tu protinus inquis.
Gesta vides, fateor : gestorum cernere causam
Non potes. (345-349).

La conséquence de notre ignorance est double : 1° Des bêtes, que nous ne connaissons pas, nous ne pouvons rien tirer touchant notre nature, que nous connaissons infiniment mieux ; du moins Polignac l'affirme, en bon cartésien. Juger du plus connu à l'aide du moins connu est un raisonnement absurde ; la bête ne peut éclairer l'homme. « Pourquoi prendrait-on pour principe dans le raisonnement, avait dit Abbadie, la chose du monde la plus obscure et la plus généralement ignorée, qui est l'état intérieur des bêtes ? »[2]. 2° Tout être qui pense étant incorporel, la comparaison de l'homme à la bête ne produira que ce dilemne : ou les bêtes pensent, ou elles ne pensent pas. Si elles pensent, leur âme est

1. *Eloge du Cardinal de Polignac.* L'illustre Réaumur était dans le même état d'esprit : « Refuserons-nous toute intelligence aux Insectes ? Les reduirons-nous au simple état de machine ? C'est là la grande question de l'âme des Bêtes, agitée tant de fois depuis M. Descartes, et par rapport de laquelle tout a été dit dès qu'elle a commencé d'être agitée. Tout ce qui a dû résulter des disputes qu'elle a fait naître, c'est que les deux sentiments opposés ne soutiennent rien que de très possible, mais qu'il est impossible de démontrer quel est le vrai ». *Mémoire sur l'Histoire naturelle des Insectes*, t. I, p. 22, cité par Boullier.

2. Ed. 1705, t. I, p. 31.

voulez-vous désigner par ce mot, l'instinct ? Est-il une âme ou non ? S'il n'est pas une âme, la bête n'est qu'une machine remarquable. S'il est une âme, agit-elle dans le corps de l'animal, ou lui est-elle extérieure ? »

*« Peut-être la bête a-t-elle une âme ; je ne dis pas non ; la raison ne permet de nier que ce qui est évidemment faux. Peut-être n'a-t-elle pas d'âme. — Je la vois, cette âme, dites-vous aussitôt. — Vous voyez des actions, mais vous ne pouvez pas distinguer la cause de ces actions. »

spirituelle ; si elles ne pensent point, on n'en peut rien inférer contre l'homme, qui pense certainement.

Des deux hypothèses possibles et également légitimes, il reste à choisir celle qui souffre le moins d'objections, qui soulève le moins de questions difficiles, en un mot celle qui est la plus simple et la plus commode[1].

Accordez une âme à la brute, et les objections se lèvent en foule. D'abord pourquoi ne pas donner aussi une âme aux plantes ? La sensitive, la vigne, le lierre ont des bras et des mains qui opèrent des merveilles. Pourquoi ne pas l'étendre aux corps réputés matériels, à l'aimant, à l'ambre ?

> Hæc si more tuo expendis, vestigia Mentis
> Ejusdem quâ bruta tibi pollere videntur,
> In plantis, in fossilibus passim obvia cernes
> Observans ; leviora quidem, Mentisque minoris :
> Sed plus atque minus non dividit (ipse docebas)
> Naturam rerum, mage quæ perfecta minusve
> Esse potest, quamvis eadem uniusque tenoris. (507-513).

De plus, il existe dans la conduite des bêtes une flagrante contradiction ; elles sont à la fois très inférieures aux hommes sous certains regards, et en d'autres points elles paraissent infiniment au-dessus d'eux ; elles fournissent des traits singuliers d'art et de génie, et des exemples frappants de stupidité. Le fait de leur accorder une âme ne peut résoudre cette contradiction, il ne saurait que l'accentuer.

Autre chose encore : si les animaux ont une âme comme nous, de quel droit les asservissons-nous à nos besoins et à nos caprices ?

> Et tua fraternâ convivia cæde parantur ?
> Dic age, non pudor est miserorum sanguine vesci !
> (1200-1201).

1 C'est aussi l'attitude de Régis, dont le *Système de Philosophie* (1690) a servi sans doute aux études de Polignac.

* « En raisonnant à votre façon, ces traces d'intelligence que vous voyez dans les bêtes, en y regardant bien, vous devez les observer dans les plantes et aussi dans les minéraux ; moins caractérisés, en vérité, et dénonçant moins d'intelligence ; mais le plus ou le moins, vous le disiez vous-même, n'est pas une différence essentielle dans la nature de ces choses, qui peut être arrivée à un degré plus ou moins élevé, tout en suivant un seul et même cours. »

** « Pourquoi tirez-vous vos aliments du meurtre de vos frères ? Allons, dites, n'avez-vous pas de honte de vous nourrir du sang de ces infortunés ? »

« Mon opinion, dit Descartes, n'est pas si cruelle aux animaux qu'elle est favorable aux hommes, puisqu'elle les garantit du soupçon même de crime quand ils mangent et tuent les animaux »[1].

S'ils ont une âme, nous devons vivre comme eux, sans religion et sans inquiétude, bornés aux aliments et aux plaisirs, sans jamais porter nos vœux au-delà de nos besoins ; vrais disciples d'Epicure, ils sont nos modèles et nos maîtres :

O Physici ! O vere sapientes, atque beati !
O Epicureâ dignissima turba palæstrâ ! *1212-1213.

S'ils ont une âme, ils ont droit comme nous à l'immortalité :

Verum est eximiis injuria mentibus atrox
Corporeas quod ais, vel dum ipsas numine quodam
Divinâque aurâ et monitis cœlestibus imples :
Nec minus immani leto quam corpora damnas.
Ostensum est liquido rem quæ cognoscit et optat,
Esse individuam ; atque adeo non posse resolvi :
Ergo immortalem. Quanto manifestius illam,
Quæ non conjiciens tantum, sed lumine certo
Prævidet, ac sequitur sibi commoda, noxia vitat.
Sunt Genii, non sunt Animi, te Judice, molem
Qui brutorum agitant, ac se illo corpore miscent.
**1214-1224.

Allons, il faut choisir ! Adoptez donc le système de Pythagore et des Philosophes de l'Inde, qui dans leurs troupeaux honorent les âmes de leurs ancêtres ; cette opinion, quoique chimérique, n'a rien de ridicule, rien de contraire à la nature de l'âme ; elle ne peut même pas être détruite par les armes de la raison :

1. Première réponse à Morus, *Œuvres*, éd. Cousin, t. X, p. 208.

* « O naturalistes ! ô sages, ô bienheureux ! ô troupe digne de l'école épicurienne ! »

** « En vérité vous commettez à l'égard de ces intelligences remarquables une injustice atroce, en les déclarant corporelles : vous les remplissez d'une sorte de puissance surnaturelle, d'un souffle divin et de pensées célestes ; et au même moment vous ne laissez pas de les condamner à la mort cruelle, tout comme des corps ! Il a été clairement montré qu'une substance, douée de connaissances et de désirs est indivisible, et qu'en conséquence elle est indissoluble, donc immortelle. Combien cela doit être plus vrai de cette intelligence qui ne forme pas seulement des conjectures, mais qu'une lumière certaine éclaire dans ses prévisions, qui va droit à ses intérêts, et évite ce qui lui est nuisible. Ce ne sont point des âmes, à vous prendre comme juge, ce sont des Génies qui mettent en mouvement les brutes, et qui se mêlent à leur corps. »

> Nam licet hæc mera sint deliria, non tamen ipsam
> Offendunt naturam animi, penitusve repugnant :
> Imo nec solà possunt Ratione refelli. (1234-1236).

Mais bien plutôt suivez le système cartésien. Grâce à lui, tout est facile. Les animaux sont des mécaniques plus ou moins compliquées, dans lesquelles circulent les esprits-animaux, « qui sont, nous dit Descartes, comme un vent très subtil ou plutôt comme une flamme très pure et très vive, qui, montant continuellement en grande abondance dans le cœur et le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles, et donne le mouvement à tous les membres »(1). Dans son traité *de l'Homme*, il nous apporte une ingénieuse comparaison empruntée aux grottes et fontaines du Roi. Les esprits-animaux sont l'eau qui remue les machines, dont le cœur est la source, et dont les concavités du cerveau sont les regards : « Les objets extérieurs qui par leur seule présence agissent contre les organes de ses sens et qui par ce moyen déterminent la beste à se mouvoir en plusieurs diverses façons, selon que les parties de son cerveau sont disposées, sont comme des étrangers qui entrent dans quelques-unes des grottes de ces fontaines, causent eux-mêmes, sans y penser, les mouvements qui s'y font en leur présence : car ils n'y peuvent entrer qu'en marchant sur certains quarreaux tellement disposés, que par exemple s'ils approchent d'une Diane qui se baigne, ils la feront cacher dans des roseaux ; et s'ils passent plus outre pour la poursuivre, ils feront venir vers eux un Neptune qui les menacera de son trident... Et enfin quand l'*Ame raisonnable* sera en cette machine, elle y aura son siège principal dans le cerveau, et sera là comme le fontainier qui doit être dans les regars où se vont rendre tous les tuyaux de ces machines, quand il veut exciter ou empêcher ou changer en quelque façon leurs mouvemens »(2). Les animaux sont des machines semblables à l'homme ; mais dans l'homme, le fontainier c'est l'Ame raisonnable, dans la bête, c'est Dieu.

Polignac commence par appliquer cette théorie aux animaux inférieurs :

> Quandoquidem licet, a minimis exordia sumam.
> Ostrea vix pelagi fundo gradiuntur, adhærent
> Rupibus et saxis, vescuntur gramine, fœtus

---

1. *Discours de la Méthode*, 5e partie.
2. *de l'Homme*, 2e p., ch. XVI.

(*) Ce sont là de pures folies, mais qui pourtant ne heurtent pas la nature de l'âme et n'ont rien de contradictoire avec elle. Bien plus, la logique à elle seule ne peut les réfuter. »

Progenerant, reserare solent et claudere concham.
Machina si tales aptata putetur in usus :
Et ponam in capite et stomacho et genitalibus agmen
Spirituum, simul et quaedam instrumenta movendi
Corporis : haec tribuam solis discrimina motûs
Particulis, versus propriam impellentibus escam,
Absque fame, seu notitiâ, aut cuppedine victûs :
Ut radix in pingue solum, pejore relicto
Commeat, et fundit sylvam hinc atque inde comantem.
*(608-619).

De là il s'élève aux animaux qui semblent avoir le plus d'intelligence, mais dont la supériorité n'est dûe qu'à la perfection de la machine, et il nous explique, à la manière de Régis ou de Dilly, comment les chiens sont poussés à chasser et le cerf à fuir devant eux :

Nobiliora parem servant animalia ritum,
Etsi forte modo mirabiliore gerunt se :
Machina quod longe data sit praestantior ipsis. **(636-638).

« Ce que les animaux font mieux que nous, avait affirmé Descartes, ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit, car à ce compte ils en auraient plus qu'aucun de nous et feraient mieux en toutes choses, mais prouve plutôt qu'ils n'en ont point, et que c'est la nature qui agit en eux, selon la disposition de leurs organes, ainsi qu'on voit qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus exactement que nous avec notre prudence » (1).

---

1. *Discours de la Methode*, 5e partie.

---

* « Les huîtres rampent à peine au fond de la mer : elles s'attachent aux rochers et aux pierres : elles se nourrissent de mousse : elles se reproduisent, elles ont coutume d'ouvrir et de refermer leur coquille. Que l'on suppose des machines adaptées pour de telles opérations, que l'on place dans leur tête, dans leur estomac, dans leurs parties génitales une troupe d'esprits-animaux, et en même temps certains instruments propres à les mouvoir : c'en est assez pour attribuer ces actes distincts au seul jeu de ces particules qui les poussent vers la nourriture qui leur est propre, sans aucune faim de leur part, sans désir de manger : telle la racine se détourne dans une mauvaise terre pour en chercher une meilleure, et s'épanouit en une forêt au large feuillage. »

** « Les animaux plus élevés observeront les mêmes rites, tout en se comportant d'une façon plus étonnante. C'est qu'ils sont doués d'un mécanisme bien supérieur. »

Moins absolu que Descartes, le Cardinal se contente de dire que cette théorie est facile et vraisemblable :

> Quod si perspicuum non est sic mota reapse
> Corpora brutorum, saltem est sic posse moveri.
> Unde liquet Mentis regimen nihil opus esse. *726-728.

Les faits que nous connaissons lui donnent une certaine probabilité : tels les actes spontanés, les mouvements réflexes et le somnambulisme. L'agent véritable dans ce cas là est l'être suprême qui voit tout et qui sait tout. Si nos fonctions se réduisaient à de pareils mouvements, accorderiez-vous une âme aux hommes ? Il est donc possible que les bêtes agissent sans dessein :

> Si nihil, hos præter motus, humana propago
> Ederet, an velles homini concedere Mentem ?
> Sic et se motare feras sine Mente licebit :
> Etsi, quæ præstare solent, ratione sagaci
> Sunt directa quidem et prudentibus excita jussis,
> Nec sine consilio, sine cognitione geruntur :
> Qualia et arboribus modo mirabamur in ipsis :
> Nec tamen utilium plantis innata cupido est.
> Automaton parvo suspensum momine, parvo
> Impulsum, motus quos credis sponte coortos,
> Affectusque omnes animi intus agentis, et iras
> Atque odia, invidiam et vivos simulabit amores :
> Dummodo Mentem aliam fatearis, nempe supremam,
> Quæ præsit. **808-821.

Admirons chez les animaux la toute-puissance de Dieu. Le seul

---

* « S'il n'est pas absolument certain que les corps des animaux se meuvent de cette façon là, du moins peuvent-ils se mouvoir ainsi. Il est clair en conséquence qu'ils n'ont pas besoin d'une intelligence (personnelle) pour les diriger. »

** « Si toute la race humaine ne produisait que de pareils mouvements, voudriez-vous accorder à l'homme une intelligence ? Il est donc possible que les bêtes se meuvent de cette façon là sans intelligence, bien qu'elles soient dirigées là où elles excellent par une raison prévoyante, qu'elles soient mises en mouvement par des ordres sages, et qu'elles ne soient menées ni sans volonté ni sans connaissance. C'est ainsi que tout à l'heure nous admirions les végétaux : et pourtant ils n'ont pas le désir inné de ce qui peut leur être utile. Un automate sensible au moindre poids, ébranlé par une légère impulsion, produira des mouvements qu'on pourra croire volontaires, imitera toutes les affections d'une âme agissant intérieurement, la colère, la haine, la jalousie, la force de l'amour. Vous n'avez besoin que de reconnaître une intelligence étrangère, une intelligence suprême qui préside à ces mouvements. »

cours des esprits-animaux guidés par le Créateur les a rendus capables d'un très grand nombre de mouvements, sans qu'il soit besoin d'une intelligence particulière à l'animal :

In brutis, velut in nobis est machina certe,
Rebus ab objectis pariter quæ nata moveri :
Hoc est, a motore Deo, præsentibus illis.
Solum hoc discrimen, quod machina nostra cieri
Mente solet mediâ : sine Mente, ferina cietur. [1] 1316-1320.

D'ailleurs, tout en parlant pour cette hypothèse, l'auteur ne force pas Quintius à l'embrasser ; mais il l'invite seulement à ne pas prendre parti dans un problème peut-être insoluble, et surtout à ne pas tirer de la nature des bêtes une induction sur celle de l'homme.

Loin de soutenir l'opinion absurde et contradictoire que les bêtes font preuve de génie, et qu'elles ont été créées par le hasard aveugle, qu'on leur suppose une âme ou non, il ne reste qu'à rendre hommage à leur créateur :

Quæ sive carentia sensu,
Sive instructa putes, mirare et Numen adora. 1559-1560.

Dans ce chant, où abondent les développements élégants et poétiques sur l'industrie des animaux, nous souhaiterions une composition un peu plus exacte ; et surtout nous voudrions que Polignac se fût attaché à la théorie cartésienne avec une conviction vigoureuse, capable de passionner son style. Sans doute ses concessions sont très légitimes comme philosophe ; mais il ne saurait porter chez les autres l'enthousiasme qu'il n'a pas lui-même, et le poète ne laisse pas d'en souffrir ; nous regrettons l'intransigeance passionnée d'un Lucrèce. Nous avons ici la preuve que Polignac ne s'intéresse aux théories particulières que dans la mesure où elles favorisent sa thèse générale. Spiritualiste convaincu, entre deux hypothèses que son quasi-scepticisme estime en elles-mêmes à peu près équivalentes, il choisit celle qui lui semble à la fois raisonnable et commode ; et ce choix est historiquement facile à comprendre. Polignac écrivait dans un temps où l'on se défiait des systèmes. Par exemple le *Traité de l'Opinion* de Legendre de Saint-Aubin est destiné à briser l'orgueil de la science humaine, qui

---

[1] Dans les brutes comme chez nous, il y a donc une machine également capable d'être mise en mouvement par les objets extérieurs, c'est-à-dire à l'occasion de ces objets par l'action de Dieu même. La seule différence, c'est que notre machine a coutume d'être mûe par l'intermédiaire de notre âme, et que la machine animale est (toujours) mûe sans intelligence. »

pourtant n'est pas encore cette intransigeante divinité que nous connaîtrons dans la suite. Savants et moralistes pensaient à l'unanimité comme le marquis de Saint-Aubin. Et durant tout le XVIII[e] siècle, malgré l'orgueilleuse philosophie, persistera cette défiance à l'égard des systèmes. Dans ces dispositions de l'esprit et du cœur, aux environs de 1715 on ne s'attachait guère à un système de préférence à un autre que grâce aux avantages qu'on en pouvait tirer ; et voici un raisonnement qui nous est aujourd'hui bien étranger : moins un système savait se passer de Dieu, mieux il était reçu et accepté ; sa faveur était directement proportionnelle à la part qu'il attribuait à la puissance divine. Ainsi s'explique par exemple le succès de la doctrine des Causes Occasionnelles, de l'Harmonie Préétablie, de l'Emboîtement des Germes, aussi bien que des Animaux-Machines.

Ces constatations faites, il faut reconnaître que le spiritualisme dualiste ne pouvait être défendu avec plus d'habileté. Dans la question de l'âme des bêtes, le voilà nettement affirmé une dernière fois avant de subir l'assaut des philosophes. En vain quelques cartésiens résistent-ils encore, le Cardinal Gerdil(1), Kéranflech(2), l'abbé Claude Joannet(3), leur voix n'est pas entendue. Le sensualisme triomphe. Si la pensée n'est plus que de la sensation transformée, il n'y a pas de différence radicale entre l'homme et les animaux. Le sensualisme mène droit au matérialisme. A peine l'*Anti-Lucrèce* a-t-il vu le jour, les philosophes viennent soutenir que le principe est le même dans l'homme et dans la brute, que la matière par elle-même est capable de s'organiser et de penser.

Avouons que Descartes fournit des armes à ses adversaires ; on reprend et on retourne contre lui son mécanisme ; Bayle l'avait prévu(4) : par en haut l'animal-machine a comme conséquence l'homme-machine ; tandis que par en bas on ne refuse pas une âme obscure à la plante, vigne ou sensitive, ni même aux corps bruts, l'ambre ou l'aimant ; et l'on revient ainsi aux idées de Gassendi. Par toute l'échelle des choses et des êtres, on voit, ou on croit voir circuler une âme matérielle, liée intimement aux organes, et se perfectionnant avec eux, sans qu'il soit nécessaire d'admettre une dualité irréductible, la Matière et l'Esprit.

La Mettrie(5), Diderot(6), Condillac(7), d'Argens(8), d'Helvétius(9).

---

1. *Recueil de Dissertations sur quelques Principes de Philosophie et de Religion* 1760.
2. *Suite de l'Essai sur la Raison, avec un nouvel examen de la question de l'Ame des Bêtes*, 1765.
3. *Les Bêtes mieux connues, ou le Pour et Contre l'Ame des Bêtes. Entretiens*, 1770. Livre très intéressant.
4. *Dict.*, art. Rorarius.
5. *L'Homme-Machine*, 1748. *L'Homme-Plante*, 1748. *Les Animaux plus que Machines*, 1750. *Reflexions philosophiques sur l'Origine des Animaux*, 1751.
6. *Pensées sur l'Interprétation de la Nature*, 1751.
7. *Traité des Animaux*, 1755.
8. *La Philosophie du Bon Sens*, 1737 et 1746.
9. *de l'Esprit*, 1758.

J.-B. Robinet [1], d'Holbach [2], leur pensée à tous est résumée dans ces quelques phrases : « Entre l'Homme et l'Animal, il n'y a aucune division réelle [3]. » « Les animaux ont une âme capable de toutes les opérations qui forment l'esprit de l'homme, de concevoir, d'assembler des pensées [4]. » « Si l'animal paraît inférieur à l'homme, c'est dans la différence du physique qu'il faut en chercher la cause. [illegible] au lieu de mains et de doigts flexibles, [illegible] par un pied de cheval, qui doute que les hommes, sans art, sans habitation... ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs ? [5]. » Tous ceux-là sont les ancêtres du transformisme moniste, qui pendant la deuxième moitié du XIXe siècle et encore aujourd'hui est resté triomphant. Mais rien ne dit que cette question ne reparaîtra pas sous une forme impossible à prévoir ; car en dépit du transformisme, qui n'est qu'une hypothèse, elle est loin d'être résolue.



Polignac aborde maintenant les plus obscurs, les plus délicats, les plus mystérieux et les plus troublants de tous les problèmes : quelle est l'origine de la vie ? — et comment la vie est-elle transmise ? Ces deux questions, bien qu'ayant entre elles un rapport étroit, ne doivent pas être confondues, et le tort de Polignac, comme de ses contemporains, est de ne pas les avoir très bien distinguées. La science moderne nous apprend à les séparer nettement.

Quelle est l'origine de la vie ? De tout temps les hommes ont admis une genèse ; [illegible] ils ont apporté des idées très diverses, qui apparaîtront dans le petit tableau suivant :

GENÈSE.	*A.* Avec un Dieu créateur.	1. [illegible]		
		2. [illegible]		
	B. Sans Dieu créateur.	1. [illegible]	*a.*	Soit générale.
			b.	[illegible] d'un seul germe, d'où sortira la vie par évolution.
		2. [illegible]	*a.*	Aux dépens de la matière inerte.
			b.	Aux dépens d'êtres organisés tombés en décomposition.

1. *Parallèle de la Condition et des Facultés de l'homme avec la Condition et les Facultés des autres Animaux*, 1769.
2. *Système de la Nature*, I, [illegible].
3. *Interpr. de la Nature*, p. [illegible].
4. *Phil. du Bon Sens*, II, p. [illegible].
5. *Interpr. de la Nature*, p. [illegible].

Les anciens, parmi lesquels Aristote et Lucrèce, avaient généralement admis la génération spontanée, non seulement d'animalcules, mais d'animaux même compliqués, mouches, puces, souris. Aristote fait autorité jusqu'au XVIIe siècle[1]. Claude Duret[2], Van Helmont[3], Kircher[4] défendent la génération spontanée. Le microscope, en étendant les recherches, renouvelle la question. Harvey en 1651 formule la loi *omne vivum ex ovo*[5]. Redi se livre à de savantes enquêtes; il redresse les expériences de Buonannus, qui voyait naître des vers de tulipes écrasées; il limite le terrain de la génération spontanée, mais il ne se prononce pas catégoriquement contre elle[6]. Swammerdam[7], Vallisneri[8], Leuwenhoeck[9] sont plus ou moins radicalement contre la génération spontanée.

Un grand débat est donc ouvert au temps où Polignac écrit son *Anti-Lucrèce*. Les adversaires de la génération spontanée ont alors franchement le dessus, et les *Nouvelles de la République des Lettres* s'expriment ainsi en 1708: « C'est aujourd'hui un sentiment si établi qu'il n'y a aucun animal qui naisse de pourriture, qu'il n'est presque plus nécessaire des nouvelles preuves que M. Redi apporte dans ce livre »[10].

Polignac commence par combattre très vivement la théorie d'Epicure. Selon celui-ci la surface de la terre fut longtemps un marais immense; peu à peu desséchée par les rayons du soleil, elle devint fertile et produisit les insectes, puis les oiseaux, les reptiles et les quadrupèdes par un simple jeu du hasard :

...Ille docebat
Fortunâ cecidisse, ut, decedentibus undis,
Enatas quondam totâ in Tellure paludes
LUCR. V, 804-813. Assiduus Phœbi sensim calefecerit ardor :
Atque ita viventûm parili genera omnia fundo
Prodierint : muscæ primum culicesque molesti,
Facturæ levioris opus : dein secla volantûm,
Reptiliumque et quadrupedum : quos inter et ipse
Venerit ortus homo Rationis lumine pollens. 39-47.

1. *De Animalium generatione libri quinque*, Venise, 1526.
2. *Histoire admirable des plantes et des herbes esmerveillables et miraculeuses en nature*, 1605.
3. *Opera omnia*, 1682.
4. *Mundus Subterraneus*. V. Caput de Panspermia rerum, 1664.
5. *Exercitationes de genere animalium*, 1654.
6. *de Animalculis vivis quæ in corporibus animalium reperiuntur observationes*, trad. de l'italien en latin par Coste, 1708. Très intéressant.
7. *Histoire generale des Insectes*, 1682.
8. *Lettre critique à l'auteur de la Génération des Vers dans le corps de l'Homme*, trad. de l'italien par Vergès, 1727.
9. *Observations sur les êtres invisibles*, 1684.
10. Avril 1708. Ce livre est le *de Animalculis vivis*.

(a) Celui-là enseignait qu'ils étaient venus du hasard, quand les eaux se

Tous ces êtres, dont plusieurs espèces disparurent, étaient nés faibles et petits; mais la terre laissait couler jusqu'aux lèvres de cette multitude naissante les sources abondantes d'un lait délicieux:

> Eximii fontes lactis Fortuna pararat,
> Qui cœno e medio passim hinc atque inde fluebant. *66-67

Ce sont là, dit Polignac, les chimères conçues par l'imagination d'un poète irreligieux. Comment la terre, après la retraite des eaux, est-elle devenue tout-à-coup mère, au seul aspect du soleil? D'où sortaient donc ces germes, et ce lait nourricier de l'enfance des êtres?

> An lapsi madidæ radii Telluris in alvum
> Semina Phœbeo de corpore fusa tulerunt?
> An Sol tot rerum species meditatus opimas,
> Alvos femineas in molli finxit arenâ?
> Jam Sol est igitur Deus: en tibi Graius Apollo,
> En genitor Phaëtontis, et Oceanitidis hospes.
> Nunquid et omniparens fœtus jam Terra tenebat
> Commissos gremio, Solis quos eruit ardor?
> En tibi magna Deûm genitrix, Idæa virago,
> Quæ miserum nimiis vexavit amoribus Attin:
> En Cybele mera, quam bijugi vexere leones
> Montibus in Phrygiis, Corybantiaque æra sonabant.
> **107-118.

En admettant que la terre renfermât ces germes, elle ne les a

furent retirées et que la chaleur assidue du soleil eut échauffé par degré les marais qui jadis étaient apparus sur toute la terre: et c'est ainsi que d'un même fonds sortirent les différentes espèces d'êtres vivants: les mouches d'abord, et les cousins fâcheux, résultat d'un travail moins difficile; puis la race des oiseaux, des reptiles et des quadrupèdes; et parmi ceux-ci l'homme aussi apparut, fort des lumières de la raison. »

*» Le hasard avait préparé des sources d'un lait délicieux, qui du milieu de la vase coulaient de tous les côtés. »

**« En glissant dans le sein de la terre humide, les rayons du soleil ont-ils apporté des semences venues du corps de cet astre? Ou bien le soleil ayant conçu l'idée de la forme parfaite à donner à tant d'êtres, a-t-il façonné des matrices dans le sable humide? Le soleil est donc un dieu! C'est l'Apollon des Grecs, c est le père de Phaëton et l'hôte de l'Océanide. Direz-vous que la terre, mère des choses, renfermait ces principes qui avaient été confiés à son sein? Voici maintenant la grande Mère de Dieux, l'héroïne du mont Ida, qui tourmenta de ses amours excessives le malheureux Attis! C'est tout simplement Cybèle, que portait un attelage de lions dans les montagnes de la Phrygie, au milieu du tintamarre des Corybantes! »

pas produits. Venaient-ils du hasard ? Mais ce hasard, éclairé, bienfaisant, libéral, avouez-le, n'est autre que Dieu.

Autre objection, très valable elle aussi : ce qu'a fait autrefois la terre, pourquoi ne le peut-elle plus aujourd'hui ?

Sed cur haec praeclusa via est : nec jam amplius ullae
Consurgunt ab humo pecudes, hominumque catervae ?[1]
Quae nova tam subito pariendi invertere ritum
LUCR., V, 823-833. Vis potuit ; Terramque jubens steriliscere, solis
Aut reserans vegetabilibus, nunc omne creandi
Officium in species animantum transtulit ipsas :
Et cunctas ideo sexus distinxit in ambos,
Ut nec Terrae operâ deinceps nec Solis egerent ? (135-142).

Armé de ces deux arguments, dont la force est manifeste, Polignac dans le cours du livre VII a conduit avec entrain la critique du système épicurien, et sa verve s'est donné beau jeu.

Il s'attaque aussi à la théorie des *Formes Substantielles* d'Aristote, que nous avons déjà rencontrée : la forme cohabite avec la matière ; elles sont inséparables l'une de l'autre, et c'est la forme qui détermine la matière dans un sens ou dans l'autre ; la matière n'est qu'un instrument de la forme, qui la meut et qui la façonne ; la matière est le substratum, elle n'est ni ceci ni cela, mais grâce à la forme elle peut devenir ceci ou cela, c'est-à-dire un corps déterminé et réel :

Jam quod Aristotelis docuit Schola, corporis omnis
Materiâ simul ac formâ consistere summam,
Nil aperit de Seminibus, nil explicat, unde
Mens illustrari et Verum cognoscere possit.
Materiem certe primam nihil esse fatetur,
Præter id omne quod est formas versatile in omnes,
Per se nudum et inops, ita semper ut appetat illas :
At formam, id privum quo definitur habetque
Materies, ut sit talis talisque vocetur ;
Reginamque animamque rei ; veruntamen ipsâ
Natam e Materiâ, quâ dilabente necatur ;
Quâ sine adhuc nihil est, quamque ambit amica vicissim :

[1] Pourquoi cette route aujourd'hui est-elle fermée ? Pourquoi désormais des troupeaux de moutons et des bataillons d'hommes ne surgissent-ils plus de la terre ? Quelle force nouvelle a changé si subitement la manière de se perpétuer, et ordonnant à la Terre de devenir stérile, ou ne l'ouvrant qu'aux seuls végétaux, quelle force a transmis aux espèces animales elles-mêmes le devoir de se reproduire, et les a distinguées à cet effet en deux sexes, de façon à n'avoir plus besoin dans la suite du concours de la terre et du soleil ? »

Mutua consortes adeo conjungit egestas.
Atque ita seminibus dominari et præesse regendis
Formam imitatricem genii, ac bene cuncta moventem.
(154-168.)

Polignac a raison : c'est une théorie vague qui ne présente aucune idée nette sur la production et sur le renouvellement des êtres organisés. Cette doctrine pourtant a été plusieurs fois restaurée au XVII[e] siècle. *Le Médiateur plastique* de R. Cudworth est une sorte d'instrument universel, par l'intermédiaire duquel la toute-puissance divine, sans être immanente au monde, ferait sentir à la création sa présence et son activité. Ce serait quelque chose comme une hypostase à la façon des Alexandrins, ou mieux quelque chose comme une âme universelle interposée entre la divinité et les créatures, apte à amoindrir la distance énorme qui sans cela séparerait l'œuvre de l'ouvrier. Sans aucun doute Polignac connaissait le *Système intelligible de l'Univers* (1678), où Cudworth s'était tracé la même tâche que lui-même, et où il s'était institué le défenseur savant du spiritualisme et du déisme.

Hartsoëker à son tour admet ce qu'il appelle des *Natures plastiques* douées d'intelligence et capables de former les petits animaux qui perpétuent les espèces[1]. Mais Polignac de dire justement :

Haec fuit antiqui celebris doctrina Lycei :
Quam renovare velint, quibus haec natura vocatur
Plastica : si vere potuit doctrina vocari,
Quae cum nil doceat, semperque reliquat in umbris :

1. *Conjectures physiques* (1706-1708) et *Eclaircissements sur les Conjectures physiques* (1710-1712). V. Fontenelle, Œuvres, t. VI, p. 270.

« Quant à la doctrine aristotélicienne, pour qui le corps est un composé de matière et de forme, elle n'apporte aucun jour sur la génération, aucune explication qui puisse éclairer l'esprit et lui faire connaître la vérité. La matière première, selon cette doctrine, n'est rien autre chose que ce qui peut se prêter à toutes sortes de formes ; par elle-même elle est nue, elle est privée de tout attribut, si ce n'est de rechercher toujours quelque forme. La forme est ce qui spécifie et détermine la matière, de façon que celle-ci soit telle ou telle chose et porte tel ou tel nom ; elle est la reine de chaque chose, elle en est l'âme ; et pourtant elle est née de la matière elle-même, et elle meurt quand celle-ci se dissout. Et la matière sans elle n'est encore rien, et elle revêt tour à tour avec la même amitié telle ou telle forme. A tel point un besoin réciproque unit le sort de l'une à celui de l'autre ! C'est cette forme qui règne en maîtresse dans la génération, qui la gouverne à la façon d'un Génie et qui mène tout pour le mieux. »

Rem sibi propositam, tum stulta et inania prodit
Somnia : namque modis rerum sub nomine formæ
Plus nimio tribuens, physica in moralia vertit :
Ac stupidis animum, et teneros concedit amores
Nec referat quare, seu quâ vi, nescia forma
Quid sit opus, mirâ tamen hoc opus arte laboret. *169-178

Natures plastiques ou génies et démons chargés de soulager la divinité, toutes ces inventions sont purement romanesques

Ces dernières théories touchent à la fois à la question de l'origine de la vie, et à celle de la propagation des espèces. Il en est de même de la théorie adoptée par Polignac, dite de l'*Emboîtement des Germes*. Il n'y a pas eu et il n'y aura jamais de génération spontanée ; n'attendez aucune production sans germe, *nullum speres terra de virgine germen*, dit-il dans une formule moins expressive que celle de Harvey ; la nature ne varie pas, elle va toujours d'accord avec elle-même, d'une marche égale et sûre ; les prétendus phénomènes de génération spontanée ont été mal observés :

Qui vero absumunt corrupta cadavera vermes,
Ante inerant taciti, atque exiles : inde solutis
Principiis, laxæ dum fervent undique carnes,
Pars nati crescunt, pars excluduntur ab ovis. **1628-1631.

Dieu à l'origine a créé une fois pour toutes le germe de chaque espèce ; mais son action ne s'est pas bornée là ; dans ce germe il a enclos tous les germes à venir ; et dans ces germes l'être complet est préformé ; sous des influences heureuses chaque germe n'a plus qu'à développer toutes les parties qui sont en lui. Singulière théorie, qui était en puissance dans la philosophie de Leibniz, qui

Lucr. I, v. 150.

* « Telle fut la doctrine célèbre de l'ancien Lycée. On prétend la faire revivre en donnant à la Forme le nom de Nature plastique. — Je dis doctrine, si l'on peut nommer ainsi un système qui n'apprend rien, qui laisse toujours dans l'ombre la question à expliquer, et qui ne met au jour que sottises et vains songes. Car en attribuant aux modifications de la matière sous le nom de forme des vertus excessives, elle change la physique en morale, et aux choses insensibles elle accorde une âme et de tendres amours ; et elle ne nous dit pas pourquoi ni en vertu de quelle propriété une forme, qui ne sait pas ce qu'elle doit faire, accomplit cependant son œuvre avec un art extraordinaire. »

**« Les vers qui consomment les cadavres corrompus s'y trouvaient d'abord, sans rien qui les révèle et très menus. Puis, les principes venant à se dissoudre, tandis que les chairs détendues fermentent de toutes parts, les uns, qui sont déjà nés, grandissent, et les autres sortent de leurs œufs. »

a reçu sa forme dogmatique de Swammerdam, et qui fut encore adoptée à la fin du XVIIIe siècle par Charles Bonnet. Elle se rattache à la croyance en la divisibilité de la matière à l'infini. Polignac l'affirme inlassablement dans le cours du livre VII, et nulle part plus fortement que dans les vers suivants :

Semina quin etiam, sobolis spem in pyxide clausam,
Immatura quidem, sed tota atque integra servat :
Amplificante vitro quæ si perspexeris, ingens
Nec prius auditum subito mirabere monstrum :
Scilicet arboreos artus in acumine grani
Exiguo totos ; distinctamque ordine pulchro
Radicem a ramis. Tum grana secunda videres
Protinus in primis, aliudque in germine germen :
Si possent oculi tantas penetrare latebras.
Ast ubi deficiunt sensus, Mens abdita rerum
Prosequitur, superatque viam. Mysteria tanta
Jam capis : ecce offert tibi se innumerabilis ordo
Congenitorum hominum ; quos primo in semine clausit
Omnipotens sator, aggestosque volumine parvo
Implicuit : segetem æternam, et sine fine feracem.
(1382-1396)[1].

Nous avons beau nous étonner ; rien n'est impossible à la Providence, dit Polignac. Elle est infinie et elle a voulu mettre l'infini partout. Le microscope nous révèle des merveilles ; les petits serpents que nous découvrons dans le vinaigre ont des pattes, un

1. Cp. Nieuwentyt : *L'Existence de Dieu démontrée par les Merveilles de la Nature* (1725). « Plusieurs personnages ont conjecturé qu'il était probable que la petite plante contenue dans la graine renfermoit des graines, et que ces graines enveloppoient des plantes et les graines qui en proviendront jusqu'à la fin du monde, et qu'ainsi toutes les espèces de plantes qui devoient naître à l'avenir furent formées dans la première qui fut créée ». p. 360 de l'éd. de 1760. En 1701, le célèbre médecin Dodart, de l'Académie des Sciences, s'était montré le chaud partisan de cette doctrine. (V. Mémoire de M. Dodard, dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, 1701, p. 313).

(1) Bien plus, elle renferme dans son calice l'espoir de sa postérité, des semences pas mûres, mais qui sont entières et intactes. Examinez-les à l'aide d'un verre grossissant : aussitôt vous restez étonné devant un prodige énorme et inouï : au sommet très petit de la graine vous verrez toutes les parties d'un arbre, et la racine dans un ordre merveilleux, bien distincte des branches. Vous verriez ensuite de secondes graines renfermées dans les premières, un autre germe enfermé dans ce germe, si vos yeux pouvaient pénétrer dans de pareilles cachettes. Mais quand les sens vous font défaut, l'intelligence va plus loin et poursuit les choses les plus cachées. Vous concevez enfin de si grands mystères : voici que s'offre à vous une suite innombrable d'hommes créés tous à la fois ; le semeur tout puissant les a enfermés dans la la première semence, et en les pliant les uns dans les autres, il les a entassés sous un tout petit volume : moisson éternelle et à jamais féconde ! »

cœur, un cerveau, des fibres, des glandes et des esprits-animaux qui leur communiquent le mouvement ; ils renferment des petits qui eux-mêmes en contiennent une infinité d'autres en germe, et ainsi de suite :

Cum decrescentia Semen
Semina quodque habeat, semperque minora gradatim :
Nec magis inde tumet : nam ritu pressus eodem
Circulus insertos amplectitur orbibus orbes
Innumeros, nec eo fit major : et uncia simplex
Haud gravior, quod contineat sine fine modoque
Pondera se leviora. (*1111-1117).

« Combien de cercles concentriques un cercle ne peut-il pas contenir sans devenir plus grand ? » Nous songeons encore à Pascal, mais nous nous souvenons aussi que le chevalier de Méré lui reprochait d'introduire le raisonnement mathématique dans l'étude de la nature concrète.

Désormais bien assuré dans son système, Polignac réfute quelques objections. La naissance des mulets, dit-il, loin de porter atteinte à la théorie de l'Emboîtement des germes, ne fait que la confirmer ; ces animaux en effet ne peuvent se reproduire justement parce que la Providence n'en a pas créé l'espèce :

Scilicet illius conspecto semine, nullum
Apparet vivens animal, tantum humor inanis :
Quandoquidem non est ab eo qui cuncta creavit.
(**1138-1140).

En vain objectera-t-on encore que certains arbres, au lieu d'être produits par la semence, le sont par une branche séparée de la tige, ou qu'ils renaissent de la racine même :

Est etenim in ramis, est in radicibus idem
Fertilis et plenus granis genitalibus humor. (***1554-1555).

* « Chaque semence renferme des semences décroissantes, et toujours de plus en plus petites, sans en être plus grosse : tel un cercle embrasse d'autres cercles innombrables enfermés les uns dans les autres, sans pour cela devenir plus grand ; et une once n'en est pas plus plus lourde pour contenir sans fin une infinité des poids de plus en plus légers. »

** « Quand on examine sa semence, on n'y voit apparaître aucun animalcule vivant ; ce n'est que de l'eau claire. C'est qu'il ne vient pas de celui qui a tout créé. »

*** « Il existe dans les branches, il existe dans les racines une même sève fertile et pleine de graines productives. »

L'homme peut corriger la nature, l'aider par des engrais, en réunissant autour des germes les éléments qui leur sont favorables, mais des causes étrangères ne sauraient créer aucune semence.

En réalité, rien n'est si délicat, si sujet à des vicissitudes sans nombre que les particules dont ces germes sont formés ; comment se maintiennent-ils pendant tant d'années et conservent-ils leur forme et leur propriété? Cette faiblesse est réelle, dit Polignac. Sur cent mille germes, à peine un seul voit-il le jour ; et justement, c'est à cause de cette fragilité que l'auteur de l'univers a renfermé dans une seule graine des semences si nombreuses, dans un grain de blé toutes les moissons futures :

> · Jussit inexhaustâ compagine fœta creari :
> Ut saltem in paucis, quæ demum intacta supersunt,
> Ac velut exscidio communi erepta, manerent
> Relliquiæ generum incolumes. *1344-1347.

La conséquence de l'emboîtement des germes est l'immutabilité des espèces. Cette dernière opinion, Polignac n'a pas à la défendre; elle est généralement admise autour de lui :

> Cetera quid referam cunctis animalia terris
> Et pelago : mundi quibus immutare vetustas
> Nil potuit ; sicut neque frondem invertere laurûs,
> Nec junci calamum, aut violæ vernantis odorem ?
> Et, si plantarum aut animantûm, sæpius ut fit,
> Degeneres aliquas vitio telluris et auræ,
> Sive emendatas cultu meliore videmus,
> Tu ne propterea mutari semina credas :
> Nam permissa sibi redeunt ad pristina semper,
> Et quovis detorta in se Natura recurrit. **838-847.

C'est un peu plus tard seulement, vers 1750, que Diderot et ensuite Robinet, entreverront la doctrine transformiste et s'en feront les annonciateurs.

---

*« Il a voulu que les germes créés formassent un assemblage inépuisable, afin que dans quelques-uns, destinés à survivre intacts et à échapper à la ruine commune, subsistent sains et saufs les restes des espèces. »

**« Rappellerai-je tant d'animaux répandus sur la terre et dans les mers ? La vieillesse du monde n'a pu leur faire éprouver aucun changement, comme elle n'a pu changer le feuillage du laurier, la tige du roseau et le parfum de la violette printanière ; et si assez souvent des plantes ou des animaux dégénèrent par la mauvaise qualité du terrain ou du climat, si d'autres s'améliorent par suite d'une meilleure culture, ce n'est pas une raison pour croire que leur semence en soit altérée ; car dès qu'elles le peuvent, elles reviennent toujours à leur premier état, et qu'on la détourne où l'on voudra, la nature toujours reprend son cours. »

Polignac apporte donc à soutenir la théorie de l'emboîtement des germes une ardeur qu'il n'avait pas mise à défendre le mécanisme des animaux. Dans son zèle il a même négligé une autre hypothèse déjà très répandue autour de lui, celle de la *panspermie*. Avant d'admettre les *natures plastiques*, Hartsoeker, ayant trouvé partout, grâce au microscope, de petits animaux primitifs, imagina qu'ils vivaient disséminés dans l'air où ils voltigeaient, « que tous les animaux visibles les prenaient tous confusément, ou par la respiration, ou avec les aliments, et que de là ceux qui convenaient à chaque espèce allaient se rendre dans les parties mâles propres à les renfermer et à les nourrir, et qu'ils passaient ensuite dans les femelles, où ils trouvaient des œufs, dont ils se saisissaient pour s'y développer. Selon cette idée quel nombre prodigieux d'animaux primitifs de toutes les espèces ! Tout ce qui respire, tout ce qui se nourrit, ne respire qu'eux, ne se nourrit que d'eux »[1].

Nous nous demandons pourquoi Polignac a dédaigné cette hypothèse, qui était tout aussi favorable à l'action première de la divinité que la théorie de l'emboîtement des germes.

C'est que sa doctrine prévalait absolument dans son esprit, et qu'elle lui donnait entière satisfaction. Grâce à elle, voyez donc, la reproduction des êtres n'a plus rien de mystérieux ; le germe, qui contient l'individu tout formé, n'a plus qu'à développer les parties qu'un regard plus pénétrant que le regard humain reconnaîtrait en lui. Ce dépôt précieux réside dans les mâles, et il vit en eux, même avant leur union avec les femelles ; la nature a renfermé dans le mâle ce qui doit renouveler chaque espèce, féconder l'œuf de la femelle, qui contient, lui, la nourriture nécessaire à l'accroissement du germe ; pour les graines, la terre remplit les fonctions de la mère :

> Quippe hoc femineum officium est, ut idonea solum
> Præbeat interius pullis alimenta repostis :
> Hoc maris, ut pullos, quorum ipsi copia multa
> Semper inest, interdum utero transmittat alendos.
> (1182-1185.)

Polignac se range donc parmi les *spermatistes* (Leuwenhoëck, Boerhaave), qui prétendaient que l'élément mâle était l'essentiel

1. Fontenelle : *Eloge de Hartsoeker*, Œuvres, 1742, VI, p. 270.

*« L'office de la mère est de fournir une nourriture convenable aux petits qui reposent dans son sein. L'office du mâle est de faire passer ces petits, dont il possède en lui une grande abondance, dans le ventre qui doit les nourrir. »

dans la génération, et que l'autre n'était qu'un aliment. « Ils montraient même des dessins représentant avec un grossissement considérable des petits bonshommes tout entiers figurés dans le spermatozoïde »[1]. Au contraire, les *ovulistes* (Swammerdam, Malpighi, Haller, Spallanzani, Ch. Bonnet), accordaient la prééminence à l'élément femelle, l'élément mâle n'étant qu'un excitant.

Muni de cette explication facile, trop facile, Polignac rejette les autres théories concernant la reproduction. Si nous laissons l'opinion des épicuriens touchant l'origine de la vie, ils ont sur la propagation des espèces des idées très plausibles. Pourquoi, une fois les espèces créées, les germes ne se formeraient-ils pas chez les individus, plantes et animaux, et ne seraient-ils pas composés des extraits de toutes les parties ?

Hæc Epicureos habuit sententia fallax,
Temporibus certis exortum in corpore Semen
Sanguinis aut succi partem vegetabilis esse
Decisam, et membris collectam ex omnibus unâ
Confluere, inque novum sensim coalescere corpus :
Ex oculis oculos, ex ossibus ossa creari.
Huc referunt, natis quod imago expressa parentûm
Sæpe reviviscat ; nec tantum forma color-ve
Corporis aut habitus, morum ratio ipsa modusque.
*261-269.

Cette opinion a été reprise de nos jours sous des formes différentes.

D'autres physiciens soutiennent que le nouvel être est constitué à la manière d'un composé chimique, qui résulte de la combinaison de deux principes de nature différente :

Ast alii solas per motûs denique leges
Contendunt fieri ut proles formetur ; et aiunt
Mascula femineis fuerint cum Semina mista

1. Houssay : *Nature et Sciences naturelles.* p. 225. On trouve dans les *Conférences* de Lelevel (1699) une théorie assez confuse, mais singulière, qui semble tenir à la fois de la panspermie et de l'emboîtement des germes : il y a des germes créés par Dieu à l'origine, emboîtés les uns dans les autres et semés par tous les éléments (8e Confe, p. 425). Le trad. de Polignac, Bérardier de Bataut, omet dans ces pages plusieurs descriptions, change, adoucit, pour des raisons de pudeur. (V. note 9 du ch. VII).

*« Voici quelle fut des épicuriens l'idée trompeuse : la semence naît dans le corps à un moment marqué ; elle est une portion enlevée au sang ou à la sève ; elle est composée des extraits de toutes les parties qui se sont réunies ensemble ; et peu à peu elle grandit de manière à créer un corps nouveau. Les yeux sont formés par des yeux, les os par des os ; ainsi s'explique que souvent l'image des parents revive exprimée par les enfants ; et non seulement leur forme, leur teint, la façon d'être de leur corps, mais aussi leur caractère et leurs mœurs. »

Seminibus, gemino fingi de plasmate prolem :
Pharmaca ceu duplici fiunt medicamine ; sicut
Panem ex fermento facimus pistâque farinâ ;
Utque fabri conflant binis electra metallis.
Hæc igitur moles, illis si credere fas est,
Quam genitalis inît fecundæ spiritus auræ,
Motibus internis agitatur et excita fervet ;
Prægnantisque uteri calidâ fornace tumescens,
Organa paulatim, se se in diversa movendo,
Digerit, et formas membrorum suscipit omnes. (276-287.)

Polignac écarte aussi cette opinion-là : les corps organisés, et en particulier le corps humain, lui semblent des machines trop compliquées, trop savantes, pour qu'une habile chimie les y fabrique dans le sein de la mère. C'est ici pour lui l'occasion de donner du corps humain une magnifique description, qui compte parmi les beautés de l'*Anti-Lucrèce*, et qui fut très remarquée. Il avait pour se documenter de nombreux livres à sa disposition, entre autres : Realdi Columbi *de Re anatomica libri XV* (1572), Felicis Plateri *de Corporis humani Structura et usu libri III* (1583), Andreae Laurentis *Historia anatomica humani corporis* (1599), Joh. Riolani filii *Opera anatomica* (1649), etc. Mais trois ou quatre ouvrages ont dû lui servir plus particulièrement : le travail monumental d'André Vesale *de Humani corporis fabrica libri VII* (1555), aux planches très riches, et dont Polignac a suivi le plan ; le *Discours de la Méthode* de Descartes, 5e partie (1637), et le *Traité de l'Homme et de la Formation du Fœtus* (2e éd. 1677), auquel il emprunte même une comparaison[1] ; les *Conjectures Physiques* de Hartsoeker (1706), ce livre à la fois si clair et si savant[2]. Et surtout Polignac avait pour lui la haute et antique autorité de Galien. Celui-ci, écrivant *de la Structure du Corps humain*, discute contre Epicure et lui donne cent ans pour changer la situation ou figure de l'une des parties de notre corps, étant assuré qu'en tout ce

1. V. le ch. Qu'en circulant ainsi le sang se sépare et se crible. « Ainsi que vous pouvez avoir vu divers cribles, qui étant diversement percés servent à séparer divers grains les uns des autres. . . ». Cp. *Anti-Lucrèce*, VII, v. 570-573.
2. V. ch. de la Structure admirable du cœur, — de la Génération.

« Selon d'autres les seules lois du mouvement président à la formation d'un nouvel être, et d'après eux, quand la semence mâle est mêlée à la semence femelle, un être se forme de ce double limon ; ainsi une drogue est composée de deux ingrédients ; ainsi nous fabriquons le pain en mêlant le levain à la farine ; ainsi les fondeurs composent des alliages à l'aide de deux métaux. Cette masse, à les en croire, dans laquelle pénètre l'action d'un souffle fécond, est agitée de mouvements internes, s'excite et bouillonne, gonflée dans la chaude fournaise de la matrice. En s'agitant dans tous les sens, elle se façonne peu à peu en organes, et elle prend la forme des différents membres. »

temps il apprendra et verra clairement qu'il n'était pas possible de les ordonner et de les dessiner mieux qu'elles ont été bâties et situées. Tous les sages de tous les temps réunis n'auraient pu, dit-il, rien faire de tel, avec tout leur savoir. Non, le hasard n'est pour rien dans un pareil ouvrage ![1] A supposer que Polignac n'ait pas consulté directement Galien, le sieur Ray, dans son livre *l'Existence et la Sagesse de Dieu manifestées dans les Œuvres de la Création*, s'était servi de Galien pour donner une longue description du corps humain et prouver que le hasard n'y saurait être pour rien. Or le livre de Ray figurait dans la bibliothèque du Cardinal.

Une pareille merveille paraît à Polignac ne pouvoir se comprendre que si elle est déjà toute formée dans le germe. Pour lui comme pour Leibniz, Malebranche, Régis, Hartsoeker, la génération n'est qu'un développement, une espèce d'augmentation ; il est loin de ce que les savants ont appelé depuis l'*épigenèse*, théorie aujourd'hui généralement adoptée, d'après laquelle « croître, c'est changer de forme » ; le développement d'un embryon est une chaîne de formations nouvelles par l'adjonction des éléments multiples empruntés au milieu ambiant, et élaborés à chaque instant par l'être tel qu'il existe alors[2]. La théorie de la préformation est bien plus simple : chaque animal a des organes particuliers à son espèce, et il les avait tout formés et tout placés lors même qu'il résidait encore dans un germe imperceptible.

C'est ainsi que Polignac, sur cette double question de l'origine de la vie et de la transmission des espèces, vient affirmer la doctrine spiritualiste à la veille où les savants vont fournir un nouvel effort, apporter de nouvelles hypothèses, fondées sur des expériences de plus en plus nombreuses et méticuleuses. Bientôt éclatera la lutte célèbre entre Needham et Spallanzani (1764-1770). Celui-là considérait la nature comme douée d'une force productive de vie, d'un principe particulier de fécondité, capable d'organiser la matière en décomposition et de la transformer en infusoires ; les animaux produits de cette sorte dégénèrent ensuite en végétaux. Buffon incline vers cette opinion. Mais Spallanzani, soutenu par Bonnet, conteste les expériences de Needham, et croit à la préexistence des germes pour tous les organismes, même très petits, comme les infusoires. Needham a plus de succès que Spallanzani, et déjà se font jour les doctrines évolutionnistes : « On croirait volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal, prototype de tous les animaux, dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes ».

Mais le Cardinal de Polignac peut se consoler de sa demi

1. Galien cité par le P. Boucher : *Les Triomphes de la Religion chrétienne*, p. 298-300. V. aussi *Epitome Galeni*, p. 318-319, sur la structure ingénieuse du corps humain et l'industrie de l ouvrier.

2. V. Houssay : *Nature et Sciences naturelles*, p. 114.

défaite. La lutte à propos de la génération spontanée recommencera en decembre 1858, entre Pouchet et Pasteur, lutte violente et sans conclusion. Les théories sur la transmission de la vie et sur l'hérédité des caractères acquis vont se multiplier, mais les savants les plus habiles n'arriveront guère, selon l'un d'eux, qu'à dire que le germe se forme et se développe grâce à des vertus germinatives. Toutes ces théories sont appuyées d'expériences nombreuses, patientes, méticuleuses, entourées de toutes les précautions et de toutes les garanties imaginables ; elles ont fait oublier l'hypothèse de l'emboîtement des germes, qui était plus métaphysique que physique ; mais elles-mêmes ne nous ont pas donné entière satisfaction.

CHAPITRE VI

Le Monde. Système de Ptolémée et Système de Copernic. Les Tourbillons et l'Attraction. Victoire de Newton. La pluralité des Mondes habités.

Le livre VIII, *de Mundo*, dit le traducteur de l'*Anti-Lucrèce*, Bougainville, doit être regardé comme un traité d'astronomie. Nous n'avons pas voulu et nous ne devions pas bousculer le plan suivi par Polignac ni défigurer ainsi son poème ; mais il faut remarquer que cette partie serait mieux placée à la suite du IVe livre. Après avoir parlé de la matière et de ses propriétés conformément aux idées de Descartes, il semblait tout naturel de nous montrer cette matière organisée dans l'espace, d'exposer le système du monde, toujours d'après Descartes, sans attendre pour cela d'avoir traité de l'âme, de l'intelligence des animaux et de la génération des êtres. Nous aurions été conduits ainsi du plus général au plus particulier, de l'infiniment grand à l'infiniment petit.

Pour écrire ce VIIIe livre, Polignac avait d'abord les grands ouvrages qui, du XVIe au XVIIIe siècle, ont renouvelé la science astronomique : *de Revolutionibus orbium cœlestium*, de Copernic (1543) ; *Astronomia nova*, de Képler (1609) ; *i Dialoghi delle nuove scienze*, *Dialogo sopra i due sistemi del Mundo*, de Galilée (1634) ; *Astronomiæ instauratæ progymnasmata*, de Tycho-Brahé (1602) ; *Principia Philosophiæ*, de Descartes (1644) ; *Cometographia*, d'Hévelius (1668) ; *Philosophiæ naturalis Principia mathematica*, de Newton (1687) ; *Historia cœlestis britannica*, de Flamsteed, (1725) ; *Œuvres diverses*, de J.-D. Cassini (1730) ; *A synopsis of the astronomy of comets*, de Halley (1705). D'autres travaux, très nombreux et moins originaux, pouvaient encore guider un esprit éclairé et rompu aux méthodes scientifiques : Longomontanus, *Astronomia danica* (1630). (Elève de Tycho-Brahé, il expose les trois systèmes avec l'intention de les concilier). Le Comte de Pagan : *la Théorie des Planètes, où tous*

les orbes célestes sont géométriquement ordonnez contre le sentiment des astronomes (1657). Pierre Gassendi : *Institutio astronomica juxta hypotheses tam Veterum quam Copernici et Tychonis* (1660). Fontenelle : *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* (1686). J. Goiffon : *L'Harmonie des deux Sphères* (1739). V. la VIe partie : « des différens systèmes du Monde où l'on parle des Révolutions des Planètes ». Pluche : *Le Spectacle de la Nature*, t. IV (1739).

Ajoutez les livres recommandés par *les Nouvelles de la République des Lettres*, avril 1700, pour étudier les systèmes du monde : le petit abrégé qui est au-devant de la *Géographie* de Robbe, le traité de cosmographie qui est au deuxième tome de la *Physique* de Rohault, la *Physique* de Régis, *l'Usage des Globes célestes et terrestres et des Sphères suivant les différens systèmes du Monde*, par Bion, ingénieur et constructeur de globes (1699). Signalons aussi de Manesson Mallet la *Description de l'Univers, contenant les differents systèmes du Monde* (1683). Une bonne partie du tome premier a dû être utile à Polignac.

Fort du grand nombre de ses lectures, il trace l'histoire rapide des progrès de l'astronomie moderne, non sans railler l'ignorance des épicuriens et de Lucrèce : les globes célestes ne sont pas plus grands qu'ils ne paraissent ; — le soleil s'éteint toutes les nuits et se rallume tous les matins ; — une éclipse de lune ou de soleil est amenée par l'ombre d'un corps placé vis-à-vis de ces astres, ou plutôt ces astres s'enfoncent-ils alors dans quelque caverne, ou se couvrent-ils d'un voile funèbre.

LUCR. V, 566-590. V, 658-663. V, 75 et suiv.

En vers élégants il définit le système de Ptolémée, celui de Copernic et celui de Tycho-Brahé, qui fait tourner le Soleil autour de la Terre et les Planètes autour du Soleil. Tout en reconnaissant qu'il n'y aurait pas besoin de choisir entre ces systèmes, et qu'ils laissent également éclater la toute-puissance d'une divinité, Polignac prend plus fortement parti que dans la question des animaux-machines ; l'amour de la vérité l'entraîne, et il se prononce pour Copernic :

> Sed quia cogit amor Veri, sententia totum
> Me rapit illa tamen, quæ per se clara refulget,
> Ac mihi divinam præstantius explicat artem. (1) 160-163.

Il est bon de remarquer que toutes les résistances ne sont pas absolument vaincues. En 1672 il se trouve un nommé J.-B. Fayol pour affirmer « que l'astrologie est une science démonstrative ; — que la terre est immobile au centre du monde ; — et que les étoiles

(1) Mais l'amour de Vérité m'entraîne, et je suis conquis par ce système, qui possède l'éclat de l'évidence et qui me découvre le mieux l'art de la divinité. »

fixes empruntent leur lumière au soleil, car Dieu, dans la Bible, n'a créé qu'un luminaire ». (V. *L'Harmonie céleste découvrant les diverses dispositions de la Nature, ouvrage physique et mathématique, nécessaire... pour discerner les erreurs de M. Descartes*[1]. Si vous ne voulez pas prendre au sérieux cet écrivain, voici que J.-B. Duhamel, le premier secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et dont Fontenelle a écrit l'Eloge, nous fait dialoguer dans son *Astronomia physica* (1659) trois personnages, l'un pour les anciens, l'autre pour Copernic, le dernier indifférent et éclectique. Dans un ouvrage savant, les *Principes de la Philosophie contre les Nouveaux Philosophes Descartes, Rohault, Gassendi, le P. Maignan* (1675), de La Grange, prêtre de l'Oratoire, traite « de l'Immobilité de la Terre contre Descartes, Copernic et plusieurs mathématiciens ; — de l'Immobilité de la Terre. On fait voir plusieurs raisons convainquantes que la Terre ne tourne point d'Occident en Orient à l'entour de son centre ; — du Mouvement de la Terre à l'entour du Soleil. On prouve évidemment qu'il est impossible ; — de l'Immobilité de la Terre. On répond aux objections qu'on peut faire contre, et en même temps on établit la solidité des cieux ». L'ouvrage eut du succès. Au début du XVIIIe siècle, l'auteur de *l'Existence de Dieu démontrée par les Merveilles de la Nature*, Nieuwentyt, s'exprime encore en ces termes : « Nous déclarons que notre dessein est de nous servir de la manière de parler et des figures de Tycho-Brahé, et de supposer la terre immobile et le soleil en mouvement »[1].

Jusqu'à la fin du XVIIe siècle il se manifeste donc des résistances contre le système de Copernic ; mais elles n'étaient plus bien fortes. On avait beau briser les cieux de cristal et les attaches des planètes et des étoiles, en les faisant rouler dans l'espace vide ; malgré ces palliatifs, le système de Ptolémée ne pouvait plus guère être défendu.

Pourtant certains esprits, ne voulant pas désarmer, se réfugiaient dans un scepticisme dédaigneux, dont le plus curieux échantillon est le *Traité de l'incertitude des Sciences* de Thomas Baker[2], certainement lu par Polignac. Après une préface intéressante sur ceux qui ont écrit pour ou contre les sciences, l'auteur s'élève contre Démocrite et Epicure, contre Descartes aussi, qui veut, comme eux, tout expliquer par la mécanique, et qui assimile la matière à l'espace, contre Copernic, à l'égard duquel il use de railleries plutôt que de raisons : « On ferait aussi bien, dit-il, de laisser là ces mondes et de n'en point parler, puisque Dieu n'a pas jugé à propos d'en parler, et qu'il les a placés au-delà de notre portée... Tout ce que nous savons c'est que la lune est un corps

---

1. P. 330 de l'éd. de 1760.
2. Trad. par Berger en 1714.

opaque et solide. Nous en savions bien autant avant qu'on eût inventé les Télescopes ». Il raille les mondes habités, il affirme qu'il n'y a point d'absurdité à croire que Dieu a tout créé pour la Terre et les Hommes, quand on considère Celui qui est mort pour nous racheter ; et il conclut en ces termes : « Nous qui avons de si faibles lumières, nous ne parlons de rien moins que de *nouvelles Théories du Monde*, et de *vaste étendue de la Science*... Ces découvertes que nous élevons si haut sont la plupart imaginaires... Les vérités révélées sont certainement divines ; au lieu que les opinions des hommes n'ont aucune certitude. »

Néanmoins, un résultat était acquis ; on renonçait à opposer sur les questions astronomiques la science et la religion ; et le livre de l'abbé de Vallemont, *La Sphère du Monde selon l'hypothèse de Copernic* (1707), marque l'affranchissement de la science, trop longtemps entravée par la théologie[1]. Aussi Polignac a-t-il fermé les oreilles aussi bien aux arguments des théologiens attardés qu'à ceux du scepticisme chrétien ; et il développe habilement les raisons du bon sens et les raisons scientifiques qui militent en faveur de l'hypothèse de Copernic.

Lucr. V. 510-550. 620-635. Si les étoiles se meuvent avec le ciel, si la même force emporte autour de la Terre le Soleil et les Planètes, comment est-il possible que la Terre, placée au centre d'un tourbillon si vaste, reste seule immobile ?

> Nam si cum toto stellæ moveantur Olympo,
> Atque eadem circa Terram violentia Solem
> Saturnumque Jovemque ferat cunctosque Planetas,
> Qui fit, ut in centro tam vasti vorticis hærens,
> Tanto præterea motu circumdata Tellus,
> Non etiam super axe suo conversa rotetur[2] ? (330-336).

Le ciel des étoiles fixes tourne, dites-vous, en un seul jour, d'Orient en Occident : quelle rapidité vertigineuse faut-il supposer à ces étoiles si lointaines ? Et malgré la vitesse de cette révolution,

1. V. art IV et V. « Comment les Coperniciens tâchent de concilier l'hypothèse du mouvement de la terre avec l'Ecriture Sainte. — L'Eglise permet de soutenir l'hypothèse de Copernic. »

2. Il semble que Polignac ait mis en vers les p. 20 et 21 du livre de Darmanson *la Bête transformée en Machine*, qui lui non plus ne peut admettre que la terre seule « demeure immobile au milieu de tous ces mouvements, quoiqu'environnée de tous côtés par un élément très fluide, qui doit nécessairement suivre le cours de la matière supérieure ».

(2) Si les étoiles se meuvent avec le ciel tout entier, si la même force entraîne autour de la Terre le Soleil, Saturne, Jupiter, les Planètes toutes ensemble, comment se fait-il que, si bien attachée au centre du tourbillon et entourée d'un pareil mouvement, la Terre ne tourne pas elle-même sur son axe ? »

chaque étoile toutefois paraît chaque année s'éloigner un peu de ce point vers lequel est dirigée sa course, et tendre vers le point opposé. Quelle est la cause dè cet effet ?

Verum Æquatori quæ proxima Sidera quondam,
Nunc ab eo cessere : Polum quoque deseret ipsum
Ursa minor, Cœlo quondam spatiabitur amplo,
Atque aliis, quo nunc fruitur, concedet honorem ;
Nec leges Hyemi dabit aut Aquilonibus atris ;
Nec Mundi vertex, nec erit tranantibus æquor
Incertisque viæ signum immutabile nautis.
Annorum tredecim bis millia tota necesse est
Effluxisse prius, repetant quam Sidera sedem,
Primævusque situs toti reddatur Olympo.
Mundus in integrum tunc omnis restituet se.
Causa rei quænam est ? Veterum hanc Sententia pandat.
*417-428.

Cette hypothèse ancienne est en désaccord avec les lois de Képler, qui sont les résultats certains de l'observation :

Ergo, si veterum vestigia trita sequêre,
Terrâque in centro positâ, circumire jubebis
Sideraque et Lunam et cunctos cum Sole Planetas,
Ac totam immensi molem exagitabis Olympi ;
Corpora sic diversa regas, ut proxima Terræ
Currendo citius quam sejunctissima gyrum
Perficiant : id enim Kepleri regula poscit.
Verum Luna suo perfuncta est circiter horis
Quinque et viginti ; porro, quam Luna prope absit,
Haud nescis : Phœbo interea, qui volvitur ultra
Tam procul, ut Lunæ velari corpore possit
Quanquam prægrandis, viginti et quatuor horæ
Sufficiunt ; igitur communi a lege recedit.
De Stellis autem quid jam dicemus ? Et istis
Præcipue, quas tanta oculo distantia nostro
Præripit, ut nimbo similes videantur et albæ,
Ac telescopio vix percipiantur in umbrâ ?

---

*« En vérité les astres qui étaient voisins jadis de l'équateur, maintenant se sont éloignés de lui. La Petite Ourse aussi désertera le pôle, un jour elle se donnera du champ dans le ciel immense. A d'autres elle cèdera l'honneur dont elle jouit aujourd'hui, elle ne fera plus la loi à l'hiver et aux sombres aquilons ; elle ne sera plus l'axe du monde, ni pour les matelots, incertains de leur route à travers la plaine liquide, le signe immuable. Treize fois deux mille ans devront s'écouler avant que les astres regagnent leur demeure, et que le ciel retrouve sa première situation. Alors le monde tout entier se replacera exactement de la même façon Quelle est la cause de ce phénomène ? Allons, que le système des anciens nous la découvre ! »

Hæ Solem, tardamque magis prævertere Lunam
Cernuntur; motu superant utrumque diurno :
Unde omnes legi, quam diximus ante, rebellant. (502-521).

Dans sa critique du système de Ptolémée Polignac a pu être fortement aidé par Derham, dont la *Théologie astronomique* jouissait alors d'un grand succès (1). Après avoir expliqué très clairement le système des anciens, Derham, comme Polignac le rejette pour cinq raisons, dont voici les deux principales : « Dans le système de Copernic on n'a pas besoin d'attribuer aux cieux cette rapidité qu'on leur donne dans le système de Ptolémée ; on substitue à la place un mouvement plus facile et plus tolérable (p. XI). Seul le système de Copernic est d'accord avec la loi de Képler : « les quarrés des révolutions sont comme les cubes des distances ». Derham admet d'ailleurs l'attraction, dont on ne connaît pas, dit-il, la nature.

Avec le système de Ptolémée, tout est donc compliqué et tout va mal. Grâce à Copernic, à Képler et à Descartes, tout est simple, tout va bien. Polignac nous expose, en vers très clairs, le système des tourbillons. Il nous en avait donné les principes généraux dans le livre IV, *de Motu*. Il nous explique ici comment les différents tourbillons s'équilibrent heureusement, parce qu'aux forces centrifuges s'opposent des forces contraires, et que les tourbillons pèsent les uns sur les autres :

Centrifugis dixi in Mundo contendere vires
Viribus oppositas : vere. Nam vorticis hujus

1. Traduite en 1729, sur la 5e éd.

« Si vous marchez sur les traces foulées par les anciens, si plaçant la terre au centre du monde, vous faites tourner autour d'elle les astres et la Lune, et toutes les Planètes avec le Soleil, et si vous mettez en mouvement la masse tout entière du ciel immense, réglez au moins la marche des astres de façon que les plus voisins de la terre accomplissent leur révolution plus vite que ceux qui en sont les plus éloignés. Ainsi le veut la loi de Képler. Or la Lune s'acquitte de sa révolution en vingt-cinq heures environ ; et combien la lune est peu distante, vous ne l'ignorez pas. Cependant Phébus, qui tourne si loin de la Terre que celle-ci peut le couvrir de son ombre, si grand soit-il, vingt-quatre heures lui suffisent ; il s'écarte donc de la loi commune. Que diriez-vous maintenant des étoiles ? et surtout de celles qui n'apparaissent, à cause de leur distance, que pareilles à un nuage blanchâtre ? Ces étoiles semblent aller plus vite que le soleil et plus vite que la lune tardive. Leur mouvement diurne dépasse celui de l'un et de l'autre. Donc tous ces astres sont rebelles à la loi dont nous avons précédemment parlé. »

Quem Sol usque ciet volvens, extrema premuntur
Vorticibus variis, quibus ille est undique cinctus.
Hi Solemque suum et sua cum vaga sidera norint,
Turbine perpetuo, ac simili ratione moventur :
Propulsantque alios, propulsanturque vicissim :
Pressurâ ut vinci nequeant, ita vincere nulli
Concessum est, ultraque suos excurrere fines.
Sic obsistendo se tanta volumina librant.
Hinc fluvio, nostrum lambens qui terminat orbem,
Quamvis directo conetur tramite ferri
Sponte suâ, interclusa fuga est : ergo ille reflexus
Cogitur incurvare vias, cogitque sequentem. *653-666.

Polignac nous dit pourquoi dans notre monde les globes célestes ne sont pas également éloignés du soleil, leur centre commun ; comment les orbites des planètes paraissent être des ellipses plutôt que des cercles : et pourquoi les planètes sont d'autant moins solides qu'elles s'approchent davantage du soleil :

Materies igitur vehementi concita motu
Non procul a centro, facta hinc subtilior, impar
Huic oneri secum gestando forte futura est :
Quod facile illa feret, quæ centro dissita cum sit
Languidior, jam desidiâ fit crassior ipsâ. **750-754.

Cette opinion est une erreur, qui fut réfutée de bonne heure par Newton et par ses disciples, tel que David Gregorius. Ce dernier reproche à Descartes de n'être pas assez versé dans les calculs astronomiques[1].

1. V. *Astronomiæ physicæ et Geometricæ Elementa*,1703, L. I, 16e S.

* J'ai dit que, dans le monde, des forces combattaient les forces centrifuges. C'est vrai. En effet, les extrémités de ce tourbillon, que le soleil met toujours en mouvement, sont pressés par les différents tourbillons dont celui-ci est entouré de tous côtés. Ceux-ci ont leur soleil et leurs astres errants (planètes). Ils se meuvent et tournent sans cesse de la même manière que le nôtre ; ils poussent d'autres tourbillons et sont poussés à leur tour ; et de même qu'ils ne peuvent être vaincus par la pression qui s'exerce sur eux, pas un d'eux ne peut vaincre et s'étendre au-delà de ses limites. C'est par cette résistance égale que s'équilibrent de pareilles masses. En conséquence, le courant qui baigne et borne notre monde, tout en s'efforçant de se répandre en ligne droite d'après son mouvement propre, voit sa fuite interceptée ; et étant ainsi repoussé, il est forcé de décrire une courbe, et il contraint celui qui le suit à faire de même. »

** « Donc la matière, agitée d'un mouvement violent non loin du centre, et rendue par là plus déliée, sera peut-être trop faible pour supporter le fardeau que supportera la matière qui, éloignée du centre et moins agitée, par son oisiveté même devient plus épaisse. »

D'ailleurs, ajoute Polignac, vous êtes trop équitable pour exiger que, dans une matière si difficile, je vous rende clairement raison de tous les détails :

Cuncta minutatim quod demonstrare nequimus
Rebus in abstrusis, veniam dabis, optime Quinti.
Multa quidem sunt in cœlo certissima, acutis
Quæ spectari oculis possunt, vel mente sagaci :
Sunt nonnulla ausu quæ conjectura modesto
Assequitur tantum. *760-765.

Après avoir invoqué la Divine Sagesse, Polignac nous rend compte du mouvement diurne de la terre et de la période de vingt-six mille ans, après laquelle la terre revient, par rapport aux étoiles, au même point d'où elle est partie d'abord.

Il répond ensuite à deux objections que les Newtoniens adressent aux Cartésiens : 1° D'après eux un fluide répandu partout, autrement dit le plein partout, est capable d'arrêter dans leur route les corps denses, résiste à leur mouvement, le diminue, le détruit enfin. 2° Ils insistent aussi sur la nature de la ligne suivie par les Comètes, sur leur direction, peu d'accord avec celle des Planètes dont elles coupent les orbites. Polignac ne s'arrête guère à la première objection, qu'il avait déjà recontrée dans le IVe livre ; et il donne sur les Comètes les deux opinions qui avaient cours alors : une Comète peut ressembler absolument aux Planètes ; elle peut être une planète dont l'orbite se perde dans l'immensité des cieux ; — ou bien les Comètes sont des astres étrangers, députés d'une cour voisine, les Saturnes par exemple des tourbillons où règnent Sirius et la Lyre :

Quid? Si dixerimus peregrinos esse Cometas,
Alterius patriæ cives, aulæque ministros
Finitimæ, seu præcipuos, seu forte minores,
Atque ibi Saturnos, ubi Sirius et Lyra regnant;
Tum nil miremur, quod nostri vorticis oram
Transversi subeant nonnunquam, ac tramite curvo
Partim delibent, et concurrentibus illic
Motibus oppositis, communi a lege recedant. **890-897.

---

*« Si je ne puis tout démontrer par le menu dans une matière si difficile, vous me pardonnerez, excellent Quintius. Il y a dans le ciel de nombreux phénomènes parfaitement démontrés, qui peuvent être vus par des yeux perçants ou par un esprit pénétrant. Il en est d'autres que nos conjectures, audacieuses avec mesure, peuvent seules atteindre. »

**« Eh quoi ? Si je vous disais que les comètes sont des astres étrangers, citoyens d'une autre patrie, ministres d'une cour voisine, placés soit au premier rang, soit dans un rang inférieur, et qu'ils sont les Saturnes

La fin du livre, moins intéressante pour nous, explique longuement l'inégalité des jours et des nuits par l'inclinaison de l'équateur sur l'écliptique, et le jeu des solstices et des équinoxes. Les dernières pages sont consacrées à la lune, qui fait partie du petit tourbillon dont la terre est le centre, qui est saisie et emportée par elle, et qui tourne autour de notre terre, en ne lui montrant toujours que la même face, « ce qui vient sans doute de ce que cet hémisphère est plus léger que l'autre et qu'il est forcé de regarder continuellement le centre » :

> Pars ea nam certe levior, centrumque coacta
> Respicere. 1209-1210.

Polignac termine, comme il est naturel, par un hymne au divin auteur de l'univers, aux astronomes, dont les yeux ont parcouru les sphères célestes, et il déplore l'aveuglement de ceux qui ne veulent pas voir dans le monde l'œuvre d'une intelligence.

On peut regretter que Polignac, même en restant fidèle à Descartes, ait à peu près fermé son huitième livre au système de Newton, dont il a rejeté les idées sur le vide et sur l'attraction. Et cependant la France avait beau rester cartésienne jusqu'aux environs de 1740, Newton pénétrait peu à peu chez nous, grâce à quelques beaux travaux qui eurent une grande influence : Maupertuis, le *Discours sur les différentes figures des astres, avec une exposition des Systèmes de MM. Descartes et Newton* (1733) ; Voltaire, les *Elémens de la Philosophie de Newton* (1738) ; Algarotti, *Newtonianismo per le Dame* (1737), traduit en français par Duperron de Castera en 1738.

Après la mort du Cardinal, le mouvement newtonien continue ; citons deux ouvrages qui eurent leur importance : les *Institutions Newtoniennes* de Sigorgne (1748), et les *Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle*, traduits de l'anglais de Newton par Mme du Châtelet (1750). Grimm, dans sa *Correspondance*, le 1er février 1754, déclare que le newtonianisme a triomphé en France, et qu'il n'y a plus guère de partisans de Descartes que M. de Mairan et quelques académiciens obcurs. Malgré ces travaux et cette affirmation, c'est en 1765 seulement que Thomas prononce devant l'Académie française l'oraison funèbre du cartésianisme qui « menaçait ruine de toutes parts, et qu'il a fallu abandonner ». *(Eloge*

des tourbillons où règnent Sirius et la Lyre ; alors rien d'étonnant qu'ils pénètrent parfois obliquement dans les frontières de notre tourbillon, que leur courbe en effleure les bords, et que leur direction opposée à celle du tourbillon solaire, les empêche d'en suivre les lois. »

de Descartes)[1]. Pourtant Polignac, en dépit du triomphe un peu tardif du newtonianisme en France, n'aurait pas dû se contenter du double reproche adressé dans le IVe livre à Newton, d'admettre le vide et de ressusciter les qualités occultes, ni fermer complètement les oreilles à un système si simple et si divin. Mais ne poussons pas trop loin cette critique, et songeons que Maupertuis lui-même, tout en étant favorable à Newton, déclare dans son *Discours sur les différentes figures des Astres* que les objections formulées contre le système des tourbillons ne paraissent pas invincibles, et que, sans prononcer sur les droits que l'attraction peut avoir sur l'impulsion, on peut se servir des deux[2]. Vers le même temps, Privat de Molières, dans ses *Leçons de Physique* (1733-1739), essaie de concilier Descartes et Newton.

Nous aurions voulu enfin entendre le Cardinal s'expliquer sur une autre question, moins scientifique, mais qui passionnait alors les esprits : les autres mondes sont-ils habités ? Autrefois Lucrèce
LUCR., II, 1072-1074. avait affirmé que dans d'autres régions de l'univers il existe d'autres globes avec une même variété de races humaines et d'espèces animales. Gassendi, à la suite de Lucrèce, avait admis que les astres sont habitables pour ce que nous pouvons appeler animaux, soit par quelque analogie, soit par faute de noms propres. « Ces sortes d'animaux devront être plus petits, mais plus parfaits dans Vénus que dans la Terre, dans la Terre que dans Mars, dans Mars que dans Jupiter, et dans Jupiter que dans Saturne »[3]. Fontenelle à son tour s'était institué le défenseur à la fois spirituel et convaincu de la pluralité des mondes habités (1686). Mais des protestations s'élèvent, car cette hypothèse met en danger le dogme de l'incarnation : « Je crois que cette terre est le centre de la nature, déclare Lelevel, — oratorien, malebranchiste et précepteur de Saint-Simon, — et qu'il n'y a qu'elle qui soit habitée par des créatures raisonnables. La Sagesse ou la Raison universelle qui s'y est incarnée est le seul guide des esprits. Cette Sagesse ne peut s'incarner qu'une fois.. Ainsi la *Religion met ici des bornes à l'imagination* »[4]. Huygens venait de dire au contraire que l'Ecriture n'a pas voulu nous instruire de tout le détail de la création, que tout n'a pas été fait pour l'homme, une partie des ouvrages de Dieu étant au-delà de la portée de nos yeux, et que notre admiration pour le Créateur grandit à mesure que reculent les limites des mondes. Aussi faut-il croire qu'il existe dans les planètes d'autres hommes adaptés aux différents degrés de froid et de chaleur, et appliqués comme nous

1. *Œuvres diverses*, 1756.
2. V. p. 76 et p. 15. Saurin aussi répond fort ingénieusement aux objections formulées par Huygens contre Descartes.
3. *Opera omnia*. Physica. Sectio secunda. I, 6. « Suntne cœlum et Sidera habitalia ». Bernier : *Abregé de la phil. de Gassendi*, éd. 1678, t. IV, p. 370.
4. *Conférences sur l'ordre naturel et sur l'histoire universelle*, 1699.

aux arts et aux sciences ; très hardiment il imagine lui aussi les conditions de vie dans Saturne ou dans Jupiter ; et il y a, dit-il, d'autres soleils qui ont leurs planètes habitables[1]. Hartsoeker, sans affirmer qu'il y ait des hommes semblables à nous dans les autres planètes, croit du moins qu'il y a des animaux doués de raison comme nous, et peut-être dans un degré plus éminent[2]. Derham aussi se prononce pour la pluralité des mondes habitables, non seulement dans notre système solaire, mais dans les autres systèmes : « il est probable qu'il y a des créatures qui les habitent »[3]. Ces idées audacieuses ont été adoptées, dans la suite, non seulement par des rêveurs comme Swedenborg, Fourier, Weill, Hennequin ou Reynaud, mais par des savants comme C. Wolf[4].

A cette question Polignac n'a fait qu'une allusion très discrète, trop discrète même, car elle n'est pas bien nette :

Quamvis illorum nequeat spectare Planetas
Visus, et immensam celet distantia molem ;
Quis tamen, ut formam cœli conspexit eandem,
Phœbeisque pares radios, talemque videndum
Solem è longinquo, qualis nunc Stella videtur,
Diversi generis Solem Stellasque micantes
Æstimet, ac miræ vim tantam lucis inanem ?
Natura omniparens non unam è divite fundo
Rem formare solet, sed rerum effundere messem :
Et causæ similes effecta simillima gignunt. *227-236.

« Des causes semblables doivent causer de semblables effets ». On peut croire que le Cardinal n'a pas voulu se compromettre en

1. *Cosmotheoros, sive de Terris cœlestibus earumque ornatu conjecturae*. La Haye, 1698, in-4°. V. *Histoire des Ouvrages des Savants*, mai 1698.

2. *Conjectures physiques*.

3. *Théologie astronomique*, p. XLV.

4. *Les Hypothèses cosmogoniques*. L'auteur essaie, comme autrefois Gassendi ou Huygens, de formuler la loi générale qui préside à la nature de ces êtres, formés d'une matière d'autant plus subtile et d'autant plus parfaits qu'ils sont plus éloignés du soleil. V. p. 247.

* « Bien que la vue ne puisse apercevoir les planètes (de ces soleils), et que leur distance nous cache leur masse énorme, qui donc cependant, en considérant que la forme du ciel est la même, que leurs rayons sont semblables à ceux du soleil, et que notre soleil à nous paraît de loin tel que nous voyons les étoiles, qui donc pourrait se persuader que le soleil et les étoiles sont d'une espèce différente, et que de telles sources de lumière brillent inutilement ? La nature, mère des choses, n'a pas coutume de tirer d'une terre très riche un seul épi, mais elle verse une moisson d'épis ; et des causes semblables doivent produire de semblables effets. »

poussant jusqu'au bout son raisonnement : la terre est une planète : or la terre est habitée : donc les planètes sont habitées, non seulement celles de notre système solaire, mais aussi les planètes des autres systèmes. Son maître Descartes, sans rien affirmer, avait été moins réservé : « Quoique je n'infère point qu'il y ait des créatures intelligentes dans les étoiles ou ailleurs, je ne crois pas aussi qu'il y ait aucune raison pour laquelle on puisse prouver qu'il n'y en a point »[1]. Mais il était allé prudemment au-devant des difficultés théologiques : « Je ne vois point, dit-il, que le mystère de l'incarnation et les autres avantages que Dieu a faits à l'homme empêchent qu'il n'en puisse avoir fait une infinité à d'autres créatures ». C'est la défense qui fut adoptée par Huygens et par Fontenelle.

---

1. Lettre à Chanut. V, éd. Cousin, IX, p. 50.

CHAPITRE VII

**Le dernier Livre de l'Anti-Lucrèce.
De tout un peu. — L'origine des rivières. —
L'éternité du Monde. — Le problème du mal.**

« L'examen des Minéraux, des Fossiles, des Plantes marines, et généralement de tout ce que renferment les entrailles de la Terre et le sein de la Mer, entrait dans le plan de l'*Anti-Lucrèce*... Le neuvième livre devait avoir cet objet ; mais il n'est pas achevé ; nous n'en avons que le début »[1].

Dans cette partie de son poème Polignac aurait rencontré des questions d'un intérêt extrême, si l'on en juge par celles-ci : Comment la Terre s'est-elle formée ? Par quelles actions de l'eau et du feu ? Est-elle destructible, et comment doit-elle finir ? Les minéraux ont-ils une vie propre, comme le croyait Tournefort, et peuvent-ils croître ou dépérir ? Cette question occupait alors les esprits. Quelle est la nature des fossiles ? Le débat était très vif aux alentours de 1720 ; de quel côté se serait rangé Polignac ? du côté de ceux qui regardaient les fossiles comme des jeux de la nature ? de ceux qui expliquaient leur existence par le déluge universel ? ou de ceux qui déjà voyaient en eux les témoins de générations très antiques, voisines des spasmes qui ont déchiré notre globe ? Nous aurions pu juger par le Cardinal de Polignac de l'attitude qui convenait à un spiritualiste et à un chrétien dans un temps où la science naturelle n'était pas encore affranchie des influences religieuses. Cette lacune, pour nous, est bien regrettable, d'autant plus regrettable que le Cardinal était très versé dans les sciences physiques et naturelles[2].

---

1. L'*Anti-Lucrèce*, trad. par de Bougainville, II, p. 265.
2. V. à la fin de cet ouvrage le catalogue des livres de sa bibliothèque.

« Ce qui suit sert de conclusion à l'ouvrage. C'est une sorte de précis, où l'Auteur nous remet devant le yeux les questions discutées dans le cours du poème, et traite au long quelques points importants qu'il n'avait fait qu'effleurer »[1].

Laissons le poète affirmer son finalisme, ou rêver, si Dieu l'eût voulu, d'un monde différent de celui que nous voyons :

Sic currere plures
Quam septem, atque alio motu potuere Planetæ,
Et gemini Soles, atque altera Luna rotari :
Vel nullæ splendere faces ; vel denique nullum
In terris animal, quanquam essent splendida cœlo
Sidera, sic factum ut lumen secerneret umbris.* 113-118.

Arrêtons-nous un instant à l'explication des sources et des rivières : c'est au mouvement périodique de la mer qu'elles doivent
Lucr. VI, leur naissance ; le flux envoie les eaux par des canaux souterrains ;
631-638. ces eaux, devenues douces en se filtrant au travers des sables, sortent du sein de la terre dans des lieux fort éloignés de leur véritable source, et par les fleuves, le reflux les ramène à l'Océan :

Qualis enim nostro vagus errat corpore sanguis,
Et fluit et remeat per cæca foramina certo
Cordis ab impulsu ; talis Terram irrigat humor,
Quem Lunâ cogente jacit prædives aquarum
Oceanus, quoties rapidis exæstuat undis,
Terrarumque tubos intrat violentus apertos,
Ac reducem venis rursum regerentibus haurit
Mox in se contractus, et omni ex parte resorbet.** 196-203.

Cette théorie est séduisante ; malheureusement, du temps même de Polignac, elle n'était plus admise ; Louis Racine ne l'a pas

1. *L'Anti-Lucrèce*, trad. par de Bougainville, II, p. 265.

* « Il pouvait y avoir plus de sept planètes et elles pouvaient être transportées par un mouvement différent. Deux soleils et deux lunes auraient pu tourner ; il pouvait dans le ciel ne s'allumer aucun flambeau : ou des astres pouvaient y briller, bien qu'il n'y eût sur la terre aucun être animé pour distinguer le jour des ténèbres. »

** « Comme le sang circule dans notre corps, coule et revient par des conduits imperceptibles sous les pulsations exactes du cœur : ainsi la terre est arrosée par l'eau abondante que lance l'Océan sous la pression de la lune, quand son flux bouillonne en vagues rapides et qu'il pénètre avec violence dans les canaux de la terre qui lui sont ouverts ; puis lorsqu'arrive le reflux, de nouveau ces eaux qui lui sont revenues comme par des veines, il les pompe et les absorbe de tous côtés. »

adoptée dans son poème de *la Religion*. Venue de Saint Jérôme et reprise par les principaux interprètes de la Bible, elle n'avait été imaginée que pour se conformer au témoignage des Ecritures ; elle n'avait aucune valeur scientifique ; elle avait été combattue par Mariotte et Perrault[1], et par Vallisneri dans son *Traité sur l'Origine des Sources*[2]. Benoît Stay à son tour la mettra en vers latins sans l'adopter[3].

Correspondant de Leibniz, et quelquefois son disciple, Polignac admet la théorie de l'*harmonie préétablie*[4], aussi bien entre la lumière et la conformation de notre œil, qu'entre notre âme et la vérité :

Est aliquid Veri, quod mens dum nostra tuetur,
Arripit extemplo, atque intus lætatur adepta.
Mentem igitur Verumque inter cognatio quædam est
Insita ; corporeis veluti cognata videtur
Lux oculis...
Nimirum est Ratio nobis innata, perinde
Ut sunt innati sensus. Non fecimus ipsi
Aures atque oculos quibus utimur ; ut neque rerum
Objectas species : quas inter et organa sensûs
Harmoniam posuit talem Natura creatrix,
Ut, cum obversantur, sensus simul hauriat illas.
Non magis artifices propriæ Rationis haberi
Possumus, aut Veri ; quod cum Ratione ligatur
Harmoniâ tali, nequeat se ut pandere Verum,
Quin Ratio confestim apprendat et imbibat illud.
(*) 270-311.

Cette harmonie ne saurait être le résultat du hasard. S'il y a une vérité, de même il existe une justice, et cette justice est incom-

1. V. *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, année 1703. Amsterdam, Kuyper, 1707.
2. *Opere fisico-mediche*. Venezia, 3 vol, in-fol., fig.
3. *Philosophiae... libri VI* : Livre IV, v. 226, sq.
4. Bayle en fait la critique dans son Dictionnaire, art. *Rorarius*.

(*) « Il est une vérité que notre esprit saisit dès qu'il l'aperçoit, et qu'il est heureux d'admettre en lui. Entre l'esprit et la vérité il y a donc une certaine parenté de nature, comme il y a une parenté entre la lumière et les yeux... Sans aucun doute la raison nous est naturelle comme les sens nous sont naturels. Nous n'avons pas fabriqué les sens dont nous nous servons, ni non plus les objets extérieurs. Cependant entre eux et nos organes la nature a établi une harmonie telle, que si les objets se présentent aux sens, ceux-ci en même temps reçoivent l'impression. Nous ne pouvons pas être davantage les auteurs de notre Raison et du Vrai ; et pourtant il existe entre la Raison et le Vrai une harmonie si étroite que le Vrai ne peut se manifester sans que la Raison au plus vite ne s'en saisisse et ne s'en imprègne. »

patible avec la fatalité ; elle n'est pas une invention de l'Homme ; son origine remonte à Dieu.

Polignac veut enfin répondre aux dernières objections des Epicuriens, et le voici qui prend position dans une question posée dès la plus haute antiquité, et toujours débattue : l'univers est-il éternel, ou bien a-t-il été créé ? Le tableau suivant résume les différentes opinions :

1° *Le Monde est éternel quant à sa matière et quant à sa forme.* (Phérécyde, Pythagore, Xénophane, Aristote et les Péripatéticiens).

2° *Le Monde est éternel quant à sa matière seulement :*

Lucr. II, 1144-1174. V, 92-97. V, 374-380

- *a* Il reprend toujours la même forme (Stoïciens, Chrysippe).
- *b* Il change de forme absolument (Anaximène, Démocrite, Epicuriens).

3° *Le Monde a commencé quant à sa matière et quant à sa forme :*

- *a* Eléments préexistants : atomes (Epicuriens) ; eau (Thalès) ; air (Anaximène) ; feu (Héraclite, Parménide).
  - Organisés
    1. par le Hasard (Epicuriens).
    2. par un principe intelligent (Anaxagore, Platoniciens).
- *b* Création *ex nihilo*. (Idée relativement nouvelle. Spiritualistes, Chrétiens).

Selon les Epicuriens la matière est éternelle ; car rien ne sort du néant, rien n'y rentre. Si la matière avait un auteur, d'où l'aurait-il tirée ? S'il l'a créée dans le temps, par quel motif cet être immuable a-t-il changé de dessein, par quelle fantaisie ? Quelles fins se proposait-il en créant tous ces mondes ? Voulait-il seulement se faire élever des temples ? Raison bien frivole ! Ainsi s'accumulent les objections des Epicuriens, auxquelles Polignac répond par des affirmations plutôt que par des raisons : le monde est l'ouvrage d'un Créateur. Dieu n'a pas créé le monde de toute éternité, mais quand il l'a voulu ; non qu'il ait changé de volonté ; elle a toujours été que le monde existât dans un certain temps. Pour quel motif, nous l'ignorons. Dieu ne peut être lié par aucune loi, lui qui a établi toutes les lois :

Lucr. V, 156-180.

> Nam Deus ipsa quidem Ratio est, nec legibus ullis
> Vinciri potuit, leges qui condidit omnes[1]. 616-617.

Polignac aborde ensuite la question du mal physique et du

1. Sur toutes ces questions v. l'ouvrage déjà signalé du R. P. Boucher : *les Triomphes de la Religion chrétienne*, livre III, ch. 1-8 et 10-12 en particulier.

mal moral. On peut dire qu'elle a toujours préoccupé les hommes, surtout depuis qu'ils ont cru en un Dieu tout puissant et infiniment bon. A l'époque de Polignac, Bayle avait proposé des difficultés, et Leibniz répondit par la *Théodicée* (1710). Plus tard Voltaire s'en prendra à Leibniz comme à Bolingbroke dans son *Poème sur le Désastre de Lisbonne* (1754), et dans son roman *Candide* (1759). Polignac expose le mal physique et le mal moral en très beaux vers, à la fois précis et colorés :

Lucr. V, 195-234.

> Cur pelago pluit, interea sitientibus arvis?
> Quosque perusta libens bibat Africa, Caucasus imbres
> Accipit, emturus Libyci partem ipse caloris?
> Cur vorat ignis opes, hominum si natus in usus?
> Cur feriuntque pios, et omittunt cæca nocentes
> Fulmina? Nequitiæ patiens cur optima nostræ
> Mens peccare sinit? Si tantus criminis horror;
> Impediat: vel cum toleret, non ardeat irâ. *532-539.

Ici Polignac promet à Quintius de lui faire admirer l'ineffable bonté de Dieu à l'aide de la religion révélée. Dieu n'est pas la cause de ce désordre; c'est un père coupable qui nous a dégradés; la révélation nous l'apprendra, et elle nous permettra de connaître en même temps le Médiateur, l'Homme-Dieu. Dès lors, tout s'éclaire: au désordre l'ordre succédera un jour; Dieu est l'ordre même. C'était l'idée qui avait été affirmée par Grotius dans son *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*, devenu le bréviaire des spiritualistes chrétiens : la bonté de Dieu est prouvée par la création, par l'homme, les bêtes, les éléments, le monde tout entier. Dieu n'a pu créer le mal; ce que nous appelons le mal n'est qu'une épreuve ou un avertissement : « Dieu est semblable à un médecin qui ne nous fait prendre des potions amères au goût que pour nous rendre la santé »[1]. En attendant ces suprêmes lumières, que l'homme ne critique pas l'univers, qui n'est pas fait pour lui. De quel droit citer à notre petit tribunal le maître de l'Univers? Nous ne voyons que des effets particuliers, et nous voulons critiquer la

1. V. trad. franç. 1724, ch. V, p. 33-34.

*« Il pleut sur la mer, cependant que les champs ont soif; les pluies d'orage, que boirait volontiers l'Afrique brûlée du soleil, tombent sur le Caucase, qui voudrait bien acheter à ce prix un peu de chaleur à la Libye ; le feu consume nos travaux, lui qui est né pour notre utilité. Pourquoi cela? Pourquoi la foudre aveugle frappe-t-elle l'homme pieux et épargne-t-elle le méchant? Pourquoi l'Intelligence souverainement bonne souffre-t-elle de pécher à notre malice? Si elle a du crime une si grande horreur, qu'elle l'empêche ; ou si elle le tolère, qu'elle ne s'enflambe pas de ressentiment. »

loi générale. Ce fut l'opinion d'Aristote, et c'était celle de Descartes, « qu'on présumerait trop de soi-même, si on entreprenait de connaître la fin que Dieu s'est proposée en créant le monde »[1].

Et encore une fois, inlassablement, Polignac affirme ses idées finalistes. Philosophe insensé, dit-il, partout vous fuyez Dieu, et partout il se présente à vous. La religion est naturelle à l'homme ; elle n'a pas été dictée par la peur, ni par la politique des rois. Pour que les rois pussent établir la religion chez les hommes, il fallait que l'idée en fût déjà chez eux : l'art ne tire rien du néant ; il ne sait que mettre en œuvre ce qui existe.

Si Dieu n'était pas, comment les hommes auraient-ils pu s'en former une idée ? Une intelligence pure n'affecte point les sens, aucune image corporelle ne la représente ; l'idée de la divinité était donc en nous.

Elle était en nous comme les idées d'infini et d'éternité. Ces deux idées, nous les apportons en naissant ; l'une n'est pas composée de parties dont chacune a ses bornes, ni l'autre d'une multitude de moments qui se suivent. L'esprit possède en lui un archétype auquel il compare même sans réflexion les objets qui le frappent ; par l'idée de l'infini, il juge de ce qui est fini, par celle du parfait il connaît ce qui est imparfait :

Non capis hæc, inquis ? Tua Mens finita profecto
Tantum finitas potis est comprendere moles :
Verum ex finitis aut mole aut tempore rebus,
Infiniti aliquid se supra intelligit esse :
Cujus ad effigiem (quæ nobis insita, rerum
Fit velut exemplar) quidquid proponitur, illâ
Parte vel hâc mancum, subito revocare solemus. (950-956.)

Nous reconnaissons là les idées de Descartes et de Platon.

L'union de l'âme et du corps est encore une preuve de l'existence de Dieu. Quelle est la nature de ce lien ? S'il est corporel, comment pourra-t-il saisir notre âme ? S'il ne l'est pas, quelle prise aura-t-il sur le corps ? Donc il faut attribuer cette union mystérieuse à la volonté d'un Etre suprême.

---

1. *Les Principes*, p. III, n° 2.

---

* Vous ne pouvez, dites-vous, concevoir l'infini. Assurément une intelligence qui est finie est seulement capable d'embrasser des quantités qui soient finies. — Mais en partant de choses qui sont bornées dans l'espace et dans le temps, elle comprend qu'il y a quelque chose d'infini au-dessus d'elle, une sorte d'archétype inné en nous, auquel nous avons coutume de rapporter immédiatement les objets extérieurs, qui toujours sont incomplets et estropiés d'une manière ou d'une autre.

A l'aide d'une dialectique habile Polignac démontre que Dieu n'est pas l'âme ou l'intelligence du monde, que l'univers n'est pas comme un homme immense dont nous sommes une abréviation, un raccourci :

> Non Mundi animam mentemve putabis
> Esse Deum : quasi sit commixtus corpore magno,
> Tanquam immensus Homo, cui nos compendia Mundi
> (1019-1021).

En adoptant ce système, ou cette intelligence est matérielle, ou elle est spirituelle. Matérielle, le monde aurait alors autant d'intelligences qu'il y a de parties dans la matière, et ce serait entre elles la dissension, n'ayant pas de souverain pour les régler, et finalement le chaos. — Spirituelle, est-elle la réunion des âmes particulières? quelle anarchie ! Est-elle un être simple? comment a-t-elle pu s'adjoindre un corps? De plus, ou elle ne préside point à tous les mouvements qui s'exécutent dans ce corps immense, comme l'âme humaine ne connaît pas toutes les opérations du corps ; alors Dieu dépendra d'une autre divinité ; — ou elle est le principe de tout ce qui se fait dans le monde. Nouvelle alternative ! Elle a créé le monde ; c'est donc le Dieu que l'univers adore. Le monde est éternel par lui-même ; vous admettez donc deux substances éternelles, deux êtres nécessaires, dont l'un dépendrait de l'autre : c'est un paralogisme.

Nous sommes contraints de reconnaître un Dieu, qui seul existe nécessairement, qui soit la cause universelle et toute puissante, le principe du mouvement des corps, l'auteur de nos idées, et de reconnaître du même coup une âme immortelle. Désormais, tout sort du chaos. Les vertus seront récompensées, et les vices punis. Cette religion naturelle s'est corrompue, et il a fallu que Dieu pour la rétablir nous fît entendre sa voix. Dans l'attente d'autres aliments plus solides, vous, Quintius, contentez-vous de cette nourriture légère que ma main vous offre aujourd'hui, la religion naturelle.

Comme on le voit, cette dernière partie est un peu confuse. Elle parle de trop de choses : et elle ne garde presque jamais le caractère d'un résumé ; ce sont encore des discussions, des syllogismes, de la dialectique. Il y brille par intervalles de belles pages, comme celles qui nous peignent le règne du mal dans le monde, dramatiques et touchantes. Mais elle n'a pas la force synthétique, la verve, l'élan qui conviennent à une conclusion : il est trop visible que l'*Anti-Lucrèce* n'est pas un poème achevé.

•••

III

La Valeur littéraire de l'Anti-Lucrèce

CHAPITRE VIII

Les qualités littéraires de l'Anti-Lucrèce. Les belles pages du poème ; — les Comparaisons ; — le Style. Le succès de l'Anti-Lucrèce. Différents jugements. — Louis Racine et le Cardinal de Bernis. — Conclusion.

Les qualités littéraires de l'*Anti-Lucrèce* nous sont apparues au cours de notre lecture. Il est inutile de revenir sur l'habileté avec laquelle Polignac use d'une dialectique pressante et vigoureuse. Mais certaines pages doivent retenir plus longtemps l'attention, soit par la clarté lumineuse qu'elles répandent sur les différents systèmes philosophiques ou scientifiques, soit par leur grâce brillante et leur poétique élégance.

Quatre grands systèmes, d'Epicure, de Descartes, de Spinosa et de Newton, attiraient l'attention de Polignac, et il a mis toute sa diligence à les exposer avec la plus grande netteté possible.

Nous avons déjà eu l'occasion de vanter la magnifique exposition de la théorie d'Epicure, écrite en beaux vers simples et vigoureux (II, 25-157). Il est presque impossible de détacher quelque fragment de cet ensemble de plus de cent vingt-cinq vers, si étroitement sont liées les idées, si concise est l'expression, non sans luire d'images rapides et éclairantes.

Nous pouvons regretter que Polignac n'ait pas suivi la même méthode, si rigoureuse et si nette, à l'égard des systèmes de Descartes, de Spinosa et de Newton. Ils auraient gagné à ne pas être exposés en plusieurs fois, le système des tourbillons et celui de l'attraction dans les livres II, IV et VIII, celui de Spinosa dans les livres III, IV, V et IX. Ces expositions, commencées, laissées et reprises selon que l'écrivain traite du vide, du mouvement, du monde ou de l'intelligence, sont nécessairement moins fortes, moins frappantes que si elles avaient été écrites d'une seule venue ; elles

auraient pu se dresser dans le poème comme des temples aux belles colonnes, éclairés des mirages multicolores de la métaphysique, créations de rêve à la base fragile et aux contours séduisants.

Sur un terrain plus solide, plus scientifique, nous admirerons la sobriété, la précision qu'apporte Polignac à tracer dans leurs lignes essentielles les trois systèmes de Ptolémée, de Copernic et Tycho-Brahé. Ces pages peuvent servir de modèle à ceux qui veulent enserrer les idées scientifiques dans le carcan des vers et leur communiquer le prix de la difficulté vaincue.

S'agit-il d'histoire naturelle ? Polignac manifeste de telles qualités d'exactitude, d'élégance et de grâce, qu'il semble bien que là soit son véritable don poétique et son triomphe. Et pourtant la tâche était rude, puisqu'il rencontrait ici des questions difficiles, complexes, sur lesquelles la science n'a pas encore apporté de vives lumières : celles qui se rattachent au problème profond de la vie. Nous rappellerons le tableau de la génération des êtres, d'après Epicure (VII, 30-72), comme aussi le système d'Aristote, dit des Formes substantielles (VII, 154-178), ou la théorie de l'Emboîtement des germes (VII, 848-872).

Tel que nous le connaissons, Polignac sera plus à son aise dans le domaine de la physio-psychologie, soit qu'il dise les rapports de l'âme et du corps, soit qu'il explique le jeu des esprits-animaux dans les bêtes-machines (VI, 1255-1340).

Voici maintenant d'autres belles pages, qui, sans exposer à proprement parler une théorie ou un système, valent par des qualités aussi variées que les sujets dont elles traitent. La force distingue le tableau des connaissances humaines au livre V (116-207). La précision dans un domaine très difficile, très exigeant, donne un prix extrême à la description du corps humain au livre VII (342-744). Tout le livre VI et tout le livre VII sont à lire : ils nous font songer aux meilleures pages de Maeterlinck ou de Henri Fabre. Que Polignac nous dise les enseignements que les hommes ont pu tirer
Lucr., V, 1054-1088. des animaux, les guerres menées par les renards polonais, les cris variés des animaux, la fixité de l'instinct, les mœurs des différents oiseaux, les mystères révélés à Leuwenhoeck par le microscope, ou les métamorphoses du ver à soie, de la mouche et de la grenouille, on sent qu'il est pénétré de son sujet, et lui qui se rallie à la dure théorie cartésienne, il déborde de sympathie curieuse pour tous ces êtres, qui, comme nous, viennent sur la terre aimer, souffrir et mourir,

Les végétaux eux aussi ont parlé à l'âme riche du Cardinal de Polignac ; il a examiné la vie enfermée dans une graine ; d'une oreille attentive et d'un cœur ému, il a entendu monter la sève au printemps dans les tiges fragiles :

Contra laetus ager, placidi quem lumina Solis
Aspiciunt, tepidique rigant, ubi jam sitit, imbres,

Divitias messemque dabit tibi farris opimam ;
Si conditus erit pingui sale, sulphure puro :
Quæ cum diluerit, quem Tellus ebibit humor,
Continuo Solis motum adspirante calore
Transvehit in tubulos madefacti Seminis, omnes
Inque sinus ; aperit germen, gazamque recludit
Frugiferam : hinc salium liquidis mucronibus urget
Abdita principia, et vinclis erumpere cogit,
Intus alens pastu assiduo ; et radicibus alte
Porrectis, valeat tandem, cum venerit æstas,
Insignem gravibus spicis efferre maniplum.
Sic herbæ crescunt omnes, quibus arva teguntur :
Sic genus arboreum, et quidquid sub tegmine terræ
Partim alitur, partim sub cœlo vivit aperto. *VII, 1445-1460.

Le naturaliste-poète a pris dans sa main le coquillage laissé par la mer, et il est resté en extase devant ces couleurs qui l'emportent sur nos émaux les plus rares :

Eia, quam pedibus calcas, age, collige concham,
(Nam tibi divitias ultro substernit eunti
Terra, pavimento mage splendida tessellato)
Collige : quam facili sinuosa palatia torno
Ducta nitent ! Quantis spirarum flexibus orbes
In se se redeunt ? Ut Dædaleo labyrintho
Hic tumet, hic impressa leves trahit area sulcos,
Discolor ipsa sibi, generi sed concolor eidem,
Et paribus virgis, paribusque interlita guttis !
Hæc tibi Praxitelem constans industria vincit.
Arte laboratos intus nunc cerne Penates :
Quam tersâ lucent vestita cubilia crustâ !
Quam vario radiant tinctu ! micat ignis et aurum :

---

*« Qu'un champ fertile soit au contraire éclairé par un soleil tempéré, et que des ondées tièdes viennent l'arroser alors qu'il a soif, il vous donnera des moissons riches et abondantes en farine, s'il renferme des sels féconds et des soufres purs. Quand l'eau bue par la terre a dissout ces sels et ces soufres, aspirée sans cesse par la chaleur du soleil, elle les fait passer dans les canaux de la semence amollie, et dans tous ses replis ; elle dénoue le germe, elle ouvre ce trésor précieux, puis à l'aide des sels aux pointes liquides, elle presse les principes qui s'y trouvent cachés, elle les force à briser leurs liens, tout en leur fournissant sans cesse une nourriture intérieure ; si bien que le germe enfonce toujours plus profondément ses racines, et qu'il peut produire, la saison chaude une fois venue, des poignées d'épis lourds. Ainsi grandissent et les jeunes pousses qui couvrent les champs, et les arbres, et tout ce qui se nourrit en partie sous la terre et en partie à ciel ouvert. »

Purpureasque inter maculas distinguitur Iris;
Hæc tibi pingendi solertia vincit Apellem. [1] IX, 72-86.

Pour ceux qui aiment l'histoire naturelle et en même temps la belle langue latine, toutes ces pages sont dignes d'être immortelles; c'est là, croyons-nous, la principale originalité du Cardinal de Polignac. Il est le disciple curieux et ému de ces nombreux savants, aujourd'hui à peu près oubliés, qui, non contents d'apporter à l'étude des insectes, des vers et des coquillages une observation patiente, devenaient encore dessinateurs et coloristes pour les représenter aux lecteurs, et dont Lesser, dans sa belle Introduction à la *Théologie des Insectes* nous a dressé la liste précieuse, Marie Sibylle Mérian, Eléazard Albin, C. Gesner, J. Goedard, Réaumur, Ruysch, Swammerdam, etc. Sont-ils nombreux, aux environs de 1710, les poètes capables de pareilles curiosités et de pareilles sympathies? Quel sens profond et quel sincère amour des choses de la nature! Quel charme reposant dans ces vers de poète sensible et délicat!

L'esprit varié du Cardinal de Polignac nous offre d'autres qualités encore, celles qui tiennent du chrétien et du prêtre: la douceur pénétrante, l'onction persuasive, la connaissance du cœur humain, de ses désirs et de ses misères. Il dit alors les effets de la volupté (I, 688-724); il oppose le faux sage au vrai sage, à celui qui chérit la religion; et ses accents pour nous vanter le bonheur de celui-ci portent chez nous l'envie généreuse, la bonne émulation:

Quos vero tenet assiduus flagransque gubernat
Relligionis amor, non detrectare laborem,
Non studiis animum certant exsolvere rectis,
Non et pervigiles in publica commoda curas
Abjicere; at consanguineis, patriæque libentes
Impendunt operam; solis nec semper amicis,
Ast etiam ignotis. Nec tantum pectore mœsto

[1] « Allons, cette coquille que vous foulez aux pieds, ramassez-la; car sous vos pas la terre étale des richesses plus brillantes qu'un carrelage de mosaïque; ramassez-la. Comme elle brille, cette résidence sinueuse et si habilement tournée! Comme les plis et les replis de ces spirales savent revenir sur eux-mêmes! Labyrinthe de Dédale, ici elle s'enfle, là sa surface est marquée de légers vallons. Sur elle, quelle variété de couleurs, qui toutes cependant se retrouvent dans la même espèce, avec les mêmes raies et les mêmes mouchetures! Cette industrie invariable surpasse celle d'un Praxitèle. Et maintenant, considérez l'intérieur, ces Pénates travaillés avec art: comme les chambres en sont brillantes, toutes revêtues d'émail poli! Quelle richesse de teintes y rayonne! le feu et l'or y éclatent, et le bleu s'y remarque parmi les taches de la pourpre. Le peintre ici est plus habile qu'Apelle. »

Cum lugente dolent, sed re solantur egenos,
Atque favent miseris : neque enim pretiosa recusant
Vincula, queis hominum cœtus Natura ligavit.
Quin etiam bello, causisque forensibus adsunt :
Solliciti, cum res humeris commissa requirit :
Tranquilli tamen interius. (I, 725-737).

Souvent aussi le poète donne à son imagination libre essor, et il atteint à la haute poésie, audacieux et inspiré. Il compare alors sa tâche à celle de Lucrèce (I, 45-80) ; il nous peint le faux triomphe du poète matérialiste (V, 22-57) ; unissant la force de la pensée à l'enthousiasme, il chante un hymne sobre et fier en l'honneur de la Substance (V, 550-559) ; ou bien en des hexamètres dignes des vers de Vigny ou de Sully-Prudhomme, il célèbre les joies austères de l'esprit scientifique (**) :

Internam cur non penetramus in ædem
Naturæ, atque adytis immitti poscimus ipsis ?
Quam pulchrum est in principiis, in origine rerum
Defixisse oculos et nobile mentis acumen !
Pervolat huc Sapiens ; nugæ sunt cœtera Vulgi.
Hinc nullus digno Vates extollere versu
Pythagoræ magni poterit, magnique Platonis
Illustres animas : ingens quibus institit ardor,
Se primum, auctoremque sui et primordia cuncta
Quærere contemplando. Hos non tenuere paterni
Deliciæ moresque soli, quin protinus omnem
Ægyptum et Syrii lustrarent littora ponti ;
Incoluit primum quas alma Scientia sedes :
Atque viros ibi consulerent sapientipotentes
Longævosque, et doctrinæ monumenta vetustæ :
Civibus ut tandem non vellera murice tincta,
Non aurum aut gemmas, ast aurea dicta ferentes,
Ditarent patriam nova per commercia Veri. (III, 21-39).

(*) « Celui que possède et gouverne un constant amour de la religion, celui-là ne cherche pas à éviter la fatigue ni à délivrer son esprit des travaux honnêtes, ni à échapper aux soucis qui veillent sans cesse sur les intérêts communs ; mais il consacre sa peine à sa famille, à sa patrie, et non seulement à ses seuls amis, mais souvent même à des inconnus. Non seulement il unit ses plaintes à celles de l'affligé, mais à l'aide de ses biens il soulage ceux qui sont dans le besoin et s'intéresse aux malheureux. C'est qu'il ne refuse pas les biens précieux par lesquels la nature a uni les hommes entre eux. Tout au contraire, il tient son poste à la guerre, au forum : il est inquiet du fardeau confié à son épaule : mais il conserve sa tranquillité intérieure. »

(**) « Pourquoi ne pénétrons-nous pas à l'intérieur du temple, et ne demandons-nous pas d'être admis dans son sanctuaire ? Comme il est

L'amour du savoir, ne l'oublions jamais, a été la source de toutes les qualités de Polignac ; c'est pour avoir possédé une science très étendue et très variée, c'est pour avoir beaucoup admiré et aimé beaucoup, qu'il a été poète.

Ainsi doué des plus heureux dons de l'esprit et de l'imagination, le Cardinal de Polignac aurait pu *égayer* son sujet à l'aide d'ingénieuses fictions et d'épisodes ; cette manière sera celle des poètes didactiques de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, qu'ils écrivent en latin comme Le Coédic et Boscovich, ou en français comme Delille et Ricard. Polignac a su échapper à la tentation, grâce à l'autorité et au prestige de Lucrèce, qui reste quand même son maître, bien qu'il réfute sa doctrine. Les inventeurs de fictions et d'épisodes ont davantage lu et imité les *Georgiques* que le *de Natura rerum.* Lucrèce ne sacrifie pas aux élégances ; il n'a jamais recours aux morceaux de bravoure ; sa poésie, sévère et parfois sauvage, sort des sujets mêmes, elle n'est pas empruntée au dehors. Polignac a compris la grandeur et la gravité de cet art, et il a su éviter un danger qui le menaçait de toutes parts, dans le temps où il écrivait.

En revanche, si l'*Anti-Lucrèce* ne contient pas d'épisodes ni de fictions, les comparaisons y sont nombreuses. Nous en avons relevé environ soixante-cinq, sept en moyenne par livre ; les uns, plus favorisés (I, IV, IX), en comptent de neuf à onze : les autres, moins favorisés (V, VIII), de trois à cinq.

Le traducteur de l'*Anti-Lucrèce*, Bougainville, reproche à Polignac « de prodiguer trop les comparaisons ». On pourrait surtout en critiquer deux ou trois, qui, dit-il, me paraissent peu justes, et qui certainement ne me paraissent pas nobles ; peut-être peuvent-elles se soutenir dans un Poème latin, mais je n'ai pas cru les faire passer dans ma traduction[1].

---

1. Discours préliminaire, LXIV.

---

beau d'avoir arrêté ses yeux et la noble pénétration de son intelligence sur les principes et sur l'origine des choses ! C'est là que s'envole l'esprit du sage : le reste n'est que bagatelles bonnes pour la foule. Aucun poète ne pourrait vanter dignement dans ses vers l'âme illustre d'un Pythagore ou d'un Platon. En eux était la puissante ardeur de chercher à se connaître soi-mêmes, à connaître leur Auteur et les premiers principes. Ceux-là, les charmes et les mœurs du sol de leurs pères n'ont pu les empêcher de parcourir toute l'Egypte et les rivages de la mer syrienne, demeure qu'occupa d'abord la science bienfaisante ; ni de consulter sur place les savants vieillards qui y vivaient encore et les monuments de l'antique sagesse. Et c'était pour rapporter à leurs concitoyens, non des laines teintes de pourpre, ni de l'or et des pierres précieuses, mais bien des paroles d'or, et pour les enrichir par un commerce inconnu jusqu'alors, celui de la Vérité. »

En vérité ces comparaisons ne sont pas trop nombreuses en elles-mêmes, mais elles sont trop complaisamment tirées de l'art de la navigation ou du cours des fleuves et des rivières. Six sont empruntées à la légende antique, et cette sobriété est louable ; quatorze environ aux arts plastiques et aux arts mécaniques ; une douzaine aux actions diverses des animaux et des hommes ; huit ou neuf aux phénomènes de la nature ; mais il y en a dix-sept ou dix-huit qui commencent à peu près ainsi : « tel le pilote..., ou, tel un fleuve...., etc. ». De là une certaine monotonie.

Voilà pour leur nature. Quant à leur caractère, les unes sont aimables et quelquefois d'une douceur virgilienne :

Haud secus in sylvis, ac frondes inter opacas
Ingenitum carmen modulatur musicus ales,
Dum fovet implumes fœtus placidissima conjux :
Nam ramo nunc ille sedens, nunc præpete pennâ
Huc illuc circumvolitans, noctesque diesque
Invigilat custos ; liquidâ tum voce canorus
Personat omne nemus : molli hæc abscondita nido
Suaves aure bibit numeros, oblita laboris ;
Et vix assiduæ sentit fastidia curæ. *III, 49-57.

Les autres sont ingénieuses, tels les jeux magnifiques et variés de la perspective (III, 90-104) ; d'autres encore sont spirituelles et pittoresques :

Quales jocularia mimi
Prodigia exercent : digitis hi namque micantes
Attentos fallunt oculos, dum vascula tractant
Apta dolis : fraudem velatam præpete gestu,
Virgâ et voce juvant ; et ubi posuere lapillum,
Ostendunt volucrem. Stupet ore ignarus hianti
Spectator : tennat, si quando noverit artem. **IV, 466-472.

---

*« Tel dans la forêt, sous le feuillage épais, l'oiseau musicien module le chant que la nature lui a donné, tandis que sa compagne réchauffe ses petits qui n'ont pas encore de plumes. Et lui, tantôt perché sur une branche, tantôt voltigeant aux alentours d'une aile rapide, nuit et jour il monte la garde bien éveillé, tandis que de sa voix claire et sonore il fait retentir le bois tout entier ; et elle, du fond de son nid moelleux, elle boit de l'oreille ses rythmes harmonieux, elle oublie sa fatigue, et à peine ressent-elle le dégoût de l'assiduité. »

**« Tels des charlatans exercent leurs fausses merveilles ; leurs doigts agiles trompent les yeux attentifs, tandis qu'ils manient leurs gobelets truqués ; leur ruse, qui se cache derrière leurs gestes rapides, s'aide encore d'une baguette et de la voix ; et là où ils ont placé un caillou, ils trouvent un oiseau. Le badaud ignorant reste immobile et bouche bée ; et il se mettrait en colère s'il connaissait l'artifice. »

Mais la plupart, presque toutes, ne se contentent pas d'être des comparaisons, elles sont en même temps des démonstrations, et c'est la manière de Lucrèce. Telle est par exemple celle du livre II, que nous avons citée, et qui a la rigueur d'un théorème de mécanique : il s'agit de démontrer qu'on peut déterminer avec précision les degrés de vitesse de plusieurs corps sans qu'il y ait dans l'univers des points fixes et immobiles[1]. Cette autre veut être une petite expérience de physique, destinée à prouver pourquoi les planètes ne sont pas toutes également éloignées du soleil, soumises qu'elles sont inégalement à la pression de la matière subtile :

Haud secus ac tubulis ubi fons deductus apertis
Prosilit, et suavi se murmure tollit in auras,
Mollem erumpenti Sphaeram si objeceris, undas
Contrahit, illa manet liquidâ suspensa columnâ,
Altius inferiusve quidem, prout ipsa gravescit :
Sic tamen, ut tremulo nonnil agitata liquore
Fluctuet, ac varios uno det tempore motus.
Ergo patet Sphaerae grandes cur Solis ab axe
Communi non aequa per intervalla recedant :
Atque aliae suprema colant, aliae infima Cœli ;
Quaedam intermediae fluitent in gurgite vasto :
Omnes assidue vestigia trita revolvant :
Curriculisque suis haud unquam excedere possint.
(VIII, 709-721).

Enfin il faut rappeler la longue comparaison du livre II, empruntée à Platon, et qui elle aussi est une persistante démonstration, l'âme et le corps comparés au musicien et à la lyre.

Polignac n'a donc pas recherché les comparaisons pour enjoliver son poème, mais c'était pour fortifier ses idées, pour étayer et éclairer ses démonstrations. Si elles ont en général un tour aisé

1. V. p. 37.

« Quand jaillit l'eau d'une source amenée par un tuyau percé d'une ouverture et qu'elle s'élève dans l'air avec un doux murmure, présentez-lui une boule légère, les eaux se replient sur elles-mêmes, et la boule reste en suspens sur cette colonne liquide, tantôt plus haut, tantôt plus bas, selon qu'elle pèse plus ou moins ; cependant elle ne demeure pas immobile au milieu de l'eau qui tressaille ; mais celle-ci lui communique son agitation. On peut voir par là pourquoi les grosses boules célestes ne sont pas toutes également éloignées du soleil, leur centre commun ; mais les unes occupent les parties hautes du ciel, les autres les parties basses, et quelques-unes dans l'intervalle flottent au milieu du vaste gouffre. Toutes reviennent assidûment sur les traces qu'elles ont laissées, et elles ne peuvent jamais sortir de leur orbite. »

et gracieux, cela tient à son talent facile et abondant, à son habileté de versificateur et à sa science de latiniste : ce sont les qualités générales qu'il déploie dans ses expositions les plus ardues et les plus méticuleuses, celles qui ne l'abandonnent jamais.

Car celui-là savait le latin aussi bien que les Latins eux-mêmes, et il était capable de l'écrire mieux que jamais moderne n'a su le faire. Le *Journal de Trévoux* remarque que Polignac ne s'est pas astreint à parler uniquement la langue de Lucrèce, comme au XVIe siècle les trop fameux Cicéroniens en usaient avec Cicéron, comme aussi en de courtes pièces Dorat ou Strada avaient essayé de contrefaire Lucrèce lui-même ; mais qu'il a pris son bien un peu partout dans les meilleurs poètes latins, sans que son style soit une bigarrure désagréable et mal entendue[1].

Le jugement est exact. Polignac a su ne pas être exclusif, tout en conservant à son poème une couleur suffisamment archaïque sans la moindre affectation. Cette teinture est obtenue à l'aide de mots empruntés à Lucrèce, *momen*, *compages*, *cuppedo*, *tonitrualis*, *dissitus*, *obbrutescere*, *tuditare*, *turmatim*, etc. ; — d'un grand nombre de substantifs en *men* : *glomeramen*, *tutamen*, *conamen*, *munimen*, etc. : — d'adjectifs composés à la mode d'Ennius et de Lucrèce, *grajugena*, *terrigena*, *fluctifragus*, *mellifluus*, *velivolus*, *pennipotens*, *fœdifragus*, etc. ; de formes grammaticales archaïques, *jacentum*, *viventum*, *animantum*, *superûm*, *quis*, *impete*, *mage*, etc.

Polignac use aussi des transitions didactiques ou des mouvements oratoires qui furent chers à Lucrèce, *principio*, *præterea*, *denique*, *postremo*, *contemplator*, *at me non animi fallit*, etc. Mais comme il prenait à la littérature latine ce qu'elle a d'excellent, et qu'il ne se cantonnait pas dans une époque littéraire d'une quarantaine d'années, il lui a été permis de profiter des progrès accomplis par la langue scientifique des Romains, de puiser en particulier dans le latin de Pline l'Ancien, et de n'adopter du latin moderne que les quelques mots nécessités par les découvertes de la science, cependant que Lucrèce lui fournit l'essentiel de son vocabulaire et de son style ; et pour répondre harmonieusement à ces exigences littéraires, il fallait vraiment un grand artiste de la langue latine.

La meilleure épreuve à laquelle on puisse soumettre le latin du Cardinal de Polignac, c'est d'essayer de le traduire. On s'aperçoit alors de ses précieuses qualités : il est solide, plein de sens, le traducteur doit mener contre lui une lutte dans laquelle souvent il est vaincu. Ce n'est pas du latin facile et banal, du latin passe-partout ; l'auteur n'a pas habillé sa pensée d'un costume de louage :

1. Février 1748

il a médité dans la langue dont il use : son latin est beau comme l'antique.

Sans doute on ne saurait comparer le talent du Cardinal au génie de Lucrèce. Celui-ci nous empoigne, nous conquiert violemment, grâce à sa foi ardente, passionnée, dominatrice, à son réalisme intense, à sa beauté âpre et tragique, à ses mouvements épiques et dramatiques. En lisant son œuvre, nous éprouvons la sensation prolongée que tout s'écoule, que tout s'use, que tout finira : nous nous sentons entraînés à la dérive, dans la danse folle des atomes aveugles, sans le moindre arbrisseau, sans la moindre herbe verte pour nous y cramponner ; nous ne rencontrons que visions répétées d'usure, de destruction et de ruine ; à chaque instant, à toutes les choses, à l'univers comme à l'homme, Lucrèce ouvre toutes grandes les portes de la mort sur le gouffre immense et béant qui doit les engloutir : ce sont ses propres paroles ; et quand nous fermons le livre, le déterminisme scientifique pèse sur nous comme la dalle d'un caveau. La doctrine spiritualiste, plus douce, plus aimable et plus consolante, n'exigeait pas le rude génie d'un Lucrèce ; elle réclamait une conviction profonde et des concessions momentanées, de la force et de la grâce, de l'autorité et souvent de l'habileté ; il s'agissait d'exercer sur le lecteur une pression lente et irrésistible, d'insinuer la persuasion dans tout son être et pour ainsi dire par tous les pores, avec mille précautions, inlassablement. Polignac a possédé toutes les qualités requises pour accomplir la tâche qu'il s'était proposée, et pour écrire un beau poème.

*
* *

L'intérêt de la pensée et la beauté du style devaient attirer les regards sur l'*Anti-Lucrèce*. Nous savons déjà que Polignac, de son vivant, rallia d'illustres suffrages. Le duc du Maine, le duc de Bourgogne, Louis XIV, Clément XI applaudirent à son entreprise et prêtèrent l'oreille à ses hexamètres. Boileau trouva dans le poème « des idées sublimes, des réflexions profondes, l'étendue des lumières, les vastes connaissances, le mérite de l'invention, le talent de la diction et les richesses de l'imagination »[1]. Leibniz s'intéressait à la composition de l'*Anti-Lucrèce*. Après avoir lu les premiers feuillets, Newton écrivit au Cardinal pour le féliciter et l'engager à continuer son poème. L'abbé Le Jay compose une ode à Polignac pour le presser de faire paraître son chef-d'œuvre[2]. « Polignac, nous dit l'abbé Genest, a su pénétrer dans les secrets de la philosophie, et nous les expliquant par des vers plus harmo-

1. Faucher : *Histoire du Cardinal de Polignac*, II, p. 12. « Prorsus consonum esse judicavit incorruptæ antiquitatis ». Préf. de Rothelin, p. XII.
2. *Bibl. rhetorum*, II, p. 216.

nieux, plus riches et plus expressifs que ceux de Lucrèce, il surmonte ce fameux poète par ses propres armes, et dissipe tous les enchantements de la dangereuse doctrine d'Epicure »[1]. Vers 1718, d'Aguesseau, alors retiré dans sa terre de Fresnes, rédige des réflexions critiques « sur le second livre où l'on traite de l'Espace et du Vide » ; à l'aide d'une dialectique vive et savante, il contredit le Cardinal, tout en affirmant que ces discussions importent peu à la religion[2]. Montesquieu écrit dans une lettre en 1729 : « Hier, 4 juin, j'entendis la lecture du 1er livre de l'*Anti-Lucrèce*, de M. le Cardinal de Polignac, qui est un ouvrage admirable divisé en neuf livres »[3].

C'est Polignac qui sert de guide à Voltaire dans le *Temple du Goût* (1733) :

Ce Cardinal qui sur un nouveau ton
En vers latins fait parler la Sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du Ciel et vainqueur de Lucrèce.

Quand Polignac rencontre Lucrèce, celui-ci rougit à sa vue ; mais à peine l'a-t-il entendu parler qu'il l'aime et reconnaît ses erreurs :

Tu m'as vaincu, je cède, et l'Ame est immortelle,
Aussi bien que ton nom, mes Ecrits et tes Vers.

« Le Cardinal répondit à ce compliment dans la langue de Lucrèce. Tous les poètes latins qui étaient là le prirent pour un ancien Romain, à son air et à son style ; mais les Poètes français sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus, et disent que, puisque Lucrèce, né à Rome, embellissait Epicure en latin, son adversaire, né à Paris, devait le combattre en français ». Les compliments de Voltaire, ici comme ailleurs, sont agrémentés de quelques traits satiriques. Plus tard il s'en prendra non seulement au latin, mais à la doctrine, et ses critiques seront poussées jusqu'à l'injustice. « L'un de ceux qui ont prouvé qu'il est plus aisé de faire des vers latins que des vers français, dit-il de Polignac dans *Le Siècle de Louis XIV*. Malheureusement pour lui, en combattant Lucrèce, il combat Newton ». Dans une note à la Satire des *Systèmes* il cite des vers de Polignac contre le système de Spinosa. Mais ailleurs il dit : « C'est un ouvrage sec et décharné, qu'on loua beaucoup et qu'on ne peut lire..., un poème sans philosophie et sans raison » ; et il écrit à Marmontel : « Cet *Anti-Lucrèce* m'avait paru un chef-d'œuvre quand j'ai entendu les

---

1. V. *Mém. de Trévoux*, juin 1742, p. 1066.
2. V. Lettre IV, dans le t. 12 des *Œuvres* du Chancelier d'Aguesseau.
3. *Voyages de Montesquieu*, publiés par le baron H. de Montesquieu, t. 2, p. 47.

quarante premiers vers récités par la bouche mielleuse du Cardinal. L'impression lui a fait tort »[1]. Le *Dictionnaire philosophique* nous donne l'opinion complète et définitive de Voltaire sur Polignac : « Il me semble qu'il réunit souvent la force de Lucrèce et l'élégance de Virgile... Le Cardinal a perdu beaucoup de temps à réfuter la déclinaison des atomes et les autres absurdités dont le poème de Lucrèce fourmille. C'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de Lucrèce les rêveries de Descartes ? »[2].

Le 10 mars 1742, lorsque l'abbé de Saint-Cyr fut reçu à l'Académie française à la place de Polignac, il fit de son prédécesseur un éloge vague et tempéré. Mais en réponse, Néricault de Destouches célébra dans le Cardinal « un des plus grands personnages que la France ait produits, un homme universel, un homme orné de tous les talents les plus solides et les plus brillants, et dont un seul, assaisonné du sel délicat et des grâces charmantes dont il les relevait tous, aurait suffi pour en faire un grand homme »[3].

A son apparition le poème fut salué par le *Journal des Savants* (oct. 1747), par le Journal de Leipzig *Acta eruditorum* (1748, p. 11), et par le *Journal de Trevoux*, qui en donne une analyse et qui déclare qu'il a plus de réputation à l'étranger qu'en France : « Les étrangers s'en occupent et le savent par cœur. Ce n'est pas le seul exemple qui prouve que nous prodiguons nos richesses sans en user »[4].

La Dixmérie, qui dans les *Ages du Goût* (1770) imite le *Temple du Goût* de Voltaire, place dans la bouche du Génie des Arts une vive diatribe en vers contre les poètes néo-latins ; il pardonne au seul Cardinal de Polignac, qui avait pour motif de combattre Lucrèce dans sa propre langue. « Mais, dit-il, il eût encore mieux fait d'écrire dans sa langue naturelle, qu'il parlait si bien »[5].

En 1772, Sabathier de Castres, dans *les Trois Siècles littéraires de notre Littérature*, consacre à Polignac un article très élogieux : « Sa touche, également vive, pénétrante, ingénieuse et fleurie, ajoute à ses raisons un charme secret, qui porte dans les âmes raisonnables le plaisir avec la conviction... Toutes les nations

---

1. V. lettres du 13 oct. 1759 et du 28 janv. 1764.

2. Sur les variations de Voltaire au sujet de l'*Anti-Lucrèce*, v. Desessarts, *les Siècles littéraires*, art. Polignac, et l'abbé Vissac, *de la Poésie latine en France au Siècle de Louis XIV*, p. 295-296. V. aussi comme il est impatient d'apprendre l'arrivée à Charlottenbourg de la collection de Polignac ; et Frédéric lui répond qu'il attend tous les jours les beaux antiques

Que Polignac, ce savant homme
Escamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde surpris
Nous escamotons à Paris (Corresp., l. 1181 et l. 1183).

3. *Recueil des Harangues prononcées par MM. de l'Académie française*, t. 5.

4. V. février, mars, mai 1748, mars 1750.

5. *Les deux Ages du Goût et du Génie français sous Louis XIV et sous Louis XV*, p. 21-23 ; p. 172

connaissent son *Anti-Lucrèce* »[1]. Mais Sabathier de Castres en use comme Voltaire, ses éloges ne furent pas durables, et dans l'*Apologie de Spinosa* (1810), il critique le fond même du poème, son spiritualisme et son dualisme irréductible : « L'estimable auteur du poème de *la Religion* et l'auteur ingénieux de l'*Anti-Lucrèce*, sans doute aussi par respect pour les idées de l'École, ont adopté l'un et l'autre la double erreur que la matière ne peut penser, et que tout être pensant est immatériel, persuadés sans doute, comme les philosophes superficiels, que tout ce qui est corporel est périssable, quoique la physique et la chimie nous aient convaincus que rien ne périt, et que les objets ne font que changer de forme. »

En 1777, *la Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de Goût*, de l'abbé J. de La Porte, contient un article très favorable à Polignac : « L'*Anti-Lucrèce* ne serait désavoué ni par Descartes, ni par Virgile ». Comme la plupart de ses contemporains, de La Porte croit très sincèrement que Lucrèce a été vaincu par Polignac : « Son système disparait devant l'*Anti-Lucrèce* »[2]. Aussi J.-B. Lascaris Guarini, dans ses *Juris naturæ et gentium Principia et Officia* (1779), invoque-t-il contre Lucrèce et Spinosa la haute autorité du très savant Cardinal[3].

Mais voici le jugement le plus curieux qui ait été émis sur le Cardinal-poète, le plus sévère aussi, le plus injuste, et resté inédit jusqu'ici, croyons-nous : c'est une note manuscrite que porte à la Bibliothèque nationale un exemplaire de l'*Éloge du Cardinal de Polignac*, lu par Mairan à l'assemblée publique de l'Académie royale des Sciences du 4 avril 1742[4].

Note de Mr Mole avocat sur le cardinal de Polignac. 1780.

« Ce prélat, bel esprit, aimable et d'une belle figure, était un peu de l'humeur des lettres chinois, c'est à dire rieniste ou deiste : s'il a écrit contre le matérialisme, ce n'a été comme dit Baile que pour la prédica. il faisait assez bien des vers latins, mais tout le monde scait que l'Anti-Lucrèce est autant l'ouvrage de l'abbé de Rothelin et des deux frères Le Beau que le sien. Son museum qui lui coutait peut être plus de deux cent mille écus a passé a sa mort, a la honte de la france, au Roi de prusse pour cent dix mille livres

Je ne sais pourquoi l'auteur de l'éloge de ce cardinal a obmis de dire qu'en 1716 le cardinal de polignac fut nommé par le roi de l'avis du régent, chef et grand maitre de tout l'ordre Regulier du S. esprit de montpellier en deça les monts. titre qu'il conserva jusqu'à sa mort et dont il tirait vanite. jean antoine toussart cha-

1. V. art. Polignac.
2. T. I, p. 151 et p. 165.
3. T. II, p. 155.
4. Cote Ln27 16457 (Rés.).

moine regulier de cet ordre lui dedia meme en cette qualite, une idee generale et un dipplomata de cet ordre dont le susdit cardinal fut en quelque sorte le restaurateur.

un moine a publie la vie du cardinal d'apres les memoires domestiques et les depeches d'etat que je l'ai vu copier a Versailles dans les bureaux des affaires etrangeres. en louant trop son heros il en a fait un homme ridicule. sous le pretexte de tout dire il a parle jusqu'aux laquais du cardinal et meme des chevaux morts à son service. mais tout cela grossit un livre et il est des etres qui calculent leur mérite sur la grosseur du volume »[1].

L'*Anti-Lucrèce* a eu un résultat meilleur que d'attirer les éloges et quelquefois les critiques : il a provoqué l'émulation ; et deux poèmes sont sortis de l'inspiration qui animait Polignac, *la Religion*, de Louis Racine (1742), et *la Religion Vengée*, ouvrage posthume du Cardinal de Bernis (1795). Louis Racine était en relations avec Polignac, qui lui écrivit une lettre au sujet de l'âme des bêtes ; il connaissait l'*Anti-Lucrèce ;* il n'ignorait pas que ce poème ne devait point s'arrêter au spiritualisme, qu'il était une introduction au christianisme[2]; et son œuvre à lui dans sa pensée complétait celle de Polignac. Son cinquième chant en particulier nous fait songer à l'*Anti-Lucrèce*, surtout dans les pages où Louis Racine affirme que le problème du mal physique et du mal moral ne saurait être résolu que par le christianisme. Si le nom de Polignac n'est pas dans les notes que Racine a mises à son poème, la raison en est sans doute que l'*Anti-Lucrèce* était encore inédit.

Bernis se réclame hautement de Polignac, qui l'a engagé à écrire son poème ; et il trace son éloge dans le chant IV de *la Religion vengée* :

> Que les arts réunis consacrent sa mémoire.
> Et couvrent son tombeau des rayons de leur gloire :
> En saisissant les traits à sa muse échappés
> J'assurerai les coups que sa main a frappés.

A son tour il attaque Lucrèce ; il compose tout un chant, le cinquième, contre le spinosisme, que Polignac n'avait qu'imparfaitement réfuté ; il étend ses coups jusqu'à Bayle, dont il nous trace un portrait qui eût enchanté Polignac :

> Qui l'écoute, entraîné dans un doute profond.
> Erre sur une mer sans rivage et sans fond :
> Tout devient par son art incertain et probable ;
> L'erreur change en ses mains, et devient soutenable.

---

1. Il s'agit de Faucher.
2. V. préface de la trad. de l'*Anti-Lucrèce* par Bougainville, p. XXXVI.

Ce peintre séducteur avec aménité
Prodigue le mensonge, et tait la vérité,
A la philosophie unit le badinage,
Enivre la raison d'un doux libertinage (VII).

Il est regrettable que cette influence ne se soit pas étendue plus loin, jusqu'à l'époque où vont naître chez nous les grands poèmes descriptifs, jusqu'à Delille, A. Chénier, Chênedollé. En prenant pour maître Virgile plutôt que Lucrèce, ceux-ci ont fait fausse route : ils ont adopté les descriptions, les tableaux, les épisodes, ils ont renouvelé en l'affaiblissant une poésie déjà suffisamment factice : ils ont tourné le dos à la grande poésie scientifique, celle qui unit la beauté de l'expression à la sévérité des idées, et que Polignac était capable de leur enseigner[1].

Aux approches de 1789, la renommée du poème de Polignac subit un déclin rapide. L'édition donnée à Lyon en 1780 (Périsse, 1 vol. in-12, texte et trad.), marque à peu près la date de ce changement de fortune. L'*Anti-Lucrèce* reste longtemps oublié. Enfin il est réédité et enfoui dans la collection de l'abbé Migne. Quelques docteurs ès-lettres se souviennent de lui. P. Montée, en 1860, dans sa thèse *Lucrèce moraliste*, vante les vers de Polignac, « pleins d'un art savant et d'une imitation souvent heureuse de Lucrèce lui-même » ; et il montre que sa tentative de renverser le monument de la philosophie épicurienne ne manquait pas d'à-propos[2]. L'excellente thèse de l'abbé Vissac, *de la Poésie latine en France au siècle de Louis XIV* (1862), contient un article élogieux et intéressant sur l'*Anti-Lucrèce*. En 1872, Edouard Patry, agrégé, inspecteur d'Académie, présente à la Faculté de Nancy une thèse intitulée *l'Anti-Lucrèce du Cardinal de Polignac* : « Mon but spécial, dit-il, est d'étudier et d'apprécier la lutte particulière entre le Cardinal de Polignac et Lucrèce, *en donnant tort ou raison à l'un ou à l'autre*, selon que chacun d'eux m'aura paru le mériter, sans oublier les auxiliaires qui ont pu se grouper autour des deux rivaux »[3]. C'est un ouvrage intéressant, que ceux qui étudient Lucrèce ne devraient pas ignorer.

Ce petit mouvement en faveur de Polignac n'empêche pas un érudit de la Haute-Loire de tirer trois strophes bachiques des *Divertissemens de Sceaux*, de les attribuer gratuitement à Polignac, et d'ajouter : « Je donnerais tout l'*Anti-Lucrèce* pour ces trois strophes »[4].

---

1. V. Fusil : *la Poésie Scientifique de 1750 à nos jours*, p. 42.
2. P. 157 et 158.
3. P. 13.
4. Ma foy, lune, quoique tu fasses
Du moins tu n'empêcheras pas
Que nous rougissions nos faces...
(*Mém. et Procès-verbaux de la Soc. agricole et scientifique de la Haute-Loire*, t. 3, p. 161).

En dépit de ces variations de fortune et de ces appréciations divergentes, nous croyons être en droit maintenant de reprendre l'expression dont nous nous servions au début de cet opuscule et de dire que l'*Anti-Lucrèce* est une œuvre considérable. Par le nombre des idées qui s'y trouvent exprimées, et qui touchent aux plus hauts et aux plus beaux problèmes que se soit posés l'intelligence humaine dans le domaine de la morale, de la métaphysique, de l'histoire naturelle et de l'astronomie, ce poème doit tenir une place prépondérante dans l'histoire de la pensée française. Il n'est guère de question passionnant les esprits vers 1715 sur laquelle il n'ait apporté une solution raisonnable, celle des spiritualistes de son temps. Tout en ruinant Lucrèce, il affirme le cartésianisme renforcé ou corrigé par Malebranche et par Leibniz. Il occupe un des pôles de la pensée, le finalisme, tandis que Lucrèce et les Epicuriens sont à l'autre pôle, le fatalisme ou déterminisme. En vérité, toute la philosophie oscille entre ces deux conceptions. Que voyons-nous autour de nous ? Partout, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, tout semble organisé par une intelligence toujours présente, attentive aux moindres détails comme aux plus puissants ensembles, donnant son luminaire à la terre comme au ver luisant. Tout a sa raison prochaine, évidente, manifeste. Un artiste énorme et méticuleux a tout prévu. Et voilà ce qui frappe à bon droit un grand nombre d'intelligences et proclame une volonté créatrice et providentielle. Mais les fins éloignées nous échappent. A moins d'en appeler aux lumières de la foi, nous ne savons plus où tend le monde, où tend la vie, ce ruissellement des choses, ce tourbillon universel qui emporte les infiniment grands et les infiniment petits ; et partout règnent la souffrance et la mort, en tout lieu le mal s'impose à notre pensée pour la chagriner et l'incliner à nier cette même intelligence et cette même providence que nous avions reconnue. Et voici pourquoi d'autres esprits croient au hasard, à la matière s'organisant d'elle-même sans savoir où elle va, mais obéissant à un déterminisme aveugle, à des lois qui sont le résultat d'heureuses combinaisons mécaniques : le monde est une réussite. Dans l'*Anti-Lucrèce*, nous assistons à cet émouvant débat, et le poète communique tous les charmes de l'esprit et du cœur à sa doctrine consolante et aussi probable que la doctrine contraire.

Le Cardinal de Polignac se trouve être ainsi le plus brillant de ces nombreux écrivains, Abbadie, Ray, Le Maître de Claville, Nieuwentit, Pluche, le P. Lami, le marquis de Saint-Aubin, Clarke, Wollaston, Addison, pour qui la science est un acheminement vers Dieu. Tous sont désireux de faire de la religion naturelle une introduction à la religion chrétienne. Pour eux la raison mène à la foi ; deux livres de théologie sont ouverts devant nous, où Dieu laisse également entendre sa grande voix, la Création et les Saintes Ecritures ; « la nature, dit l'abbé Pluche, est une théologie popu-

pulaire ». Et toutes ces idées, ce système de la nature et du monde, cette façon de penser de plusieurs générations savantes et travailleuses, c'est contre tout cela que les philosophes du XVIIIe siècle vont entreprendre une lutte passionnée, victorieuse en apparence, mais en vérité toujours prête à recommencer avec de nouveaux moyens dûs à des méthodes de plus en plus précises, et qui ne sera jamais close ; car nous atteignons ici aux mystères de la vie et du monde.

Enfin l'*Anti-Lucrèce* est une œuvre d'art, parue dans un temps où les littérateurs avaient à peu près perdu le sens artistique. A ceux qui croiront pouvoir écarter d'un mot ce poème, en lui reprochant d'être écrit en latin, nous répondrons qu'aujourd'hui écrire en latin, c'est vouloir ne pas être lu, mais qu'au commencement du XVIIIe siècle c'était vouloir être lu par tous les esprits cultivés de la France et d'ailleurs. A ceux qui blâmeront le poète de s'être occupé de sujets philosophiques et scientifiques qui n'ont rien à voir avec la poésie, nous citerons ces mots bien pensés et bien dits de son traducteur : « L'esprit est capable d'intérêt comme le cœur ; mais il faut plus d'art pour l'intéresser ; il en faut plus pour imposer silence à l'imagination que pour la repaître ; pour transporter l'âme dans cette région inaccessible aux sens, où la Raison seule a droit de parler et d'entendre, que pour attacher par des peintures agréables »[1]. Il faut aussi plus de sérieux, plus de gravité, plus de religion pour comprendre la haute poésie scientifique, que pour goûter les babioles sentimentales ; et c'est en suivant la voie de la philosophie et de la science que la poésie, croyons-nous, restera fidèle à son rôle antique et traditionnel et à sa mission sacrée. Ainsi Polignac l'a pratiquée.



1. L'*Anti-Lucrèce*, trad. par Bougainville, p. LV.

BIBLIOGRAPHIE[*]

ABBADIE. *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*. Rotterdam. Leers. 1684. 2 vol. in-4°. Ibid. 1705, 3 vol. in-12.

AGUESSEAU (d'). *Œuvres*. Paris, Lib. associés, 1759-1789, 13 v. in-4°.

ALGAROTTI. *Le Newtonianisme pour les Dames*. Trad. en fr. par de Castera, Paris, Montalant, 1738, 2 vol. in-12.

ARGENS (d'). *La Philosophie du Bon Sens*. Londres, à la C[ie], 1737, 2 vol. in-12. — La Haye, Paupie, 2 vol. in-12.

ARISTOTE. *de Animalium Generatione*, libri quinque. Venise, Antoine, 1526, in-folio.

AUBERT de VERSÉ. *L'Impie convaincu, ou Dissertation contre Spinosa*. Amsterdam, Crelle, 1684, in-8°.

BAKER (Thomas). *Traité de l'incertitude des Sciences*. Traduit de l'anglais (par Berger). Paris, Miquelin et Pigot, 1714, in-12.

BATTEUX (abbé). *La Morale tirée des propres écrits d'Epicure*. Paris, Desaint et Saillant, 1758, in-8°.

BAYLE. *Pensées sur la Comète*. Rotterdam, Leers, 1683, 2 vol. in-12. Rotterdam, ibid. 1683-1694, 3 vol. in-12. — *Dictionnaire historique et critique*. Rotterdam, Leers, 1697, 2 t. en 4 vol. in-folio. 4[e] éd. Amsterdam, Brunel, 1730, 4 vol. in-folio.

BERNIER (François). *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*. Paris, Langlois, 1674, 2 part. en 1 vol. in-12. Lyon, Anisson et Posuel, 1678, 8 t. en 7 vol. in-12, et 1684, 7 t. en 6 vol. in-12.

BERNIS (Cardinal de). *La Religion vengée*. Parme, Palais-Royal, 1795, gr. in-4°. Ibid. 1795, in-8°.

BION. *Usage des Globes célestes et terrestres et des Sphères selon les différens systèmes du Monde*. Paris, d'Houry, 1699, in-12.

BOSCOVICH. *de Solis ac Lunæ defectibus*. Londres, Millars, 1760, in-4°. — *Les Eclipses*, trad. de Barruel. Paris, Valade et Laporte, 1779, in-4°.

BOSSUET. *De la Connoissance de Dieu et de Soi-même*. Nouv. éd., Paris. Alix, 1741, in-12 (1[re] éd. 1722).

---

[*]Cette bibliographie ne saurait qu'apporter une contribution modeste à l'étude des grandes questions philosophiques et scientifiques abordées dans l'*Anti-Lucrèce*. Elle ne contient, dans sa partie essentielle, que ce qu'il convient de connaître à un « honnête homme » d'aujourd'hui pour lire et comprendre le poème d'un grand « honnête homme » de la fin du XVII[e] siècle et du commencement du XVIII[e]. Elle est « en fonction » de l'*Anti-Lucrèce*.

Boucher (le R. P.). *Les Triomphes de la Religion chrétienne*, contenant les résolutions de trois cens soixante et six questions... proposées par Typhon, maistre des Impies... Paris, Boulliard, 1628, in-folio.

Bougeant (le P.). *Amusement philosophique sur le langage des Bêtes*. Paris, Gissay, 1739, in-12.

Bougerel. *Vie de Gassendi*. Paris, Vincent, 1737, in-12.

Bouillier F. *Histoire de la Philosophie Cartésienne*. 3e éd. Paris, Delagrave, 1860, 2 vol. in-12.

Boulainvillers (de). *Réfutation des erreurs de Benoit de Spinosa* par Fénélon... par le P. Lami et par Mr de Boulainvillers, avec la vie de Spinosa par Jean Colerus. Bruxelles, Foppens, 1731, in-12.

Boullier (David). *Essai philosophique sur l'Ame des Bêtes*. Amsterdam, Changuion, 1728, in-12.

Boze (Claude-Gros de). *Eloge de M. le Cardinal de Polignac*. Paris, 1742, in-8°, 24 p. Extrait des Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, t. XVI, p, 306.

Buddé (François). *Elementa philosophiæ instrumentalis theoreticæ et practicæ*. Hall, Orphanotrophius, 1703, in-8°.

Camburat (de). *Abrége de la Vie et du Système de Gassendi*. Bouillon, Société, 1770, in-12.

Capicius (Scipio). *de Principiis Rerum libri duo*. Venise, Alde fils, 1546, in-folio. Paris, 1564, in-8°.

Cassini J.-D. *Œuvres diverses*. Paris, Cie des Libraires, 1730, in-4°.

Chanet P. *Considérations sur la Sagesse de Charron*. Paris, Groult, 1643, in-8°. — *de l'Instinct et de la Connoissance des Animaux*. La Rochelle, de Gouy, 1648, in-8°.

Clarke (Samuel). *Traité de l'Existence et des Attributs de Dieu*... trad. par Ricotier. Amsterdam. Bernard, 1727-1728, 3 tomes en 2 vol. in-8°.

Coler (Johann). *La Vérité de la Résurrection de J.-C.* défendue contre Benoît de Spinosa et ses Sectateurs. La Haye, 1706, in-8°.

Condillac. *Traité des Animaux*. Amsterdam et Paris, s. l. 1755, in-12.

Copernic. *de Revolutionibus orbium Cœlestium libri VI*. Nuremberg. Petreius, 1543, petit in-fol. — Bâle, Petri, 1566, in-fol.

Cudworth. *The intellectual system of the universe*. Londres, Royston, 1678, in-folio.

Cureau de la Chambre. *Les Charactères des Passions*. Paris, Rocolet et Blaise, 1640, in-4°. — *Traité de la Connoissance des Animaux*. Paris, Rocolet, 1647, in-4°.

Daniel (le P. G.). *Voyage du Monde de Descartes*. Paris, Vve Benard, 1690, in-12. — *Suite du Voyage du Monde de Descartes*, ou nouvelles difficultés proposées à l'auteur de ce voyage touchant la connoissance des Bestes. Paris, 1690, in-12. Amsterdam, Mortier, 1696, in-12.

Dapper. *Description de l'Afrique*..., trad. du flamand. Amsterdam, Waesberge, 1686, in-folio (1re éd. 1668).

Darmanson. *La Beste transformée en machine*. s. l. 1684, in-12. *La Beste dégradée en machine*. Amsterdam. Fauteu, 1691, in-12.

Derham. *Theologie astronomique*. Trad. Bellanger. Paris, Chaubert, 1720, in-8°.

Descartes. *Discours de la Methode*. Leyde, Maire, 1637, in-4°. — *Principia philosophiae*. Amsterdam, Lud. Elzevir, 1644, in-4°. — *Le Monde ou Traité de la Lumière et des autres principaux objets des sens*. Paris, Bobin et Legras, 1664, in-8°. — *L'Homme, et un Traitté de la formation du fœtus*. Sec. éd. Paris, Angot, 1677, in-4°. 1re éd. 1664, ibid. — *Œuvres complètes*. Ed. V. Cousin. Paris, Levrault, 1824-1826, 11 vol. in-8°.

Des Coutures. *La Morale d'Epicure*. Paris, Guillain, 1685, in-12.

Desessarts. *Les Siècles littéraires de la France*. Paris, l'auteur, 1801, 7 vol. in-8°.

Descubes. *Nouveau Dictionnaire d'histoire, de géographie, de mythologie et de biographie*. Paris, 1889, 2 vol. in-4°.

Desmolets (le P.). *Mémoires de littérature et d'histoire*. Paris, Nyon, 1749, 11 vol. in-12.

Dezobry et Bachelet. *Dictionnaire général de biographie et d'histoire*. Paris, Dezobry et Magdeleine, 1857-1861, 2 vol. in-4°.

Diderot. *Encyclopédie*. Paris, Briasson, 1751-1780, 35 vol. in-fol. — *Pensées sur l'interprétation de la Nature*. s. l. 1754, in-12.

Dilly. *Traitte de l'Ame et de la Connoissance des Bêtes*. Lyon, Anisson, 1676, in-12. Amsterdam, Galley, 1691, in-16.

Divertissemens de Sceaux (les). Trévoux, 1712, in-12.

Ditton (Humphrey). *La Religion chrétienne démontrée par la Resurrection de N. S. J. C.*, trad. de l'anglais par A. D. L. C. (Armand de la Chapelle). Paris, Chaubert, 1729, in-4°.

Dorat. *Coup d'œil sur la Littérature*. Amsterdam et Paris, Delalain, 1780, 2 vol. in-8°.

Du Chastelet (Mme). *Les Principes mathématiques de la Philosophie naturelle*, trad. de l'anglois. Paris, Desaint et Saillant, 1759, 2 vol. in-4°. — *Institutions de Physique*. Paris, Prault fils, 1740, in-8°.

Duhamel J.-B. *Astronomica physica*. Paris, Lamy, 1660, in-4°.

Duhem P. *L'Evolution des theories physiques du XVIIIe s. jusqu'à nos jours*. Extrait de la « Revue des questions scientifiques », oct. 1896. Louvain, Polleunis et Centerick, 1896, in-8°. — *L'Evolution de la mécanique*. Paris, Joanin, 1903, in-8°.

Duret (Claude). *Histoire admirable des plantes et des herbes esmerveillables et miraculeuses en nature*. Paris, Buon, 1605, in-8°.

Du Rondel. *Vie d'Epicure*. Paris, Cellier, 1679, in-12.

Faucher. *Histoire du Cardinal de Polignac*. Paris, Nyon, 1780, 2 vol. in-12.

Faujas de Saint-Fond. *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*. Grenoble, Cuchet. Paris, Nyon, 1778, in-folio[1].

Faye (H.). *Sur l'Origine du Monde*. Théories cosmogoniques des Anciens et des Modernes. Paris, Gauthier-Villars, 1884, in-8°.

Fayol J.-B. *L'Harmonie céleste découvrant les diverses dispositions*

1. V. p. 355-357, étymologie de Polignac. Podomniacus = Podium omniacum ; puits d'oracles.

de la Nature... Ouvrage nécessaire pour découvrir les erreurs de M. Descartes. Paris, d'Houry, 1672, in-8°.

FÉNELON. *Dialogues des Morts*. Paris, Delaulne, 1712, in-12. — *Traité de l'Existence et des Attributs de Dieu*. Paris, Méquignon, 1834, in-12. 1re éd. 1713.

FLAMSTEED. *Historia Cœlestis britannica*. Londres, Meere, 1725, 3 vol. in-folio.

FONTENELLE. *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. Paris, Vve Blageart, 1686, in-12. — *Théorie des Tourbillons cartésiens*. Paris, Guérin, 1752, in-12. — *Œuvres*. Nouv. éd. Paris, Brunet, 1742, 6 vol. in-12.

FORMENTIN. *Traité du Bonheur*, par M. F*. Paris, Guilletat, 1706, in-12.

FUSIL C.-A. *La Poésie scientifique de 1750 à nos jours*. Paris, éd. Scientifica, 1918, in-8°

GALIEN. *Epitome Galeni pergameni*, per And. Lacunam. Basilae, apud Isingrinum, 1551, in-folio.

GALILÉE. *Dialogo sopra i due massimi sistemi del Mondo tolemaico e Copernicano*. Fiorenza, Landini, 1632, in-4°.

GAMACHES (Et. Simon). *Astronomie physique*, ou Principes généraux de la Nature appliqués au mécanisme astronomique. Paris, Jombert, 1740, in-4°. — *Système du mouvement*. Paris, Garnier, 1721, in-12.

GASSENDI. *Opera omnia*, in sex tomos divisa. Lyon, Anisson, 1658, 6 vol. in-folio. — *De Vita et Moribus Epicuri* libri VIII. Lyon, Barbier, 1647, in-4°. — *Institutio astronomica juxta hypotheses tam veterum quam recentiorum*. Londres, Flescher, 1653, in-8°. Amsterdam, 1680, in-4°.

GENEST (l'Abbé). *Les Principes de la Philosophie*. Paris, Estienne, 1716, in-8°.

GÉRAUD de CORDEMOY. *Lettre au P. Cossart* pour lui montrer que le Système de Descartes touchant les Bestes n'a rien de dangereux. S. l., 1688, in-12.

GERDIL (Card. de). *Recueil de Dissertations* sur quelques points de philosophie et de religion. Paris, Chaubert, 1760, in-12.

GEULINCX. *Metaphysica vera*. Amsterdam, 1691, in-16. — *Opera philosophica*, éd. Land. La Haye, 1891-1893, 3 vol.

GOIFFON. *L'Harmonie des deux Sphères*. Paris, Lemercier, 1739, in-4°.

GREGORIUS (David). *Astronomiæ physicæ et geometriæ elementa*. Oxonii, e Th. Sheld, 1702, in-folio.

GRIMM. *Correspondance*. Ed. Tourneux. Paris, 1877-1882, 16 v. in-8°.

GROTIUS. *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*, trad. du latin avec des rem. Paris, Lottin et Lemercier, 1724, in-12.

GUER. *Histoire critique de l'Ame des Bêtes*. Amsterdam, Changuion, 1749, 2 part. en 1 vol. in-8°.

HAMELIN O. *Le Système de Descartes*. Paris, Alcan, 1911, in-8°.

HARTSOEKER. *Conjectures physiques*. Amsterdam, Desbordes, 1706, in-4°. — *Eclaircissements sur les Conjectures physiques*. Ibid. 1710, in-4°.

HARVEY. *Exercitationes de generatione animalium*, Amsterdam, Lud. Elzévir, 1651, in-12.

HELMONT (van). *Opera omnia*. Francfort, 1682, in-folio.

HELVÉTIUS. *de l'Esprit*. Paris, Durand, 1758, in-4°.

HEVELIUS. *Cometographia*. Gedani, 1668, in-folio.

HILDROP. *Pensées libres sur la création des Brutes*, ou Examen de l'Amusement philosophique. Londres, 1742. (??).

HISTOIRE de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Imp. royale, 1717-1843, 50 vol. in-4°.

HISTOIRE de l'Académie royale des Sciences, année 1703. Amsterdam, Kuyper, 1707.

HISTOIRE des Ouvrages des Sçavans (Basnage), de 1687 à 1708. Rotterdam, 23 vol. in-16.

HOBBES. *Elémens philosophiques du Citoyen*, trad. par un de ses amis (Sorbière). Amsterdam, Blaeu, 1649, in-12.

HOEFER. *Nouvelle Biographie générale*. Didot, 1862-1877, 46 v. in-8°.

HOLBACH (d'). *Système de la Nature*. Londres (Amsterdam), Rey, 1770, 2 vol. in-8°. — *La Politique naturelle*. Amsterdam, Rey, 1773, 2 vol. in-8°. — *La Contagion sacrée*, ou Histoire naturelle de la Superstition. Londres, 1768, in-12, 2 part. en 1 vol.

HOUSSAY (Fréd.). *Nature et Sciences naturelles*. Paris, Flammarion, 1908, in-12.

HOUTTEVILLE (abbé). *La Religion chrétienne* prouvée par les Faits. Paris, Dupuis, 1722, in-4°.

JACOTIN (Ant.). *Preuves de la Maison de Polignac*. Paris, 1898-1905, 5 vol. in-4°.

JAQUELOT. *Dissertation sur l'existence de Dieu*... par la réfutation du Système d'Epicure et de Spinosa. La Haye, 1697, in-4°. — Paris, Didot, 1744, 3 vol. in-12.

JOANNET (abbé Claude). *Les Bêtes mieux connues*, ou le Pour et Contre l'Ame des Bêtes. Entretiens. Paris, Costard, 1770, 2 vol. in-12.

JOURNAL de TRÉVOUX. Paris, 1702-1762, 239 vol. in.24.

JOURNALISTES de TRÉVOUX (L'esprit des). Paris, de Hansy, 1771, 4 vol. in-12.

KÉPLER. *Astronomia nova*. Prague, 1609, in-folio. — *Harmonice mundi* libri v. Lincii Austr. 1619, in-folio.

KÉRANFLECH. *Suite à l'Essai sur la Raison*, avec un nouvel examen de la question de l'Ame des Bêtes. Rennes, Vatar, 1768, in-12.

KIRCHER (Athanase). *Mundus subterraneus*. Amsterdam, 1664-1668, 2 vol. in-folio.

LA CHAMBRE (abbé de). *Traité de la Véritable Religion* contre les Athées, les Déistes, les Païens, les Juifs, les Mahométans et toutes les fausses religions. Paris, 5 vol. in-12.

LA DIXMÉRIE (de). *Les deux Ages du Goût et du Génie français* sous Louis XIV et sous Louis XV. Amsterdam, Vlam, 1770, in-12.

LA FONTAINE. *Œuvres*. Paris, Hachette, 11 vol. in-8°.

LAURENTIS ANDREÆ. *Historia anatomica humani corporis*. Paris, Mettager et Oury, 1599, in-folio.

LA FORGE (de). *Traitté de l'Esprit de l'Homme*, de ses facultés et

fonctions, et de son union avec le corps, suivant les principes de René Descartes. Paris, Girard, 1666, in-4°.

La Grange (de). *Les Principes de la Philosophie* contre les nouveaux Philosophes, Descartes, Rohault, Régius, Gassendi, le P. Maignan. Paris, Couterot, 1675, 2 vol. in-12.

La Mettrie. *Histoire naturelle de l'Ame*. La Haye, Néaulme, 1745, in-8°. — *L'Homme-Machine*. Leyde, Luzac, 1748, in-8°. — *Les Animaux plus que machines*. Berlin, 1750, in-8°. — *Réflexions philosophiques* sur l'origine des Animaux. Berlin, 1750, in-4°. — *L'Homme-Plante*. Postdam, Voss, s. d. (vers 1748), in-12.

Lami (le P. Bernard). *Démonstration* de la Vérité et de la Sainteté de la Morale chrétienne. Paris, Pralard, 1688, in-12. — *Entretiens sur les Sciences* dans lesquels... on apprend à se servir des Sciences par rapport à la Religion. 3e éd. Lyon, Certes, 1700, in-12.

Lami (dom François). *Le nouvel athéisme renversé*, ou réfutation du Système de Spinosa. Paris, Roullaud, 1696, in-12. — *Premiers Elémens des Sciences*, ou entrée aux connoissances utiles en divers Entretiens. Paris, Léonard, 1706, in-12.

Lamothe Le Vayer. *Œuvres*. Paris, Courbé, 1654, 2 vol. in-folio.

Laporte (abbé de). *La nouvelle Bibliothèque d'un Homme de goût*. Paris, Desenne, 1777, 4 vol. in-12.

Lascaris Guarini J.-B. *Juris naturæ et gentium Principia* et Officia ad christianæ doctrinæ regulam explicata... Rome, Junch, 1779, 2 vol. in-4°.

Le Gendre (marquis de Saint-Aubin). *Traité historique et critique de l'Opinion*. Paris, Briasson, 1733, 6 vol. in-12. 1741, 7 vol. in-12. 1758, 9 vol. in-12.

Le Grand (Ant.). *Dissertatio de Carentia sensus et cognitionis in Brutis*. Nuremberg, Zieger, 1679, in-8°. — *Apologia pro Reinato Des-Cartes*. Londres, Clark, 1679, in-8°.

Leibniz. *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain* (1703). Paris, Delagrave, 1886, in-12. — *Essai de Théodicée* sur la Bonté de Dieu, la Liberté de l'Homme et l'Origine du Mal. Amsterdam, Changuion, 1734 et 1747, 2 vol. petit in-8° (1re éd. en 1710). — — *Œuvres*, publiées par Foucher de Careil. Paris, Didot, 1859-1865. 6 vol. in-8°. 7e vol. ibid. 1875. — *Monadologie*. Paris, Belin, 1886, in-12 (1re éd. en 1710).

Le Jay (le P.). *Bibliothèque des Rhéteurs*. Paris, Dupuy, 1725, 2 vol. in-8°. Paris, Delalain, 1809-1813, 3 vol. in-8°. — *Cardinali de Polignac Carmen*. Paris, 1713, in-folio.

Lelevel (Henri). *Conférences* sur l'ordre naturel et sur l'histoire universelle. Paris, Musier, 1699, in-12.

Lesser. *Théologie des Insectes*, trad. de l'allemand avec des rem. de M. P. Lyonnet. Paris, Chaubert et Durand, 1745, 2 v, in-8°.

Leuwenhoeck. *Observations* faites avec le microscope sur le sang, le lait, le sucre, le sel et la manne, trad. fr. de Mesmin. Paris, 1679, in-12. — *Opera omnia*, sive arcana naturæ ope exactissimorum microscopiorum detecta. Leyde, 1724, 4 vol. in-4°. — *Observations sur les êtres invisibles*, etc. Leyde, 1684, in-4°.

Locard (Arnould). *Correspondance inédite* entre le comte d'Agénois, duc d'Aiguillon, le comte de Seignelay et le Cardinal de

Polignac sur la divisibilité de la matière. Lyon, assoc. typogr. 1883, gr. in-8°.

LOCKE. *Essai philosophique* concernant l'Entendement humain, trad. de l'anglois par Coste. Amsterdam, Mortier, 1724, in-4°. (1re éd. 1690). — *Que la Religion chrétienne est très raisonnable* telle qu'elle nous est présentée dans l'Ecriture sainte, trad. par Coste. Amsterdam, Wetstein, 1696, in-12.

LONGOMONTANUS. *Astronomica danica*. Amsterdam, Blaeu, 1630, in-folio.

LUCRÈCE. *de Natura rerum* libri sex. Francfort, Fitzer, 1631, in-folio (avec le poème de Capicius et celui de Palearius). — Extraits, par Bergson. Paris, Delagrave, 1884, in-12. — Trad. de Marolles. Paris, Toussaint et Quinet, 1650, in-8°. — Trad. des Coutures, Paris, Guillain, 1692, 2 vol. in-12. — Trad. nouv. par L. G. (La Grange). Paris, 1768, 2 vol. in-8°. — Trad. en vers par Le Blanc de Guillet. Paris, 1778, 2 vol. in-8°. — Trad. en vers par de Pongerville. Paris, 1823. — Trad. nouv. par Patin, Paris, Hachette, 1876, in-12. (Sur les éditions françaises de Lucrèce, voir page 11).

MACY (abbé). *Traité de l'Ame des Bêtes*, avec des réflexions philosophiques et morales. Paris, Lemercier, 1737, in-12.

MAIRAN (Dorton de). *Eloge du Cardinal de Polignac*. Paris, 1742, in-12. Bibl. Nat. Ln27, 16457, Rés.

MALEBRANCHE. *de la Recherche de la Vérité*. 4e éd. Pralard, 1678, in-4° (1re éd. 1674).

MALPIGHI. *Discours anatomique* sur la structure des Viscères, trad. par Sauvalle. Paris, d'Houry, 1683, in-12.

MANESSON MALLET. *Description de l'Univers*... Paris, Thierry, 1684, 5 vol. in-8°.

MARFOUACE de BEAUMONT. *Apologie des Bestes*. Paris, Prault, 1739, in-8°.

MARTHA. *Le Poème de Lucrèce*. Paris, Hachette, 1873, in-12, 2e éd.

MAUDUIT (le P.). *Traitté de la Religion* contre les Athées, les Déistes et les nouveaux Pyrrhoniens. Paris, Michel David, 1698, in-12 (1re éd. 1677).

MAUPERTUIS. *Discours sur les différentes figures des Astres*, avec une exposition des systèmes de MM. Descartes et Newton. Paris, Imp. royale, 1732, in-8°, et G. Martin, 1742, in-8°. — *Œuvres*, Nouv. éd. Lyon, Bruyset, 1768, 4 vol. in-8°.

MÉMOIRES et PROCÈS-VERBAUX de la Soc. agricole et scientifique de la Haute-Loire. Le Puy, Marchesson, t. 3, 10, 11.

MONTESQUIEU. *L'Esprit des Loix*. Genève, Barillot, 1748, 2 vol in-4° et 3 vol. in-12. — *Voyages de Montesquieu*, publiés par le baron H. de Montesquieu. Bordeaux, Gounouilhou, 1894-1897, 2 vol. petit in-4°.

MONTUCLA *Histoire des Mathématiques*. Paris, Agasse, an VII, 4 vol. in-4°.

NEWTON. *Philosophia naturalis principia mathematica*, ed. tertia. Londres, Innys, 1726, in-4°. 1re éd. Londres, 1687.

NICERON. *Mémoires* pour servir à l'histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres. Paris, Briasson, 1729-1741, 42 vol. in-12.

NIEUWENTYT. *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la Nature*. Trad. Noguez Paris, Vincent, 1725, in-4°. — Amsterdam, Arkstée, 1760, in-4°.

NOCETTI (le P.). *de Iride et Aurora boreali carmina cum notis*. Rome, 1747, in-4° (V. Poemata didascalia).

NOUVELLES DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES (Bayle et J. Bernard). Amsterdam, Desbordes, 1684-1709, 33 vol. in-16.

PAGAN (comte de). *Théorie des Planètes*, où tous les orbes célestes sont géométriquement ordonnez contre le sentiment des Astronomes. Paris, Besongne, 1657, in-4°.

PALEARIUS. *de Animorum Immortalitate* libri III. Lyon, Gryphius, 1536, in-4°.

PALINGENIUS. *Zodiacus vitæ*. Rotterdam, Hofhout, 1722, pet. in-8°.

PARDIES (le P.). *Discours de la Connoissance des Bestes*. Paris, Mabre-Cramoizy, 1672, in-12. Amsterdam, de Coup, 1724, in-12.

PASCAL (Blaise). *Pensées et Opuscules*. Publiés par Brunschvicg, Hachette, 1908, in-12.

PATIN. *Etudes sur la Poésie latine*, 3e éd. Paris, Hachette, 1883, 2 vol. in-12.

PATRY (Ed.). *L'Anti-Lucrèce du Cardinal de Polignac*. Auch, Cocharaux, 1872, in-8°.

PEREIRA GOMEZ. *Antoniana Margarita*. Medina de el Campo, de Myllis, 1554, in-folio.

PERRAULT (Claude). *Mémoires* pour servir à l'histoire des Animaux. Paris, Imp. royale, 1671 et 1674, 2 vol. in-4°.

PLUCHE. *Le Spectacle de la Nature* (t. IV). Paris, Vve Etienne, 1739, in-12.

POEMATA DIDASCALIA (Fr. Oudin). Paris, Le Monier, 1749, 3 vol. in-12. Paris, Delalain, 1813, 3 vol. in-8°.

POISSON (le P.). *Elucidationes physicæ in Cartesii mechanicam et musicam*. Amsterdam, 1701, in-4°.

POIRET. *Cogitationes rationales de Deo, Anima et Malo*. Nouv. éd., Amsterdam, 1715, in-4°. 1re éd. 1677.

POLIGNAC (le Cardinal de). *Anti-Lucretius*. Editions et traductions que possède la Bibliothèque nationale :

Yc. 8475-8476. *Anti-Lucretius*, sive de Deo et Natura libri novem. Paris, Guérin, 1747, 2 t. en 1 vol. in-8°, rel. mar. rouge, aux Armes.— 8477-8478. Paris, Lemercier, 1747, 2 t. en 1 vol. in-8°. — 8479-8480. Bruxelles, Foppens, 1748, 2 t. en 1 vol. in-12. — 8581-8482. Paris, Lemercier, 1749, 2 t. en 1 vol. in-12.

RÉSERVE p**Yc**. 1105-1105. Paris, Guérin, 1747, 2 t. en 1 vol. in-8°, rel. mar. r. aux armes ; bibl. de Choisy-le-Roi. — 1105-1107. Un autre exemplaire. — 1108-1109. *L'Anti-Lucrèce*, poème sur la religion naturelle, composé par le Cardinal de Polignac, et traduit par M. de Bougainville. Paris, Desaint et Saillant, 1749, 2 vol, in-8°.

Yc. 8485-8486. *L'Anti-Lucrèce*, trad. par Bougainville. Paris, Desaint et Saillant, 1749, 2 vol. in-8°, rel. mar. r. aux armes. — 8487-8488. Bruxelles, Foppens, 1755, 2 t. en 1 vol. in-12. — 8489-8490. Ibid. 1760, 2 t. en 1 vol. in-12. — 8491-8492. Ibid. 1766, 2 t. en 1 vol. in-12. — 8493-8494. Paris, Savoye, 1767, 2 vol. in-12. — 8495-8496. *L'Anti-Lucrèce*, trad. en vers françois par l'abbé Bérardier de Bataut. Paris, Berton, 1786, 2 vol. in-12, rel. mar. r. aux armes. — 13869. *Anti-Lucrèce*, ou de Dieu et de la Nature, trad. libre en vers français par F. B. P. D. M. Nancy, Vve Hissette, 1835, in-8°, pièce. — *Anti-Lucrezio*, ou vero di Dio et della Natura libri nove..., trad. en vers italiens de don Francisco Maria Ricci. Vérone, Carattoni, 1751,

2 vol. in-8°, rel. mar. r. aux armes. — 1640-1642. Idem. Sec. éd. Vérone, héritiers de Carattoni, 1765-1767, 3 vol. in-4°. — 13861. *Lukretius wederlegd*, of van God en de Natuar von Melchior de Polignac, trad. en vers hollandais de Vanden Gheym. Brugge, de Moor en Zoon, 1821, in-8°, pièce (Prospectus). — Sur les autres éditions et traductions de l'*Anti-Lucrèce*, v. p. 14.

POMPONACE P. *Tractatus de Intentione et Remissione formarum*, de Immortalitate animæ, apologiæ libri III. Venise, her. Scot, 1525, in-folio.

PRIVAT de MOLIÈRES *Leçons de Physique*. Paris, Vve Brocas, 1733-1739, 4 vol. in-12.

RACINE L. *La Religion. La Grâce.* Paris, J.-B. Coignard, 1742, in-8°.

RAY (le sieur) [ou Wray ; en lat. Raius]. *L'Existence et la Sagesse de Dieu* manifestées dans les œuvres de la Création. Trad. de l'anglois. Utrecht, Brœdelet, 1714, in-12.

RÉAUMUR. *Mémoires* pour servir à l'histoire naturelle des Insectes. Paris, Imp. royale, 1734-1742, 6 vol. in-4°.

RECUEIL *de diverses Pièces*, par MM. Leibniz, Clarke, Newton. Amsterdam, du Sauzet, 1720, 2 vol. in-12. 2e éd. ibid. Changuion, 1740, 2 vol. in-12.

RECUEIL *des Harangues* prononcées par MM. de l'Académie française de 1640 à 1782. Paris, 1714-1787, 8 vol. in-12.

REDI. *de Animalculis* vivis quæ in corporibus animalium reperiuntur observationes. Trad. de l'ital. en lat. par Coste. Amsterdam, Wetstein, 1708, in-12.

RÉGIS (Sylvain). *Système de Philosophie*. Paris, Thierry, 1690, 3 vol. in-4°.

REALDI COLUMBI *de Re anatomica* libri III. Paris, Wechel, 1572, petit in-8°.

RIOLANI JOANNI filii *Opera anatomica*. Paris, Meturas, 1649, in-f°.

ROBBE. *Méthode* pour apprendre facilement la Géographie. Paris, Dezallier, 1703, 2 vol. in-12.

ROBINET (J.-B.). *de la Nature.* Amsterdam, van Harrevelt, 1761, in-8°. — *Parallèle* de la Condition et des Facultés de l'Homme avec la condition et les facultés des autres animaux. Bouillon, s. l., 1770, in-12.

ROHAULT J. *Traité de Physique*. Paris, Vve Savreux, 1671, 2 tomes en 1 vol. in-4°

SABATHIER de CASTRES. *Les Trois Siècles littéraires* de notre littérature. Paris, Gueffier et Dehansi, 1773, 3 vol. in-8°. — *Apologie de Spinosa et du spinosisme* contre les athées, les incrédules et contre les théologiens scolastiques, platoniciens. Paris, Fournier, 1810, in-12.

SALLENGRE (de). *Mémoires de Littérature*. La Haye, du Sauzet, 1715-1717 (V. 1er vol. frag. d'un Poème de M. le Cardinal de Polignac).

SCHOTANUS. *Paraphrasis poetica primæ Philosophiæ*. Francfort, 1699 (?).

SELECTA CARMINA orationesque clarissimorum quorumdam in Universitate parisiensi Professorum. Paris, Quillau, 1727, in-12 (recueillis par Gaullyer).

SENNERT. *Hypomnemata physica*. Francfort, 1635, in-8°. (IV, de generatione viventium).

SHERLOCK (Guillaume). *de l'Immortalité de l'Ame et de la Vie éternelle*, trad. de l'anglois. Amsterdam, Humbert, 1708, in-8°.

SIGORGNE. *Institutions newtoniennes*. Paris, Quillau,1748, in-8°.

SPALLANZANI. *Prodromo sopra le reproduzioni animali*. Modène, 1767, in-8°. Trad. française par Regley. Paris, 1769, in-8°.

SPINOSA. *Tractatus Theologico-politicus*. Hambourg, 1670, in-4°. — *Ethica*. Amsterdam, Müller, 1859, in-8°.

STAHL. *Theorica medica vera*. Disquisitio de mecanismi et organismi diversitate. Hall, 1708, in-4°. – *Œuvres médico-philosophiques et pratiques*, traduites et comm. par Blondin. Paris, Baillière, 1859, 3 vol. in-8°.

STAY (Benoit). *Philosophiæ versibus traditæ* libri VI. 2e éd. Rome, Pallas, 1746, in-8°. — *Philosophiæ recentioris versibus traditæ* libri X. Rome, 1752-1792, 3 vol. in-8°.

STROWSKI (F.). *Pascal et son Temps*. 4e éd. Paris, Plon-Nourrit, 1910, 3 vol. in-12.

SWAMMERDAM. *Histoire générale des Insectes*. Trad. franç. Utrecht, 1682, in-4°.

THOMAS A.-L. *Œuvres div*. Amsterdam, van Harrevelt, 1767, in-12.

THOMAS P.-F. *La Philosophie de Gassendi*. Paris, Alcan, 1889, in-8°.

TRUCHARD du Molin *Baronnies du Velay. Vicomté de Polignac*. Paris, 1893, in-folio. B.N. Rés. Lk7 28325.

TYCHO-BRAHÉ. *Astronomiæ instauratæ progumnasmata*. Prague, 1602, in-4°

VALLISNIERI. *Opere fisico-mediche*. Venise, 1733, 3 v. in-f. — *Lettre critique* à l'auteur du livre de la Génération des vers (Nic. Andry), trad. de l'ital. par Vergès. Paris, 1727, in-12. — *Histoire de la génération de l'Homme et des Animaux*. Padoue, 1721, in-4°.

VANIÈRE (le P.). *Prædium Rusticum*. Paris. Leclerc, 1707, in-12.

VÉSALE. *de Humani Corporis fabrica* libri VII. Bâle. Oporinus, 1555, in-folio.

VILLARS (abbé de). *Le Comte de Gabalis* ou Entretiens sur les Sciences secrètes, nouv. éd. Amsterdam (Genève), 1700, in-12.

VISSAC (abbé J.-A. de). *de la Poésie latine en France au siècle de Louis XIV*. Paris, Durand, 1863, in-8°.

VOLTAIRE. *Elemens de la Philosophie de Newton*. Amsterdam et Londres, 1738, in-8°. — *Le Siècle de Louis XIV*. Berlin, Henning, 1751, 2 vol. in-12. — *Poème sur le désastre de Lisbonne*. 1736, in-12. — *Candide ou l'Optimisme*. Genève, 1759, in-12. *Le Temple du Goût*, à l'enseigne de la Vérité. 1733, in-8°. *Œuvres complètes*. s. l. (Kehl), 1785-1789, 72 vol. in-8°.

WARBURTON. *Traité de l'alliance de l'Eglise et de l'Etat*, ou la Necessité d'une Religion établie, 1736.

WILLIS Th. *de Anima Brutorum*. Londres, 1672, in-12. — *Opera*. Genève, de Tournes, 1680, 2 vol. in-4°. Amsterdam, Welstein, 1682, in-4°

WOLF (Chrétien). *Logique*, ou Réflexions sur les forces de l'Entendement humain, tr. de l'all. s. 5e éd. Berlin, Haude, 1736, in-12.

WOLF C. *Les Hypothèses Cosmogoniques*. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-8°.

WOLLASTON (William). *Ebauche de la Religion naturelle*, ouvr. tr. de l'anglois, avec un supplément (par Garrigue). La Haye, Swart, 1725, in-4°. 1756, 3 vol. in-12.

ÉTAT DES LIVRES

*Composant la Bibliothèque de son Eminence Monseigneur le Cardinal de Polignac**

14. *Le Témoignage de la Vérité dans l'Eglise*, dissertation théologique, [par le P. Vivien de La Borde, in-12], 1714.
15. *L'Existence et la Sagesse de Dieu manifestées dans les œuvres de la Création*, par le P. Ray, trad. de l'anglois, [in-8°], à Utrecht, 1714.
16. *Entretien de Maxime et de Thémiste*, ou Réponse à l'examen de théologie de M. Bayle, par M. Jacquelot. Rotherdam, 1707.
17. *Le Christianisme raisonnable, tel qu'il nous est présenté dans l'Ecriture*, trad. de l'anglois de M. Locke [par Coste], 2 vol. in-8° (corr. in-12), Amsterdam, 1715.
22. *Entretien sur la Relligion...* [par Jacques Basnage, in-12], Amsterdam, 1709.
24. *Sermons sur divers textes*, par M. Tilloston, trad. de l'anglois [par Barbeyrac], 2 vol. in-8°, Amsterdam.
25. *de l'Immortalité de l'Ame et de la Vie éternelle*, par Guillaume Sherlock, trad. de l'anglois [in-8°]. Amsterdam, 1708.
45. *Cursus theologici* aut. Pet. Danielis Huetii, in-fol. Paris, 1679.
53. *La Religion chrétienne prouvée par les faits*, par M. l'abbé Houteville, in-4°, Paris, 1663 (date inexacte).
72. *Traité de la véritable relligion chrétienne* [par H. Grotius, in-12], Rotterdam, 1679.
79. *La vérité de la religion chrétienne*, par M. Desmahis, Lisle, 1710.
80. *Exposition de la doctrine catholique*, par M. B. Jacques de Bossuet évêque de Meaux [in-12], Paris, 1686.

Parmi un certain nombre d'ouvrages philosophiques, dont plusieurs traitent de la philosophie aristotélicienne et de la philosophie occulte, nous relevons les n^os^ suivants :

144. *Confucius Sinarum philosophus...* [in-folio], Paris, 1687.
145. *Epicuri philosophia*, per Petrum Gassendum, 2 volumes in-folio, Lion, 1663,
147. *Joan. Pici Mirandulæ omnia Opera*, 1517, in-4°.
151. [*In*] *universam philosophiam disputationes*, manuscrit.

* Il nous a paru intéressant de donner une partie de ce catalogue, qui a été inséré dans le tome IV des *Preuves de la Maison de Polignac*, publiées par Ant. Jacotin, et auxquelles a collaboré l'abbé E. Mercier : « Cette nomenclature est simplement un état dressé pour être joint au contrat de mariage du neveu du Cardinal, ce qui ne permet pas de supposer que les circonstances aient exigé l'intervention d'un bibliophile ». (Lettre de l'abbé E. Mercier)

155. *Phisica*, manuscrit.
157. *Philosophiæ naturalis* [*principia*]... aut. Isa. Newtone, Cambri[d]ge, 1713, in-4°.
158. *Prémotion phisique* [par Malebranche], 2 v. in-4°, Paris, 1713.
162. *Réflexions sur la Prémotion phisique du P. Malebranche*, [in-12], Paris, 1715.
163. *de l'ame des bêtes...* par A. D[illy, in-12], Lion, 1676.
168. *Bibliothèque des philosophes chymiques* [par Guillaume Salmon], 2 vol., Paris, 1678.
172. *Le Manuel d'Epictète*, trad. en françois par M. Dacier, 2 vol. [in-12].
174. *Compendium philosophicum*, manuscrit.
175. *Renati Descartis Meditationes* [in-12], Paris, 1641.
177. *Raimundi Lullii Majorici philosophi.*
178. *Principe[s] de Philosophie* ou Preuve[s] naturelle[s] de l'existence de Dieu, par M. l'abbé Genest [in-8°], Paris, 1716.
179. *La recherche de la Vie heureuse selon les lumières naturelles*. Paris, 1721.
180. *de la Recherche de la Vérité*, par le P. Malebranche, 2 vol., Paris, 1700.
181. *Conjectures phisiques*, par Nicol. Hartlokio, Amsterdam, 1706, brochure in-4° (c'est l'ouvrage de Hartsoëker).
209. *La France sçavante...* [in-12], Amsterdam, 1683.
264. *Imitation de Lucrèce*, manuscrit.*
271. *Dictionnaire historique et critique*, par M. Bayle, 3 volumes in-folio, Rotterdam, 1702.
272. *Supplément au Dictionnaire de Bayle*, Genève, 1722.
273. *Dictionnaire universel de Trévoux*, 5 vol. in-folio, 1721.
274. *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 2 v. in-fol., Paris, 1718.
275. *Dictionnaire de Danet*, françois-latin, 2 v. in-4°, Lion, 1721.
278. *Grammatica arabica* [in-4°], Leyde, 1656.
289-318. (Suite d'ouvrages de voyages).
333. *Histoire des ouvrages des Sçavans*, par M. B[asnage], docteur en droit, 26 vol. in-12, Rotterdam, 1689.
334. *Bibliothèque choisie* pour servir de suite à la bibliothèque universelle de Jean Leclerc, 23 vol, in-12.
335. *Journal des Sçavans*, 51 vol. [in-12], Amsterdam.
336. *Jugement des Sçavans* [sur les principaux ouvrages des auteurs, par A. Baillet], 12 vol. [in-12], Paris, 1685.
337. *Nouvelles de la République des Lettres*, 41 vol., 6 et 7 v. reliés in-12, Amsterdam, 1685.
343. *Continuation de pensées diverses* écrites à un docteur en Sorbonne au sujet de la comète qui paroit au mois de décembre 1680, 2 vol. Rotterdam, 1705.
344. *La vie et les sentiments de Lucilio Vanini* par D. Durand, in-12], Rotterdam, 1718.

---

* L'importance de ce n° 264 n'échappera à personne. Ce manuscrit n'est peut-être pas introuvable.

346. *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, 3 vol. [in-12], Trévoux, 1715.

347. *Mémoires de mathématiques*, tirés des registres de l'Académie des Sciences et des Beaux-Arts de l'année 1721, en feuille.

348. *de la Nature et de la Grandeur de la Terre*, en feuille.

349. *La Connoissance du temps* [par Lieutaud], 2 vol. Paris, 1717.

350. *Prælectiones phisico-mathematicæ*, Cantobrigiæ, 1710, 2 vol.

351. *Lettre d'un des amis de M. Bayle aux amis de M. Jurieu.* Amsterdam, 1691.

355. *Optica, sive de reflexionibus, refractionibus...* par Newton], in-4°, Londres, 1704.

363. *Histoire de l'Académie royalle des Sciences, depuis 1705*, 17 vol. in-4° Paris].

375 *Colloquia[e] familiaria[e]* par Erasme, Haerlem, 1634.

386. *Traité d'optique* par M. le chevalier Newton [trad. en françois par Coste, in-4°]. Paris, 1722.

387. *Essay d'analyse sur les Jeux du hasard* [par P. R. de Montmort, in-4°], Paris, 1714.

389. *Défense de l'antiquité des temps*, par dom Paul Pezron [in-4°], Paris, 1699.

401. *Traité des forces mouvantes*, par M. de Camus, gentilhomme Lorrain, Paris, 1722.

403. *Histoire des Oracles*, Paris, 1686.

405. *Testamentum Raimundi* [Lulli], Rouen, 1663.

407. *de Corporum affectionibus tum manifestis tum occultis* [autore du Hamel], in-12, Paris, 1670.

408. *Description et explication des globes qui sont placés dans les pavillons du château de Marly*, par M. de La Hire, Paris, 1704.

. . . .

426. *Traitté de la relligion naturelle*, par M. Martin, Amsterdam, 1713.

427. *Lettres édifiantes et curieuses* écrittes des missions étrangères par quelques missionnaires de la Cie de Jésus, 3 vol. [in-12], Paris, 1717.

428. *Nouveaux mémoires des missions de la Cie de Jésus dans le Levant* [in-12], Paris, 1717.

434. *Traité de l'incertitude des Sciences*. Paris, 1714.

440. *Les quinze livres des Elémens d'Euclide* [trad. par D. Henrion, in-8°], Rouen, 1676.

442. *de mente humana*, autore J. B. Duhamel, Paris, 1672.

Cette liste contient 458 numéros. V. à la suite : *Inventaire du mobilier et œuvres d'art appartenant au C^al^ de Polignac*, p. 475 du tome IV, tableaux, n°s 52-218 ; p. 588 sqq, collection d'antiques, statues, bustes, têtes, bas-reliefs, colonnes, piédestaux, vases, etc., n°s 310-600. On peut se rendre compte des richesses qui furent acquises par Frédéric II, grâce à la négligence du gouvernement français. Le palais du Cardinal était l'hôtel de Mézine, rue de Varenne, faubourg St-Germain, depuis hôtel de Rohan-Montauban. (de Mairan, El. du Cardinal de Polignac).

TABLE ALPHABÉTIQUE

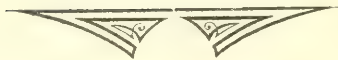
des Noms propres de Personnes

ERRATA

Page 15, ligne 24, au lieu de *Traute*, lire *Trante*.
Page 31, ligne 20, supprimer *Hume*
Page 45, note 1, au lieu de *Hachetle*, lire *Hachette*.
Page 62, ligne 18, au lieu de *Xénophon*, lire *Xénophane*.
Page 75, note 2, au lieu de *Budde*, lire *Buddé*.
Page 150, ligne 38, au lieu de *1105-1105*, lire *1105-1107*.
Page 152, ligne 13, au lieu de *reantioris*, lire *recentioris*.
ligne 30, au lieu de *du Humani*, lire *de Humani*.

TABLE DES MATIÈRES

III. — La valeur littéraire de l'Anti-Lucrèce



Imprimerie A. AUXENFANS, Bourges

Vu le 11 Juin 1917.

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A Croiset

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Vice-Recteur en congé,

l'Inspecteur chargé de l'administration de l'Académie,

Istria.